

Les Louves



Ecrit
par

Olivier
Issaurat

*Editions
de
l'Internautique*

Les Louves

Le monde oublié des louves

Gabriel

Je me souviens, c'est inscrit en moi comme un code indélébile. Le temps vacille mais je ne me laisse pas prendre dans les illusions qu'on jette en pâture à ces cafards qui peuplent la terre. Ils se multiplient, ils pullulent. Ils s'activent pour produire, pour se reproduire. Ils n'ont pas même la conscience d'un but commun. Le labeur est leur pénitence. C'est une race faible de fabricants. Ils se croient supérieurs, ils n'ont toujours pas compris que leur raison d'être c'est nous, les Dames de Louve et la caste des chasseurs. C'est peut-être mieux ainsi, ne pas savoir. Leur désespoir les anéantirait car ils sont fragiles. Ils ne savent plus combattre pour survivre, ils s'abreuvent d'images animées racontant des histoires qui les bercent d'illusions. Mais ils ne savent même plus ce que sont la meute et le sacrifice pour que le groupe survive. Ils ont dégénéré, ils s'endorment en se regardant le nombril. Le miroir aux alouettes les a embarqués dans un isolement qui les rend maussades. Ce ne sont plus des hommes, mais une foule que les images lumineuses ont droguée. Produire, se reproduire et voir, voilà à quelles divinités ils se sont aliénés. Ceux-là n'ont jamais su ou si peu. Les récits se sont perdus car on a fait passer les auteurs pour des fous. On les a gavés de drogue qui ferment les portes de l'esprit. Les quelques uns qui auraient pu les guider, sont maintenant des larves emmurées dans une rêverie qui tue à petit feu. Ces fous se sont scindés à l'intérieur d'eux-mêmes, ils ont tissé un monde de certitude sans se rendre compte que leur esprit est justement la limite du monde dans lequel ils se sont enterrés. Ils ont tué en eux leur vitalité pour préserver la logique d'un système de réalité qui n'a aucun sens.

Mais voilà que même la race des chasseurs doute de notre existence. Nous devenons une mythologie qui ne les fait plus rêver. Ils n'ont plus peur de notre régénération. Et nous, les Dames de Louves sommes devenus si peu. Traqués, décimés. Je suis le dernier, je crois. Elles nous avaient promis un rêve. Un autre Dame de Louve est morte, je le sais comme à chaque fois, car d'autant ma puissance augmente. Nous nous nourrissons les uns des autres car nous ne sommes qu'un, enfanté par elles quand elles étaient là, inquiétantes, déroutantes. Maintenant je suis peut-être l'unique, le seul Dames de Louve, le seul gardien de leur enseignement, le seul porteur de la mutation des *lycanthropes*.

Le malheur, c'est que j'ai fait partie de ceux qui les ont chassées comme on chasse les malpropres. Tout ça parce qu'elles nous obligeaient à regarder ce que nous étions devenus : des ruines, restes d'humanité à la dérive. Maintenant, je suis le solitaire qu'une Dame de Louve a métamorphosé. La peur m'avait perdu, m'avait noyé dans la haine. Je m'étais laissé bercer par les rumeurs, des histoires de pauvres hères et autres balivernes. Mais ce qui m'a sauvé, c'est que jamais, je n'ai voulu faire alliance avec les fous qui se groupent pour faire meute en de hargneuses hordes. Leur esprit grégaire n'a pas réussi à me faire croire en leurs dieux. Même quand les miens furent décimés. Puis j'ai oublié ces êtres qui furent à mes côtés, du moins il me semble. Il s'agit d'un autre temps que ma mémoire a scellé en terre d'oubli. Ce sont des mensonges auxquels je ne crois plus depuis qu'une Louve m'a traîné dans sa tanière. Depuis qu'une Louve a planté ses griffes dans ma chair. Elle a vu en moi ce je ne pouvais même imaginer dans mes rêves les plus fous.

Les louves me manquent.

J'ai perdu le goût de leur odeur lorsque leur corps inonde le désir. Ces parfums faisandés qui emplissaient leur habitat réveillent en moi de terribles envies. Pourtant, dans les premiers temps, ce furent des haut-le-cœur continuels. Des aigreurs qui vous remontent et vous brûlent la gorge au point de préférer la mort. Des nausées qui vous viennent comme au sein d'un

navire gavé de poissons que les flots renversent de droite puis de gauche, dans ce mouvement continu qui vous fait perdre l'esprit et vous jeter à la mer. Mais aujourd'hui, la perte de ces effluves me donne des envies d'en finir.

Mais j'ai promis.

Il me reste juste la peau sur les os, qu'importe. Quand je vois ces êtres gros et prospères qui circulent autour de moi je n'ai aucun regret. Il faudrait qu'elles reviennent. Elles m'ont juré que je pouvais attendre. Alors, par désespoir, je les guette à chaque coin de rue. Je cherche des nouvelles de leurs traces dans les quartiers mal famés. Il n'y a plus que là qu'on peut prononcer leur nom. Je le murmure pour voir, mais n'en dites rien. « Les louves ».

J'ai décidé de tenter ma chance dans les bas-fonds de Berlin Est. Je suis arrivé hier dans le quartier du Mitte, près de la Rigaer Straße. Ce sont de vieilles bâtisses multicolores délabrées. Il me faut trouver un dénommé Ludo. Je sais qu'à partir de la Gabelsbergerstraße ce sera quitte ou double. Des yeux noyés de haine m'observent, me dévisagent, ils cherchent à savoir. Ma tenue invite à la prudence. Je porte une veste de treillis défraîchie. Un jean crasseux renforcé de cuir pour les grimpettes en tous genres. Mes Docs sont lacées haut et maintiennent le mollet. Elles compressent le muscle. Je porte mon couteau à la ceinture. Pas de ces lames de chasse imposantes. Non, je préfère celles qui sont discrètes et qui se glissent aisément entre les omoplates pour calmer les énervés. J'opte pour un porche, un peu au hasard, au feeling. Les regards se font plus noirs. Ce sont les derniers occupants des lieux, ils savent que leurs heures sont comptées. Voilà ce qui fait ma chance. Eux aussi, ils avaient espéré en la présence des Louves. Mais dans un but tout autre, un but qui alimente leur paranoïa. Ils ont organisé la lutte, pensé les guets-apens, testé de nouveaux pièges. Ils se croient adulés en cette période oubliée des Dieux. Me voilà, ennemi, et comme eux, abonné aux mêmes combats que la haine a réunis.

Ça doit être là ! Ce sigle RAP-h m'est connu, il me revient en mémoire. La mémoire qu'il faut activer quand le danger est proche. Il y a plusieurs individus, certains ne sont que des rigolos qui jouent à se faire peur la nuit. Je vais continuer un peu. Je préfère le centre de la rue. Quelquefois je privilégie les parties sombres. Le pavé scintille de mille reflets, restes d'une averse qui a délavé la rue. L'odeur de l'humidité empêtrée dans la puanteur des déchets organiques qui encombrant les trottoirs, attaque les narines. La vie en présence des louves a rendu mon odorat sensible. Très sensible à cet ennemi de toujours qui ne lâchera jamais prise. Même s'il a perdu son chemin, tout comme moi. Seule différence, il cherche la rédemption.

Marchant inlassablement depuis des lustres je déambule parmi les décombres de mes souvenirs. Il ne reste plus que cela à faire en attendant une réponse possible. Dans un futur en fuite. Je suis si mal. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'elles me manquent à ce point. C'est un trou béant en plein milieu de ma cervelle. Leurs effluves s'estompent et ne me nourrissent plus. Je perds le goût du sang dans la bouche. La chair qu'on déchiquette avec les canines après l'avoir arrachée. Je dois m'ôter de l'idée que je suis comme elles. Les louves m'ont juste imprégné et il me suffit de laisser tomber ce manteau de vent. Mais je recule encore ce moment où les épaules à nu, crocs plantés dans le sang, je renaîtrai de mes cendres. Aurai-je encore cette force et cette fragilité à la fois. Cette douceur suave, que la haine peut transmuter.

Je suis encore fauve, capable d'une pure violence. Je sens le danger. C'est un chasseur aguerri qui me guette. Il est accompagné d'une femelle. Elle est jeune. Peut-être sa fille. Elle est envahie par les effluves du désir. C'est ce qui la rend à la fois fragile et perfide. Il me faudra m'en méfier. Lui n'est plus tout jeune, il essaye de se positionner pour une attaque de côté. Il n'a aucune peur, pourtant il va mourir. Il ne le sait pas encore. Pauvre soldat du néant tu as pourtant bien estimé le risque, mais avais-tu d'autres choix ? De toutes façons, il te faut mourir. Au moins tu seras mort debout. Tu es trop faible pour avoir la vélocité et me

surprendre... quelque peu. Je faiblis, mais pas suffisamment. Est-ce parce que je le crois ou bien est-ce la réalité ?

Tu aurais pu me blesser au niveau des tendons, tu n'as plus l'acuité. Je ne me suis pas rendu compte. Mon instinct a-t-il régressé ? Qui peut le dire, puisque Les Louves ne sont plus là ? La fille est complexe, lui n'a aucune chance. Pauvre chasseur. En voilà un de moins. Combien sont-ils, perdus dans ce monde d'immondices. Ennemi tu es, ennemi tu resteras. Pas de mépris en moi car tu es mon trophée, ma raison d'être. En toi je me vois devenir. Il y a ceux que je méprise avant de les achever, mais toi, en combattant, tu seras mort debout. J'attends que tu inspires pour reprendre ton dernier souffle, puis je te brise la nuque, pour parer ta dernière attaque. La femelle qui t'accompagne est maligne, grâce à elle tu ne mourras pas tout de suite. L'entaille au bras est profonde, comment a-t-elle trouvé les ressources pour me surprendre ainsi. Tu es fière, mais tu as juste augmenté la durée de survie de ton père. Car maintenant, j'en suis certain, il est ton géniteur. Voilà où tu puises ton énergie mais tu es trop sous l'emprise du désir, de l'envie bestiale de te donner. Tu attaques bien, joli coup porté à la cuisse, mon treillis est inondé de sang. Il est temps d'en finir. Pivoter, frapper et tuer. Simple mais efficace.

Tu n'avais jamais combattu un adopté des Louves. Le temps est une arme dont seul ton père a appris à se méfier. Pourtant il est mort, décervelé. Le sang frais est doux, ça faisait longtemps, je croyais avoir oublié tout ça. La chaleur inonde ma bouche. Les autres se terrent, maintenant ils ont compris. De toutes façons ce ne sont pas des chasseurs, tout au plus des asservis. Ils n'ont pas été formés aux attaques coordonnées. Ça aurait donné un peu de piquant.

Encore, il m'en faut plus.

Je ne pensais pas jouer à ce point de cette liqueur épaisse qui coule dans tes veines, ennemi. La fille doit respirer encore. Je fais glisser mon couteau dans l'autre main, je vais la saisir par les cheveux et lui trancher la gorge. Elle trop jeune pour être bue, elle ne m'apportera rien de plus. Mais chasseur elle est déjà, elle doit mourir. Sa figure est apaisée, sa poitrine se soulève doucement.

Elle a l'odeur ! C'est incroyable, vierge et si chargée de désir pour le mâle. Elle a fait allégeance. A son géniteur, car ils sont isolés, ils ne chassaient plus en meute. Leur groupe a dû être décimé il y a déjà longtemps. Seul le prestige les autorisait à vivre parmi les squats berlinois. Tu vivras donc, toi dont le nom m'est inconnu. Elle me suivra jusqu'à ce qu'elle me crève la panse. Je perds mes réflexes, je n'ai même pas senti qu'elle était vierge, maintenant elle m'est dédiée, et je lui dois pitance. Ce sont des règles qui n'ont plus cours dans ce monde, mais dans le mien les bafouer serait comme me trancher la gorge moi-même. C'est ma raison de vivre, plus exactement de survivre. Elle me trouvera d'une façon ou d'une autre, maintenant elle a mon odeur en elle. Je dois décamper au plus vite.

Je crois avoir dormi longtemps, à cause du calme. Ils ne m'ont pas pisté. L'air est froid, la brume recouvre encore la ville. Je suis enroulé dans la grande veste en cuir du chasseur. Elle est épaisse et fourrée. La plaie au bras a coagulé plus rapidement que celle de la cuisse. L'arme avait deux tranchants, elle m'a déchiqueté le muscle. Ça sera plus long, mais qu'importe, le temps fait partie de mon être. Il me faudra le courber un peu plus. Ce sont des impressions qui restent déroutantes après toutes ces années. La fluidité des êtres qui déambulent comme des spectres, vaporeux et indistincts ne m'inquiète pas. Il ne reste pratiquement plus que leur odeur. Empreinte de leur réalité dissipée. Je vais rassembler mes affaires. Ce sera vite fait. Le sac à dos, de petite dimension pour ne pas être gêné dans mes mouvements. La veste en cuir que j'ai récupérée sur le cadavre, elle est encore imprégnée de

l'odeur du sang. Je sais que je vais y être bien, ce sera comme habiter la peau de ce chasseur. C'est troublant, qu'il se soit aventuré seul uniquement accompagné de sa fille. Il a pu être abandonné de ceux qu'il a trahis. Désespéré à ce point et pourtant déambulant avec ce qui lui était le plus précieux au monde.

Ce mouvement vient de derrière la bâtisse.

Heureusement, j'ai gardé mes Docks. Ce sont de précieuses minutes de sauvées. Les piliers ne sont plus joints aux cloisons, ils laissent passer les odeurs. Le courant d'air est frais, et inondé de sueurs fétides. Ce sont des chasseurs, ceux-ci sont mieux organisés. Ils agissent en groupes, par escouades. Ils sont aguerris. Ils misent sur les embuscades. La guérilla urbaine est leur stratégie. Ils ont déjà tourné le coin de la rue et se sont positionnés près de l'ouverture du grand hall. La mezzanine en béton me donne un avantage, les premiers se laisseront surprendre, mais pas les autres. Il me faut trop de temps pour courber le temps. Ma blessure va peser lourd dans la bataille. Je vais devoir vendre chèrement ma peau. Ils m'auront vivant. Ils n'auront rien d'autre à faire que de me voir mourir lentement. Je peux juste parvenir à ternir le temps. Ça va me donner encore un peu de répit. Mais pour quelle durée ? Saisir leur chef, s'il est suffisamment présomptueux, pourrait être une piste à suivre. Non, ils sont déjà positionnés et je ne sens pas la présence du leader, celui qui fait la cohésion de la meute. Il est resté en retrait, ils savent ce qu'ils cherchent, ils m'ont pisté depuis mon entrée dans le quartier Spandau de Berlin Est. C'était un risque à prendre.

Trois sur la droite, ce sont les sacrifiés, ils ne le savent pas encore. Un groupe de quatre se prépare dans la ruelle, ils entreront quand les autres auront mobilisé mon attention. Quitte à perdre la partie autant s'amuser un peu. J'ai repéré la fissure à l'étage intermédiaire. On devine à peine l'escalier arrière en colimaçon. Ils sont tellement sûrs d'eux qu'ils ne pensent pas à une attaque à découvert. Cherchez donc petits rats, cherchez, je n'y suis plus. Mon odeur y est forte, pour que vous ne risquiez pas de vous tromper. Attraper la rampe arrachée qui pend sur le côté et me rétablir après la béance laissée par les marches manquantes. Maintenant effacer mon odeur. La fissure est là, le souffle seul arrivera. Escouades de huit, trop certains d'être à l'abri derrière les montants de l'entrepôt. Ternir le temps, obscurcir les secondes qui s'écoulent, pour eux, mais pas pour moi. Gorges tranchées, colonnes sectionnées à hauteur de la moelle épinière. Leur sang est acide mais j'y ai pris goût. Les trois derniers ont compris leur erreur, ils connaissent l'obscurcissement du temps, ils savent qu'ils n'ont aucune chance. Le désespoir sera leur force. Ils connaissent mon point faible, ils ont été très attentifs lors de mon dernier combat. Planter leur dard dans mon mollet, serré par mes Docks est idiot, ça ne me ralentira pas. Couteau glissé dans la main gauche. Pour le gros balourd, les yeux arrachés, pour le petit teigneux, la panse. Tu as peur, mon ami, il ne faut pas avoir peur. Tu dois mourir, mais tu as oublié la meute, tu aurais pu m'infliger une blessure de plus. Au bras par exemple. Au lieu de ça tu cherches à esquiver le coup au bas ventre. Je sais qui tu as peur de voir tes tripes gicler. C'est toujours très douloureux et tu meurs lentement. Voilà. Joli tableau. Les trois crétins sont arrivés sur la mezzanine. Qu'ils me cherchent, ils vivront. Mieux vaut garder les faibles en vie, il se peut que plus tard ce soit un atout. Même si je ne me fais pas d'illusion.

L'intérieur sera plus propice pour le reste de la rigolade. L'élan doit être précis. Retomber sur les premières marches. Se rétablir, pivoter, l'arme ! Le petit teigneux a sacrifié sa vie contre le couteau. Bien joué, je t'ai sous-estimé. Il y a deux escouades plus le groupe des sacrifiés qui cherchent au-dessus. L'homme est silencieux, calme arrêté dans son mouvement. Je n'ai rien vu, rien senti, il m'attendait tranquillement. Entre les côtes, il m'a fait plier. Les autres avaient anticipé mon retour. Je pensais faire un peu mieux. Décidément, je n'y crois plus. Ma Louve me manque tellement. Je crois avoir versé une larme en glissant sur les

genoux. J'ai revu son sourire. Mais déjà, son visage s'estompe. Elle me tenait dans ses bras pour que je m'endorme, serein.

La fille est toujours là !

Ce n'est donc pas le moment de lui dire adieu. Elle compte sur moi. Tu es mon ultime combat contre la mort. Je peux encore, au moins une dernière fois me régénérer. Laisser l'obscurité descendre sur mes yeux, la douleur n'aura pas d'incidence. Je sens ma respiration perdre son rythme. D'une certaine façon, c'est apaisant. Juste garder l'inertie cellulaire, pour relancer la renaissance. Endormir les organes pour sauver leur structure. Ce sera moins contraignant pour le dernier combat, pour elle, pour les Louves. Je t'aime toi qui m'as adopté pour l'amour des tiennes. Je n'ai plus d'autre identité que la vôtre. Je ressens la délicate douceur de ta bouche, de ton corps. Je suis comme un enfant qui a perdu son chemin. Repos, pas encore, il me faudra revenir.

Orlandski

Le groupe des pisteurs s'est séparé des chasseurs. Les sentinelles sont encore sur la structure en ciment. Les hommes se regroupent, ils avancent, satisfaits d'eux-mêmes. Encore à l'étage, ils se décident à prendre l'escalier en forme d'hélice. Ils pensent pouvoir rejoindre le groupe des pisteurs par l'accès masqué qu'ils ont mis à jour. Ils descendent une quinzaine de marches, puis à mi-hauteur, ils se trouvent face à un vide impressionnant. Les restes d'un escalier branlant s'accrochent comme ils peuvent le long d'une rampe métallique. Il s'interrompt brutalement au-dessus du vide. Les hommes doivent rebrousser chemin. Les cinq mètres que les séparent du sol les mettent dans une position dangereuse.

Quelques mouvements furtifs dans l'ombre, deux ou trois coups de lame, des giclées de sang. Orlandski, caché sous l'avancée du balcon, observe. Il tente de suivre le déplacement du Dame de Louve et d'anticiper ses sauts dans le temps. S'il a bien calculé, sa proie va se retrouver prise au piège par l'un des chasseurs. Il les voit tomber les uns après les autres, pourtant il est certain de l'issue. Il se glisse sous la cloison, rampe jusqu'au pilier noirci par la fumée, il pivote et frappe. Il ne pensait pas finir le travail.

« On l'a eu, c'était trop facile ! »

Le glaneur dévisage celui des pisteurs qui vient de prendre la parole. Il est jeune, n'a pas assez d'expérience. Mais tant ont été décimés. Comment leur en vouloir. Il n'a simplement rien compris. Tout est allé si vite. Ils ne connaissent pas encore suffisamment l'arme de temps. Les Dames de Louve sont très habiles. Ils vont vite, tranchent, sectionnent et se nourrissent pour se régénérer. Orlandski essaie de prendre une voix sereine, il ne veut pas déstabiliser le pisteur, mais il faut qu'il comprenne les dangers. Le glaneur savait que l'issue de combat était jouée d'avance. Par contre, ce qu'il ignorait c'est le nombre de victimes qui leur serait évité. Etre précis à quelques secondes n'est pas donné à tous les chasseurs. Ne pas laisser un Dame de Louve s'appuyer sur le temps. L'empêcher de se fondre dans le mouvement des secondes et dans l'enchaînement des minutes et qu'il s'intercale dans la brisure des durées.

« Nous avons perdu huit chasseurs parmi les plus aguerris en quelques secondes. Il s'en est fallu de peu qu'on double les pertes. Et tu es satisfait... Heureusement pour nous, le Dame de Louve n'était pas en état pour contrer un combat commando !

- Ne les méprisent pas, ils ont fait ce qu'il fallait... Ils sont contents d'eux ! »

GlasKork est le meilleur des pisteurs, il parle peu. Il sera bientôt un glaneur avec son groupe à lui. Orlandski l'apprécie beaucoup, aussi il ne le contredit pas devant les autres. Il a besoin

de son autorité sur les membres du groupe, qu'il devienne un leader reconnu par la meute. Il se contente de le regarder dans les yeux, de lui sourire avant de l'embrasser sur la bouche. Le baiser qui marque la reconnaissance du travail accompli. Pourtant, dans un jour proche, Orlandski comprend qu'il ne sera plus là pour les faire bénéficier de son expérience. Et ils ne sont pas encore prêts pour des attaques coordonnées longtemps à l'avance. Arriver à se saisir des opportunités qui se présentent nécessite une préparation importante.

Le chasseur isolé avec la fille leur avait permis d'obtenir de précieuses informations. Observer dans l'ombre. Placer les sentinelles aux endroits stratégiques pour la précision des descriptions. Ils ont eu beaucoup de chance avec cette fille. Orlandski ne comprend toujours pas comment elle a pu réussir un coup pareil en combat rapproché, seule face à un Dame de Louve. L'homme qui l'accompagnait était un combattant de première classe, pourquoi avoir choisi cette option. Il manque une information précieuse. Orlandski le pressent et il n'aime pas ça. Les autres peuvent être satisfaits si ça leur fait plaisir, lui ne l'est pas.

« Préparez le Dame de Louve pour le sacrifice, ne laissez rien au hasard !

- Dans l'état où il est on est tranquille ... »

GlasKork se dresse, dégaine son couteau cranté, il frappe net. Le détaleur est légèrement en avant du groupe, il n'a pas le temps de souffrir, il s'affale dans un bruit sourd. Orlandski doit soutenir son futur glaneur. Une parole qui décrédibilise, amenuise la déférence de la meute. Il faut rétablir la filiation. Il fait face à GlasKork, qui, instantanément baisse les yeux en signe d'acceptation. De toute façon, celui qui vient de tomber est un sacrifié, il n'aurait même pas dû sortir vivant de ce guet-apens. Les deux autres tremblent, la parole de l'un d'entre eux engage l'escouade. Ils attendent la sentence, elle ne vient pas. Le Glaneur est satisfait de son effet. Il faut que la peur imprègne les combattants pour qu'ils se soumettent aux ordres, quelle que soit leur espérance de vie.

« Tu placeras la deuxième poutre sur l'arrière, prête à l'emploi...

- Tu penses qu'il va se régénérer...

- Il s'est préparé pour ça... Il faudra être patient, il va essayer de nous surprendre...

- Ça peut prendre combien de temps à ton avis...

- C'est un des plus anciens, il est très doué pour manipuler les ombres. Nous avons eu de la chance, pour le moment il n'a pas eu la possibilité de se servir du temps comme il le souhaitait. Il va essayer de trouver un espace pour agir... Il sait qu'il a perdu, mais c'est un guerrier formé par les Louves, il n'a pas dit son dernier mot... »

GlasKord interroge du regard.

« Une semaine, deux tout au plus, après il aura perdu trop d'énergie. »

Orlandski donne ses directives pour installer le sanctuaire. Il s'adresse aux deux détaleurs pour qu'ils s'occupent des dépouilles à l'extérieur.

« Il faut brûler les chasseurs, ils se sont bien battus, ils méritent une crémation digne. »

Les détaleurs quittent les lieux pour retrouver les chasseurs massacrés. Ils craignent de découvrir les corps, égorgés, lacérés ou brisés. Ils contournent le bâtiment. Un passage encombré de gravats leur permet d'éviter l'immense entrepôt attenant. Ils voient le premier chasseur isolé, la tête formant un angle droit, laissant apparaître une gorge béante. Le sang a déjà changé de teinte. Le corps baigne dans une immense flaque rougeoyante. Un peu plus loin, deux autres chasseurs l'un sur l'autre ont une posture impossible. Brisés à la base du dos, ils forment des angles improbables. Le plus jeune des détaleurs, vomit soudainement, un jet dense se déverse sur le cadavre étendu à ses pieds. Il leur faut quelques temps pour se remettre. Ils ont devant les yeux le spectacle de ce qui les attend, immanquablement. Ils sont

maintenant devant un corps décérébré, assis sur les talons, comme s'il pensait encore à l'attaque qu'il va devoir esquiver.

Dans l'entrepôt, les préparatifs pour le sanctuaire vont bon train. Tous savent ce qu'ils ont à faire. Rutboeuf, un ukrainien immense, est parti chercher le van. Les conducteurs connaissent le groupe de chasseurs par leur immense réputation. Même si le temps des Louves est une histoire pour amuser les enfants, ils existent encore des adeptes parmi les habitants de Berlin. Ils se contentent sur les doigts de la main, mais ils restent pour le plaisir des combats. Voir les derniers Dames de Louve être massacrés pour le compte d'une haine ancestrale amusent encore quelques-uns de ces UrbanCity. Soudain le van arrive, déboulant par la grande béance qui sert d'accès principal, au temps où ce hangar était utilisé pour le stockage des tonneaux de bière. On trouve encore quelques débris grasseux de machines désossées. Il est difficile de deviner à quoi elles ont bien pu servir. Un treuil et son moteur finissent de rouiller au milieu de l'immense hall. Des bidons renversés ont déversé leur contenu visqueux.

Le véhicule stoppe dans un crissement de pneus. L'arrière du van s'affaisse à cause de la lourde charge. Tous les chasseurs se regroupent derrière le véhicule. Rutboeuf descend du côté passager, puis contourne le van pour accéder aux portes arrière qu'il déverrouille, découvrant le précieux chargement. Le groupe s'approche pour observer la stèle en grès poli reposant sur des bastaings. La pierre a un aspect scintillant. Elle a été finement poncée au point qu'on ne distingue plus les rugosités du granit. On dirait un miroir argenté. Plus personne ne sait l'origine de ces chefs d'œuvres qui remontent à la nuit des temps. Il n'en reste plus beaucoup. Orlandski en connaît deux avec certitude, pour le reste ce n'est plus que des racontars d'ivrogne. Les chasseurs s'avancent et s'affairent autour de la stèle. Ils la manipulent délicatement. Elle pèse facilement deux cents kilos. Il faut coordonner scrupuleusement les mouvements autant pour respecter le rituel que pour gagner en efficacité. La pierre doit être posée à même la terre afin que le procédé s'enclenche. Deux hommes ont déblayé un secteur puis aplani soigneusement le sol à l'aide d'une longue règle de maçon en aluminium. Dans un mouvement parfaitement synchronisé, les chasseurs avancent la dalle pendant que d'autres retirent la bâche découvrant le sol tout en reculant. Les porteurs descendent petit à petit du van. Les mouvements lents et harmonieux font penser à la chorégraphie d'un ballet contemporain. Ils pivotent afin de placer la pierre dans l'axe du hangar. Puis, tout en gardant le dos parfaitement droit, ils plient les genoux comme un seul homme.

« Il faut faire vite, nous n'avons plus beaucoup de temps avant que ne s'enclenche la première régénération !

- Une vingtaine de minutes ?

- Pas plus, prépare la poutre... »

GlasKord a anticipé, dans sa main il tient le graveleur et commence à passer l'instrument le long de la poutre afin de hérissier une multitude de piques. Ils serviront à pénétrer la peau et à lacérer les chairs, juste sous l'épiderme. Trop profond, cela activerait la cristallisation des cellules. Au moins une quinzaine de jours seraient alors nécessaires pour relancer le processus. Trop superficielle cela n'aurait pas l'effet drainant espéré. Du plus, l'acte doit être exécuté au dernier moment afin d'obtenir le résultat attendu par la texture du bois. GlasKord s'attaque méthodiquement à sa tâche, sans se précipiter mais avec efficacité. Seul le bruit régulier du raclage résonne dans le silence. S'y ajoute le rythme de la respiration ponctuant le mouvement du graveleur.

GlasKord n'a pas besoin de faire signe, tous ont compris qu'il en a fini avec la poutre. Les hommes se dirigent vers le corps du Dame de Louve, le place de telle façon que le dos fasse une légère voûte. Puis GlasKord, sous le contrôle de Orlandski commence à déchiqueter la peau. Le travail de la chair se fait avec un couteau à longue lame. Il la pénètre et la lacère à

plusieurs reprises. Orlandski lève le bras signifiant que cela suffit, interrompant net l'activité. GlasKord est sur le point de protester, estimant qu'il n'en a pas terminé, mais se ravise. Il comprend qu'il prend trop d'assurance, par cette simple hésitation, il menace l'organisation très hiérarchisée des chasseurs. Il s'écarte avec déférence marquant là son allégeance. Il remet la poutre à Orlandski qui la lui arrache des mains, lui infligeant de profondes éraflures. Il a bafoué la loi du Glaneur il doit payer.

Quand il a terminé de lacérer les chairs à l'aide de la poutre, Orlandski la dépose délicatement sur le côté puis il s'empare à bras le corps du Dame de Louve. Il le bascule délicatement sur le suaire qui est déposé sur la stèle. Légèrement incurvé, celle-ci adhéra immédiatement à la peau griffée de toutes parts. L'effet drainant vide le corps de son sang. En quelques minutes, la peau devient fine comme une feuille de papier à cigarette. Le blanchissement se voit à l'œil nu. Le groupe émet un léger son guttural pour signifier sa satisfaction quant à la décision prise par le Glaneur. Le pouvoir et la force ne sont jamais donnés d'avance, établir la preuve de sa puissance à tous moments est essentiel. Montrer de l'efficacité dans son jugement aussi. La première étape du rituel est terminée. Il faut attendre le processus de régénération. Les chasseurs décident de monter la garde par groupes de deux, un chevronné avec un autre en cours de dressage. La mission est complexe, on doit repérer le moment où s'entame le processus. Quelques minutes d'inattention et ils n'auront même pas le temps de se défendre. Le groupe sait que le Dame de Louve n'a aucune chance, mais ils veulent éviter une nouvelle hécatombe. Le silence se fait petit à petit pendant que les autres éléments du groupe se dispersent.

Tzara

Il a été facile de retrouver celui auquel elle s'est dédiée par obéissance à son père, chasseur des plus aguerris qui pouvait en remonter à tous ceux qui logent encore dans les squats berlinois. Là où les chasseurs ont la meilleure réputation dans le monde. Elle a préféré d'abord pister les chasseurs qui ont piégé son Dames de Louve. Elle a appris la patience. Elle s'est terrée pendant des jours pour se faire oublier du groupe RAP-h qui a marqué son territoire à l'aide de sigles graphés. Elle connaît le leader du groupe pour l'avoir vu combattre à de nombreuses reprises au côté de son père. Puis, dissociés du groupe, elle et son père ont appris à s'en méfier.

Elle sait parfaitement organiser, planifier et au final être aux premières loges pour mener l'attaque de front. Par contre, elle ne connaît pas celui que se fait appeler GlasKord, un chasseur redoutable, lui aussi. Le groupe des éclaireurs est une assez bonne recrue, mais ne vaut pas celui qui a été décimé par les derniers Dame de Louve piégés dans Berlin. Elle a observé la stratégie de son Dames de Louve, elle est fière de lui. Il a su se préserver une porte de sortie pour le futur. Les détaleurs demeurent de mauvais combattants, prêts à mourir mais incapables de se servir de leur intelligence pour manœuvrer de concert. Il faut commencer par ceux qui se sont regroupés dans une Gaststätte souterraine. Le SaraWeller, un bordel plus qu'un bar underground. Ils se prétendent fer de lance de la nouvelle vague, ils sont surtout connus pour être le fer de lance de la mafia. Leurs gangsters ne sont que de piètres porte-flingues dont il faut surtout éviter les balles perdues. Elle pénètre tranquillement par la porte arrière. Vêtue sobrement, elle ne veut pas attirer les regards. Elle a opté pour le pantalon moulant, aux couleurs sombres. Un sweat-shirt ample, gris bleuté peut laisser planer le doute sur des armes éventuelles qu'elle n'a pas. Elle se glisse prestement vers le fond de la salle, là où se trouve éparpillé le groupe des détaleurs, tellement certains que rien ne peut leur arriver, tellement sûrs d'être protégés par leur appartenance au groupe de Orlandski. Ils ripaillent, vocifèrent, se déplacent seul ou encore au bras d'une prostituée. Elle fait plier le premier, en

plaçant son genou au milieu de la colonne qu'elle brise en deux. Juste un soupir. Elle s'invite à la table d'un autre, il s'étrangle avec sa propre langue, qu'il avale d'un coup, sans comprendre, allongé sur la banquette, bandant comme un turc. Le troisième, une nouvelle recrue, tellement occupé à peloter une fille, qu'il ne sent pas sa tête se vriller sur elle-même. La fille ne comprend pas pourquoi, après avoir tourné la tête en direction du patron pour la commande d'une nouvelle bouteille, son client, s'effondre sur ses cuisses. Elle pense tout d'abord qu'il a l'intention de fourrer sa langue dans son entrejambe. Comme il s'affale sur le sol, elle se lève étonnée, puis se rassoit brutalement, sonnée par un coup porté sur l'avant du menton. Le basculement brutal du crâne en avant provoque une perte de connaissance immédiate. Sans plus de bruit que le souffle de l'air poussé par les immenses pâles en bois, elle s'esquive. Pas un ne l'a remarquée, pas une seule personne ne se souviendra de cette fille se glissant dans l'ombre de l'anonymat. Elle s'éloigne du SaraWeller pour regagner sa cache et disparaître pendant un jour ou deux. Elle sait que son Dames de Louve attendra d'instinct le moment le plus approprié, avec le maximum de chances de survie, attrapant la moindre opportunité, le moindre imprévu, comme elle à laquelle il se trouve dédiée.

Il est des interstices dans lesquels vient se glisser la chance.

Elle s'installe sur sa couchette de fortune, un amas de vieilles couvertures récupérées sur un vagabond mort de froid, de faim ou plus probablement des deux à la fois. Elle a plusieurs caches disséminées dans Berlin, elle a choisi celle qui n'est pas trop éloignée, mais suffisamment distante pour que son odeur se dissipe. Les chasseurs savent quand on les piste de trop près. Le vent est à l'Est, il est son allié, encore pour quelques jours. Elle se niche dans l'épaisseur des tissus. La puanteur que s'en dégage est aussi de son côté, au moins pour l'effet de surprise. Les images de son père continuent à défiler devant elle, mais elle sait chasser ces mauvaises rêveries pour trouver un sommeil réparateur, court mais efficace. Elle a appris les règles de l'endormissement fractionné pour ne pas se faire surprendre. Elle se concentre sur son souffle, les muscles de sa poitrine relâchent leur pression sur la cage thoracique. Le cerveau de son père qui gicle comme échappé d'une boîte de conserve pendant qu'il tombe à genoux, sans même un regard pour elle, tout cela termine en ombre recouvert par la brume de la volonté. Il n'a pas tourné les yeux dans sa direction afin de ne rien révéler de son plan. Mettre tous les atouts de son côté, même au prix fort de la tristesse est une règle d'or qu'elle s'applique maintenant à elle-même.

La lumière du jour pointe sur l'horizon. Elle ouvre des yeux immenses. Sa chevelure tombe sur son visage. Devant elle, un pisteur se tient debout. Il lui fait signe de ne pas bouger, le couteau placé à hauteur de sa gorge. Ses yeux d'une noirceur insondable la fixent. Elle n'a pas peur, elle est prête depuis longtemps à mourir. C'est un bon pisteur, mais elle peut encore lui infliger de graves blessures avant qu'il ne lui tranche le cou. Pourtant un sentiment s'immisce dans son esprit. Elle n'est pas en danger, il n'a pas l'intention de la tuer. Plus exactement, ce dont il a peur se trouve à l'extérieur. Son propre groupe. Elle se souvient tout à coup, le Glaneur des Rouvres, les trois quarts décimés par de prétendus Dames de Louve. Son père ne l'a jamais accepté, la technique de combat ne correspondait pas. Et puis ils n'auraient laissé aucun survivant, surtout après avoir éliminé le dresseur de la meute, celui à qui tous doivent obéissance.

Ludo.

Elle vient de retrouver le nom de guerre de celui qui la menace. Un mauvais chasseur, réputation qu'il a dû entretenir car elle voit maintenant qu'elle a affaire à forte partie. Tout doucement, elle sort sa main droite de la couverture, abaisse l'arme posée sous son menton pendant que l'autre main, relâche la pression sur le pointeur qu'elle a dirigé sous le ventre de son adversaire.

« Je suis Ludo, un pisteur du groupe des Rouvres, mais ça, tu le sais déjà... Tu appartiens à un Dames de Louve... Il me cherche pour avoir une information... Je ne veux pas qu'il me rencontre, il saura pourquoi quand tu lui auras dit que je suis des Rouvres. Chut ! » fait-il en posant un doigt sur sa bouche. Il pivote la tête pour mieux entendre les bruits qui lui parviennent dans la rue. La tension de sa nuque se relâche, la musculature de ses épaules charpentées s'abaisse. Ses cuisses se décontractent, il était sur le point de jaillir en direction de l'ouverture. Cela confirme ce qu'elle pense, il ne veut pas qu'on reconnaisse ses qualités de chasseur, plus exactement de Glaneur. Elle a senti le contrôle de la respiration, les sens aux aguets. Elle a bien estimé la situation, aucune chance de s'en sortir vivant, mais de nombreuses blessures profondes, voilà ce qu'elle aurait pu lui infliger.

« Je veux que tu lui répètes ceci », reprit-il tout en maintenant son doigt sur les lèvres de la fille. « Au bout de la ligne 457 du tram, celui qui est désaffecté, il y a une gare. Il faudra monter dans le train 214 845. Dans le huitième wagon, il y aura une place qu'il faudra quitter dès que le convoi se mettra en route. Le contrôle a lieu au départ, puis c'est un autre contrôleur, il est habitué aux passages clandestins. C'est un des nôtres, même si c'est un UrbanCity on peut avoir confiance... » Il fait une pause, observe la fille, enlève son doigt, il ne remarque le pointeur qu'à partir de cet instant. Instinctivement, il bande les muscles de sa ceinture abdominale. Il vient de donner une précieuse information, mais maintenant il sait qu'il peut relâcher son attention. Il a confirmation de ce qu'il subodorait, elle a la stature d'un chasseur aguerri, très aguerri.

« Je vais ranger mon arme, et me redresser. Je n'aime pas avoir un homme à cheval sur mon ventre, ça m'agace ! » Ludo sourit. Il réalise qu'elle est belle comme l'astre auquel elle s'est vouée récemment. Il perçoit le changement, elle devient féline, plus instinctive. La soumission au Dames de Louve donne ses premiers effets. Il comprend aussi qu'elle a déjà commencé sa traque des RAP-h, il n'aimerait pas être à leur place. Il vaut mieux la pister que d'être chassé par elle. Sa progression dans les techniques de combat, les esquives, la discrétion de ses mouvements est fulgurante. Plus tard, il aurait été massacré avant même d'avoir pu sortir son couteau. Il n'aurait même pas pu masquer son odeur, comme il vient de le faire.

Elle a mémorisé les informations sans difficulté, il n'a pas besoin de répéter, tout est incrusté dans les neurones dédiés à la survie. Il reprend ses explications. « Il ne faudra pas descendre avant le troisième arrêt, quoi qu'il arrive, il ne le faudra pas. Ils sauront immédiatement qui vous êtes, les détecteurs ont été activés dans ces länder, ils craignent encore des attaques. Quelques-uns continuent à organiser la chasse des Dames de Louve. Il faudra descendre au quatrième arrêt, quand la nuit sera tombée. Un tram sera au départ, je ne connais pas le numéro, prenez-le et comptez quinze arrêts. Entrez dans la construction la plus grande, par la porte principale et demandez à rencontrer la personne dont le nom est sur ce ticket. Je ne sais pas comment il se prononce, lui saura, bonne chance... On aurait pu faire une bonne équipe avec ton père et toi si la chance avait tourné autrement. » Il quitte les lieux aussi discrètement qu'il est entré. Ils ne se reverront plus, voilà une certitude indiscutable. Il a un léger regret, avec elle il aurait pu rester en vie, en tous les cas plus longtemps que ce qui l'attend. Il s'est dévoilé en pistant cette fille, dès que les autres chasseurs apprendront qu'elle a survécu, un autre type de chasse commencera, la sienne.

Glaskord

Glaskord ne comprend pas tout de suite ce qui arrive, le détaleur semble s'être assoupi sous ses yeux. C'est juste cette fraction de seconde, cette interrogation, ce moment qui fait

irruption d'une manière inattendue qu'il va devoir compenser. Il s'agit d'un chasseur, mais quelque chose manque, un élément clef dans l'interprétation de l'odeur. Il devient aveugle, il ne peut imaginer à quoi il doit faire face. Une attaque commando ? Un individu isolé ? Il connaît tous les groupes Berlinois, les plus féroces, comme les plus futés. Il aurait aimé avoir plus d'informations pour déployer son attaque. Le mouvement furtif derrière le pilier sur la droite, masqué par l'ombre est-il une ruse ? L'erreur d'un adversaire puissant qui ne le craint pas ? Le détaleur n'a pas moufté. Le sang a jailli de sa gorge comme s'il avait pu de son propre chef déchirer la peau de son cou pour laisser un liquide rouge grenat s'épancher. GlasKord se glisse dans la traverse qui mène au Dame de Louve. La présence de cet intrus ne peut avoir d'autre objet que leur précieuse capture. C'est un trophée qui se monnaie pour un bon prix, autant chez les chasseurs, que chez les UrbanCity. Les amateurs d'anthropolycie pullulent sur le marché de l'art depuis la disparition des Louves. Il se raconte tout et n'importe quoi, mais cela rapporte énormément d'argent. Tous ont oublié la réalité des faits pour sombrer dans un discours débridé.

GlasKord s'approche du sanctuaire, rien n'a changé, tout est en place, le processus de régénération n'a pas débuté. Les deux gardiens sont à leur place, bien éveillés. Il pivote sur lui-même, la vitesse de déplacement de son adversaire est étonnante pour un chasseur. Ça ne peut pas être autre chose. Il pense que Orlanski tente de le provoquer, il a été imprudent et pense avoir fait preuve d'une certaine faiblesse. Après tout si c'est le prix à payer pour se démarquer des RAP-h et constituer son propre groupe, pourquoi pas. Cette option de combat se confirme dans son esprit, le chasseur agit de manière trop fine pour qu'il en soit autrement. GlasKord pense que Orlanski a masqué son odeur. Il connaît sa préférence pour le stylet, une arme surprenante par sa maniabilité. De section triangulaire, il perfore en étoile et provoque des hémorragies qui affaiblissent rapidement l'ennemi. La mort vient discrètement surprendre le combattant en pleine action. GlasKord craint son glaneur, justement à cause de sa technique du combat rapproché.

L'attaquant arrive dans le dos de GlasKord grâce à un mouvement spiralé puis passe devant pour une attaque frontale. Le mal est fait. Il n'a pas le choix, il se place de telle façon qu'on ne puisse pas circuler derrière lui. Il s'insère dans le petit espace qui mène à l'escalier effondré. Il réalise un peu tard que l'attaque peut aussi venir d'un haut. Sectionné à l'épaule, le tendon qui assure le fonctionnement de son bras gauche provoque des tremblements importants. Ce n'est pas l'habitude de Orlanski, pense-t-il, mais il peut être très créatif. Ce qu'il ne comprend pas c'est son intention. Pourquoi vouloir le tuer alors qu'il l'a formé pour être lui-même un glaneur. Le punir pour avoir été prétentieux est une chose, le massacrer en est une autre. Il passe de précieuses secondes à raisonner. Il arrive à la conclusion qu'il va mourir mais pas à cause de Orlanski. Le frôlement de la peau lui révèle tout à coup qu'il s'agit d'une femelle, qu'il la connaît, qu'elle a gagné en agilité et qu'il n'est pas si bon glaneur que ça. Il sent à peine le glissement de la lame, elle utilise un push-dagger, sorte de dague recourbée à un seul tranchant. Elle manipule son arme comme si elle frappait à coup de poing. Les ravages sont irrémédiables, ils sectionnent les muscles. Elle a délicatement soulevé son menton pour, d'un large mouvement, découper une saignée. Son souffle s'éteint doucement. Il n'a pas vraiment le temps de souffrir, juste sentir la chaleur de son sang se répandre sous son corset protecteur.

La combattante prend le temps de nettoyer son arme sur les vêtements de celui qu'on appelait GlasKord, le combattant renommé. Il ne faut pas alerter les autres. Elle se déplace silencieusement pour atteindre le sanctuaire. Fille vierge, dédée, elle a un pouvoir dont elle n'a pas conscience, celui de son odeur, de par sa simple présence, elle donne de précieuses indications à l'organisme en sommeil. Ainsi commence le processus.

Tzara

D'abord, éliminer les deux gardes.

Elle a anticipé le temps qui les sépare, elle et le Dame de Louve, de la prochaine rotation avec l'escouade suivante. Elle s'approche de lui jusqu'à frôler son corps. La peau est glacée et pourtant elle ressent une attirance très forte. Elle se colle tout contre lui afin de donner un peu de sa chaleur. Elle devine que le processus s'accélère. Elle patiente quelques temps à son côté. Puis il lui faut se préparer à recevoir le deuxième groupe de chasseurs. En priant que ce ne soit pas Orlanski lui-même qui se présente. Elle estime que c'est peu probable. S'il a placé GlasKord dans le premier groupe, c'est pour se ménager un peu de temps. Elle ferme les yeux, pratique la technique de relaxation que lui a apprise son père. Abaisser tout d'abord son rythme cardiaque, tout en conservant suffisamment de chaleur pour ne pas perturber la régénération. Tout à coup elle réalise que ce n'est pas suffisant, elle a le pouvoir d'accélérer le processus. Elle se relève, s'assoit prestement sur le sanctuaire, dénoue les lacets de ses Docks, puis les dépose sur le sol. Elle déboutonne son pantalon au tissu épais, qu'elle laisse tomber à ses chevilles. Elle fait un pas en avant pour s'en dégager, puis elle ôte sa culotte. Elle se débarrasse de son pull à grosses côtes. Elle enlève sa chemise de jute, pour délayer le corset protecteur qu'elle délaisse sur le sanctuaire. Elle peut combattre nue, de toute façon elle ne pourra plus masquer son odeur. Elle reprend sa position, lovée tout contre ce corps froid, inerte, à la peau chiffonnée. Sa chevelure se répand sur le visage du Dames de Louve. Ils ne forment plus qu'un corps, elle s'endort profondément d'un sommeil enfin réparateur.

Les brumes matinales se dissipent à peine, le froid glacial plante ses griffes dans sa chair. Les murs qui l'entourent ont pris un nouvel aspect, plus uni, un peu comme le tissu bitumé qu'on utilise pour le revêtement des esquifs. Elle se décide à bouger et s'assoit sur le rebord du sanctuaire qui est étrangement chaud. Lorsqu'elle pose la voûte plantaire sur la dalle, elle constate qu'il est plus souple, plus doux et s'adapte pleinement à la forme de ses pieds nus. Elle peut s'y agripper pour prendre ses appuis. Elle sent un léger frisson parcourir ses seins dressés, son sexe appelle l'étreinte des corps pour la satisfaire. Tous ses sens sont décuplés, elle perçoit l'espace autrement ainsi que la circulation du moindre déplacement d'air. Elle regarde la lame du stilet qu'elle connaît passer devant ses yeux. C'est tellement prévisible cette attaque. Elle se meut lentement, elle jouit du plaisir de voir, une nouvelle fois, passer l'arme si près de son corps nu. Celui-ci des deux combattants est insensible à la beauté de la femelle en chaleur, prête à se donner, mais le deuxième chasseur est pris à son insu dans ce piège charnel. Elle se dégage du bras gauche qui tente de la maintenir. Comme un animal aux aguets, tous les muscles bandés, ses membres s'incrustent dans la plasticité du mur pour rebondir. Féline, agrippée aux cheveux de l'autre chasseur, elle serre ses cuisses autour de son buste. Elle se saisit du poignet de sa proie qu'elle casse dans une brusque torsion. Le poignard tenu dans la main ennemie se plante à travers la cage thoracique directement en plein cœur. Le chasseur n'aura pas le loisir de profiter de sa dernière excitation, le sexe en érection, il plie en avant pour tenter de lâcher un dernier soupir qui restera prisonnier au fond de sa gorge. La nuque est rompue pour accélérer la mort.

Sans surprise, la première entaille lui est infligée dans le bas du dos. Seulement à cette condition elle peut gagner encore un peu de temps avant de mourir, debout, comme son père. En se dégageant, du poing, elle sectionne le plastron de son ennemi. Dorénavant il sera gêné dans le moindre de ses mouvements. Sauf s'il décide d'abandonner sa protection. Mais là encore ce sera à son avantage. Deuxième entaille, la cuisse, juste le dessus, trop facile, il manque d'imagination. Elle frappe à la base des cervicales, et plonge sa dague en travers de la hanche. Il a anticipé, ça aussi c'était inévitable, elle n'a touché aucun organe sensible. Mais en ressortant son arme d'un mouvement pivotant, il va perdre beaucoup de sang. Le plastron glisse le long du corps de Orlanski, ça lui coûte une nouvelle blessure. Maintenant la partie a

tourné à l'avantage du chasseur. Il reçoit le coup qu'elle lui porte, bien positionné sur ses appuis. Il contre l'attaque faisant surgir le poignard dans le dos de sa future victime, taillant près de la colonne. Il pense la terminer avec ce mouvement, mais elle a encore de la ressource. Dans une danse envoûtante, elle se plie, passant sous son bras, la jambe tendue, elle le balaie au niveau des chevilles. Il ne peut rétablir ses appuis, un instant il se sent suspendu entre ciel et terre, comme dans un vol d'oiseau, puis il s'affale lourdement. Il cherche à comprendre, il n'en a guère le temps. Il se relève prestement, saigné au niveau de l'avant-bras d'une déchirure profonde. Il perd là une amplitude importante dans ses attaques du bras droit. Ce n'est pas là son inquiétude. Il a partie gagnée, le combat se termine. Elle n'a pas pu maintenir sa garde levée, du fait de sa faiblesse au niveau des reins. Il l'a touché net au bas ventre. Elle ne peut plus se déplacer avec aisance. Il cherche encore ce petit élément infime qui manque pour établir l'origine, le point inaugural de ce qui a conduit cette fille ici. Il connaît son odeur, il sait à qui il avait affaire, qu'elle a été dédiée du fait du manque de perspicacité du Dame de Louve. Mais ça ne colle pas, l'énigme est sur le point d'être levée.

Le sanctuaire !

Il y a un changement, très infime, mais un changement quand même. La furie se déchaîne dans un dernier sursaut. Elle voit ce qu'il est sur le point de comprendre, il ne faut pas lui laisser le temps de penser. Elle plante sa main dans la poutre, pour bien en pénétrer la matière, elle enfonce son pied profondément dans la structure du sol, créant ainsi une dépression qui s'amplifie à une vitesse surprenante. Elle modifie l'angulation des murs, réalignant les piliers pour gêner la vision périphérique de Orlanski. Elle lance son ultime attaque pointant la dague à hauteur de la tempe. Orlanski s'empare de l'arme, mais reçoit un coup imprévu sur l'intérieur de la cuisse. Il va être très diminué, le sang coule beaucoup. Elle ne voit pas le coup qu'il va donner avec la longue pique qu'il maintient cachée dans la doublure de sa veste. Il entre prestement la pointe sous le menton de la fille, traverse le palais, pour ressortir par le sommet du crâne.

Elle peut maintenant se réveiller, le combat est totalement imprimé dans son esprit. La pique cachée était le point fort de Orlanski, la clef de la réussite. Elle sait comment placer son corps pour gêner la prise de la pique.

Gabriel

Orlanski, tel est ton nom. Je te savais bon élément mais tu as pensé trop longtemps pour mener cette attaque comme il le faut. La courbure du temps, n'est pas la seule arme que je sais. Il en est une autre, les ombres. Ton cerveau a essayé de lutter, il t'a prévenu, mais à partir d'une instance inhabituelle pour le chasseur qui privilégie l'instinct. Les pensées sombres envahissent le bulbe rachidien avant les lobes préfrontaux. Tu as lancé ta dernière attaque légèrement décalée, juste dans l'interstice qui a obturé ta vision. Ta pensée est encore trop imparfaite pour anticiper les aléas de l'être que je forme maintenant avec elle. Nos cellules ont commencé à muter, l'architecture organique se métabolise. Tzara n'est plus simplement une vierge dédiée, elle est ma créature, ma filiation. Je n'ai fait que bénéficier de cette inclinaison du destin. Son père était un chasseur bien plus malin que vous tous ici réunis, et sans erreur possible, il serait venu à bout de moi sans difficultés. Son choix a désorganisé la guilde des chasseurs, les conséquences et les causes se mêlent pour inaugurer la troisième Fondation des Volkodlak.

Je vois tes yeux grands ouverts, il commence à devenir vitreux. Tu réalises. La magie des illusions se dissipe. Ta moelle épinière est sectionnée. Tu descends lentement vers le sol, la

tête inclinée. Tu as bien combattu, décérébré sera ta consécration. Les chasseurs te vénéreront jusqu'à ce que le dernier d'entre eux disparaisse. Tu entre dans la légende des Volvodlak, les glaneurs mythiques, ceux qui se réunissent dans le royaume des morts pour entendre la complainte de leur divinité. C'est une histoire pour rassurer les enfants que vous êtes encore et qui ont peur de la nuit. Je vais faire cela selon le code qui nous unit. Ta cervelle ne sera pas gobée, ton sang ne sera pas bu.

Tzara, la dague que tu portes au poing mérite l'honneur du sacrifice que je vais faire. Tu es maintenant ma descendance, je te baptise Tzara Gra'ok'marsh, Tzara celle qui n'était pas attendue. Je vais m'occuper de toi, le temps m'appartient, je sais où trouver de quoi suturer tes plaies. Tes yeux sont de la couleur des Louves, maintenant tu leur es liée à jamais. Tu le sens déjà au plus profond de ton corps, de ton âme. Ne t'inquiète pas, ceux qui arrivent sont déjà morts, ils ne passeront pas la porte, tu as régénéré plus que ce que je fus au temps de Louves. Pour moi, une nouvelle ère commence.

Quatre chasseurs sur le devant, six plus loin, quelle importance, ils n'ont plus de glaneur pour les orienter, ils vont se battre en aveugle et mourir petitement, à genoux, la gorge tranchée. Ils me serviront de pitance car il me faut régénérer mon sang pour venir en aide à ce qui est désormais celle qui m'est dédiée. Comme tu es belle. Ton corps écorché en est encore plus resplendissant. Les plaies sont profondes, elles ne laisseront de trace que dans ta mémoire, pour que tu apprennes encore et encore à éviter les attaques perfides qui ne sont là que pour te déstabiliser. Mais tu sais beaucoup de nos attaques, t'est-il encore possible d'apprendre de nouvelles techniques de combat ? Je baise tes lèvres et je vais recouvrir ta nudité de ce plaid. Il sera ta survie.

Le monde des humains

Estelle

Estelle déambule dans les locaux de l'hôpital Avicenne, le pavillon le plus vétuste. Elle pense à sa vie, elle n'est pas malheureuse, ni heureuse d'ailleurs. Elle a un ami, comme on dit. Tout ça pour dire qu'elle couche avec lui régulièrement. Il a un chez lui et elle possède un chez elle. Ils leur arrivent de passer plusieurs jours chez l'un ou chez l'autre. Plus souvent chez lui. Pour le moment, il n'est pas prêt à franchir le cap. Plus âgé, il sort d'une histoire difficile. Sa femme dépressive a fini dans le service de psychiatrie, celui-là même où Estelle officie. Sous la tutelle du professeur Lebovski, un éminent psychiatre de renommée internationale. C'est en s'occupant de cette femme qu'Estelle a fait la connaissance du mari, son futur petit ami. Elle a trouvé cet homme d'une beauté attendrissante, perdu au chevet de sa femme. La première fois qu'elle l'a aperçu, elle a eu envie de le prendre dans ses bras. De le bercer pour l'endormir, de l'embrasser pour le rassurer. Il avait l'air tellement désespéré face à une femme pour qui il était devenu une sorte de spectre. Femme qui est toujours à l'hôpital, en long séjour dans le pavillon bleu. Personne ne comprend pourquoi elle est plongée dans une dépression sur laquelle les médicaments n'ont pas prise. Elle réunit autour d'elle les psychiatres, c'est devenu un cas d'école. Lui va mieux, beaucoup mieux, surtout depuis qu'il fréquente Estelle. Il a troqué une « malade mentale » comme il dit pour un médecin psychiatre. Au final, il a quand même l'impression d'avoir trahi sa femme.

Elle consulte sa montre, sa pause est finie. Elle regagne son bureau. Elle préfère passer par la cour centrale. La douceur perdure encore en ce début septembre. C'est la rentrée des classes, elle a accompagné sa nièce pour sa première en école maternelle. Elle est très proche de sa sœur. Elles ont vécu ensemble un moment, partageant un logement pour leurs études. Un an à peine la différencie d'avec sa cadette. Elles s'entendaient parfaitement, à cette époque. Mais depuis son mariage avec un pompier macho, elles se sont fâchées, puis réconciliées, mais ce n'est plus tout à fait pareil. Quelque chose s'est cassée, un peu comme si elle l'avait trompée. C'est idiot, mais c'est ce qu'elle ressent profondément. Maintenant elle fait avec en évitant certains sujets scabreux, comme la vie conjugale. Plus précisément, le pompier, comme elle le nomme. Ce qui a le don d'énerver sa sœur.

Estelle arrive devant son bureau, pousse la porte blanche, déclenche la lumière des néons. Une forte clarté inonde la pièce. Elle attrape son carnet qu'elle consulte pour voir où elle en est dans ses rendez-vous. Gabriel, comme l'ange, pense-t-elle. Elle prend le temps de réfléchir pour rassembler ses souvenirs. Très vite elle recolle les morceaux. Une nouvelle personne au passé obscur. Ce sont les services d'urgence pour les sans-abris qui l'ont amené. Il arrive de Hambourg, français à ce qu'il paraît. Pas de papiers. Il est resté silencieux lors du premier rendez-vous avec l'infirmière. La seule chose qu'il a dite, c'est qu'il devait rencontrer un psychiatre à l'hôpital de Bobigny dont il ne connaît que le prénom. Depuis, il n'a que ce mot à la bouche, Estelle.

« Il est complètement frappadingue, à mon avis. Tu me diras que j'y connais rien, mais quand même... Il a demandé un rendez-vous avec toi et personne d'autre. Et il est têtu comme une bourrique ! »

Estelle a du mal à s'habituer à cette secrétaire, un peu sans gêne qui donne son avis sur tout. Mais elle a appris à prendre en compte ce qu'elle raconte. Elle a comme un sixième sens pour détecter les olibrius en tout genre. Particulièrement ceux qui sont dangereux. Plusieurs fois Mireille l'a alertée. Rarement elle a eu de graves problèmes mais elle a fini par penser que Mireille éveille chez elle une sorte d'alerte qui maintient son seuil de vigilance. Elle sait ainsi quand il faut jouer serré, comme aujourd'hui. Elle s'installe confortablement à son bureau, prend le temps de se servir un verre d'eau. Elle repousse le dossier devant elle. Aussi léger

que son client. Puis elle ressort pour atteindre la salle d'attente. Il y a là cinq personnes. Trois sont des habituées. L'un vient voir Legendre, l'autre est une jeune femme boulimique qui consulte la diététicienne. Le troisième, elle ne sait plus trop son nom, mais il vient toutes les semaines. Il arrive plus d'une heure en avance, maugrée dans sa barbe contre son consultant psychanalyste. Puis quand c'est son tour, il fait un esclandre à tout casser dans le bureau, puis au bout de deux à trois minutes, il part comme une furie. Le plus surprenant c'est qu'il va beaucoup mieux. Il a même repris son emploi. Chargé des contentieux dans une entreprise de travaux publics. Il reste deux personnes. Elle se dirige vers celui qui paraît correspondre au personnage qu'elle imagine. Il est maigre au possible. Silencieux mais très présent. A son entrée il ouvre les yeux qu'il gardait mi-clos. Il lève la tête et la regarde fixement. Il attend tranquillement. Il donne l'impression que le temps n'a pas d'importance. Il vit en dehors du rythme de l'horloge. La prend en compte par intermittence, quand le besoin s'en fait sentir.

« Monsieur Gabriel ? »

Elle se trouve idiote en prononçant cette invite. Il se lève, passe devant Estelle et se dirige vers le bureau situé au bout du couloir. Il se plante près de la porte, légèrement sur le côté. Puis il paraît à nouveau se retirer du monde.

« Entrez, s'il vous plaît. »

Elle lui désigne le fauteuil en cuir. Il s'installe avec une certaine prestance. Il donne une impression étrange.

Il a des Rangers lacées très haut qui maintiennent les chevilles fermement. Il porte une veste en cuir éculée de couleur noire. On aperçoit de petits plis grisés par le temps. Ce vêtement lui donne une allure martiale. De grandes poches semblent destinées à y recevoir toutes sortes d'objets. Et les mains durant les journées d'hiver. Son visage est rude. On voit immédiatement qu'il a boulingué. Il est plus grand que ce à quoi elle s'attendait. Les os de son visage ont un aspect anguleux. Ses traits sont tirés, ce qu'Estelle attribue à de la fatigue.

Il paraît issu d'un monde de convenances mais sa tenue commando dénote totalement avec cette sensation. Elle patiente quelques minutes. Le silence n'est pas pesant. Elle sent que l'attente ne le gêne pas le moins du monde. Il observe la pièce, détaillant du regard chaque élément que la compose. L'étagère avec des livres où se mêlent des albums destinés aux enfants. Quelques jeux de société s'entassent pêle-mêle en dessous. Il y a la grande armoire métallique fermée à clef. Au-dessus du radiateur on voit un mobile articulé avec des billes en acier faites pour rebondir les unes sur les autres. L'homme prend le temps de détailler la boîte avec les stylos et les crayons. De l'autre côté, la lampe avec son socle de bois, est éteinte. Elle offre à l'ensemble une sorte d'équilibre. Puis son regard se fixe sur les petites boîtes de section rectangulaire, en bois marqueté. Il observe ces éléments qui dénotent par rapport à l'anonymat des autres. Il tourne la tête vers elle, surprend son regard. Elle sent qu'il touche là quelque chose de son intimité. C'est le seul élément de ce bureau qui lui est personnel avec le stylo à plume. Elle se demande s'il a remarqué quoi que ce soit. Après un instant de réflexion, elle n'a plus aucun doute, il sait. Elle a le sentiment étrange qu'il la déshabille des yeux, qu'il pénètre ses défenses de médecin. Elle s'avance vers le bord de son bureau, elle est sur le point de s'adresser à lui, elle n'en a pas le temps.

« Madame Remington Estelle, c'est bien ça ? »

La voix de cet homme est douce, chaleureuse. Elle confirme de la tête. Elle repense à Mireille. Elle reste prudente.

« Vous souhaitiez un rendez-vous avec moi... Qui vous a recommandé à moi ?

- Ça ne vous dira rien...

- Bien... Pourquoi voulez-vous me parler alors ?

- Je pense que nous devons nous rencontrer... C'était prévu comme ça... Je vous imaginai brune, sinon le reste c'est bien ce à quoi je m'attendais. »

Elle pense tout de suite que, en effet, elle a affaire à « du lourd » selon l'acceptation du secrétariat. L'entrée en matière ne trompe pas. Certaines psychoses sont caractérisées par une grande sensibilité à la personne qui donne une sorte de faculté à deviner ce qui est de l'ordre de l'intime. Elle se dit qu'il ne faut pas être bien malin pour se rendre compte qu'elle n'est pas châtain clair. Elle s'est fait la remarque le matin même en découvrant que ses racines commencent à se recolorer. Pourtant c'est à peine visible.

Elle préfère marquer un temps avant de réengager l'entretien. Elle sent qu'il n'y a pas d'angoisse pour le moment qui alimente leurs échanges. Si elle veut jauger de la cohérence du discours, elle ne doit pas précipiter les choses. Le risque étant que le patient se coule dans le désir de la psychiatre. C'est lui qui reprend l'initiative.

« Votre odeur n'est pas marquée. Vos mouvements sont empreints d'une certaine maladresse... Vous vous déplacez à pieds... Vous avez raison, il faut se méfier des machines !

- Vous craignez les machines...
- Moi non, je sais ce que je dois attendre d'elles.
- Vous êtes venu en transport ce matin ? »

Par cette question, elle tente de raccrocher une dose de réel pour voir comment Gabriel se positionne. Il ne faut cependant pas rompre le contact établi. Elle a le sentiment d'être sur du sable mouvant. Qu'elle va s'enliser à tout instant.

« Il le fallait, ça faisait partie de notre rencontre... Pour arriver jusqu'à vous, mes informations étaient précisément articulées... Le train 214 845 en faisait partie...

- Vous venez de loin ?
- De l'Europe centrale...
- Vous y viviez ?
- Nous devons nous revoir bientôt... Nous sommes le combien ?
- Nous sommes le treize...
- De quel mois ?
- Octobre... »

Elle craint énormément la question qui va venir. Elle comprend à quel point elle doit prendre en compte cette personnalité délirante. Il est pris dans une trame qui s'impose à lui de manière extérieure. La question est de savoir où il en est de sa dissociation d'avec la réalité quotidienne. Le silence dure une éternité, pourtant, il ne s'agit là que d'une seconde. Elle perçoit nettement la discontinuité temporelle dans lequel est plongé son patient. Il perd le contact avec la représentation géographique dans lequel il se débat.

- « L'année ?
- 2011... »

Il regarde sa montre. Elle remarque que l'heure indiquée est incohérente. Le décalage horaire avec l'Allemagne ne peut expliquer quoi que ce soit. D'ailleurs y en a-t-il seulement un ? Il faudra qu'elle se renseigne. Elle comprend que l'entretien était terminé, qu'il a dit ce qu'il avait à dire. Vérifier que les éléments sur lesquels s'appuie son délire sont bien là.

« Je vais partir car elle m'attend... Pour le moment elle ne peut pas faire autre chose que de me suivre... Il y aura bientôt une place pour elle...

- De qui parlez-vous ? »

Il se lève prestement, la fixe du regard, avec une intensité qui la déstabilise. Soudain elle ressent une peur immense. Il paraît prêt à commettre n'importe quel acte, pas un acte irréflecti, mais un acte construit par rapport à sa vision du monde. Il n'y a pas de limite entre elle et lui, le bureau n'est qu'une frontière matérielle qui peut tomber n'importe quand. Il pourrait l'enjamber aussi prestement qu'il s'est levé. Elle a décelé une accélération brusque dans la façon qu'il a de se mouvoir. Son délire est puissant, il peut y entraîner l'autre. Il a une force inquiétante qui produit de la peur chez autrui et le plonge dans son fantasme. Elle le sait, mais malgré ça, elle doute de ses sensations.

« Le 21 sera une bonne date pour notre prochain rendez-vous... Votre secrétaire est déjà au courant, c'est noté dans le grand cahier noir... C'est drôle, pourquoi doit-il être si grand ce cahier ? »

Puis il quitte la pièce sans attendre la réponse. Elle n'a que le temps de se lever, il ouvre la porte sans l'attendre. Il est dans la maîtrise totale. C'est lui qui décide. Elle frissonne. Elle pense à son dernier rapport sexuel. C'est idiot. Puis, de manière tout aussi inappropriée, elle se demande où elle en est avec ses menstruations. Elle ôte cette idée saugrenue de son esprit pour se concentrer sur ce qui vient de se produire. Elle perçoit un vide immense. Celui de cette pièce. Elle feuillette négligemment son agenda, le prochain rendez-vous attend. C'est un illuminé toujours impatient, guettant la moindre occasion de montrer son mécontentement. Une minute de retard et c'est des jérémiades à n'en plus finir. En avance, il se plaint de ne pas avoir eu le temps de préparer ce qu'il va dire. Il entre quand même puis passe un temps démesurément long à s'en plaindre. A essayer de mettre ses idées en ordre. Si elle le prend à l'heure, il trouve un autre sujet comme l'éclairage trop cru ou pas assez selon son humeur. Elle le suit depuis un an, elle est enlisée dans une relation sans évolution. Le chef de service ne veut rien entendre, pour lui ça donne de bons résultats. Il en veut pour preuve le fait que les passages à l'acte se réduisent en fréquence, les habitants du quartier n'ont plus l'immense plaisir de pouvoir contempler son appareil génital. Il est l'heure, juste l'heure. En sortant elle constate que l'heure n'est pas la bonne. Le petit réveil à piles sur son bureau a dû s'arrêter. Un quart d'heure de retard, il doit bouillir, maugréant dans la salle d'attente. Quelle n'est pas sa surprise de le trouver assis tranquillement, lisant une revue. Il l'accueille presque chaleureusement.

« Vous pensez qu'il reviendra la semaine prochaine ? »

Sur le coup elle ne comprend pas sa question. Elle croit qu'il parle de lui à la troisième personne comme ça lui arrivait quelques temps avant. Il régresse se dit-elle, il tourne Jules César. C'est ainsi qu'elle désigne les patients aux egos surdimensionnés. Elle commence par s'inquiéter, c'est une manifestation très problématique pour ce type personnalité. Dans ces périodes il devient violent. Elle s'apprête à prévenir discrètement la secrétaire pour qu'elle informe les infirmiers. Lorsqu'il s'approche d'elle. Il empeste l'eau de Cologne, comme d'habitude. Il masque ainsi qu'il ne s'est pas lavé. Pourtant, elle ne perçoit pas l'odeur de la crasse qui transparait habituellement sous celle du parfum. Il a un aspect propre et présentable. Cela ne corrobore pas la phase de régression. De plus, contrairement à son habitude, il s'arrête à bonne distance pour s'adresser à elle. Il ne vient pas se planter sous son nez, lui souffler son haleine en plein visage.

« Le monsieur qui vient de quitter votre bureau... »

Elle réalise tout à coup de quoi il est question et contre toute attente elle s'entend lui répondre par la négative. Un peu comme si ce n'était pas elle qui répondait mais une autre personne à son côté. Elle a la désagréable impression de s'observer agir. Elle peut se voir, placée devant lui, elle peut même changer d'angle et découvrir la scène, percevoir le dos de son interlocuteur. Elle contemple son pardessus, voit que la ceinture n'est pas glissée dans un des passants. Une peluche blanche tranche sur le noir du vêtement. Elle perçoit même que le

brave monsieur se dégarnit sur l'arrière du crâne. Que quelques pellicules courent sur le col de l'épais manteau. Elle se demande comment il supporte un tel accoutrement par ce temps clément. De plus, il ne fait pas froid dans la salle d'attente, bien trop chauffée comme à l'accoutumée. Brusquement elle réalise que son client la dévisage d'un air inquiet. Elle a le sentiment que cette rupture d'avec son corps, a duré une éternité. En réalité une éternité de quelques secondes.

« Dommage, il est bien sympathique... Bon y va ? »

Elle le précède pour lui ouvrir la porte, toujours absorbée par sa séance précédente. Que peut bien faire Gabriel à cet instant. Elle jette un œil discret par la fenêtre du couloir, elle le reconnaît aussitôt, traversant la place centrale d'un pas rapide. Il est fin, élancé. Elle n'avait pas noté qu'il a les cheveux très courts, rasés sur l'arrière du crâne. Cela le fait ressembler à un punk. Il rejoint une jeune fille. Il se place devant elle. Ils doivent échanger quelques mots, la jeune fille se penche vers Gabriel. Va-t-elle l'embrasser ? Estelle ressent immédiatement de la jalousie envers cette femme, très jeune, encore adolescente par certains côtés. Elle aurait voulu ne pas éprouver ce sentiment. Elle va devoir reprendre ça en séance de guidance thérapeutique.

Ce n'est pas pour l'embrasser que la femme s'approche, mais pour réajuster la tenue de Gabriel. Cette proximité la dérange encore plus. Mais en même temps, elle est soulagée.

« Tu es une crétine finie ! Avec tes idées de sensualité et de plaisir tu m'as bien eu. » Hurlé Franck en apprenant qu'Estelle est enceinte. De son côté, elle reste silencieuse, plongée dans son article médical. *De la réalité de la psychose dans les définitions du DSM IV*. Elle n'arrive pas à lire, mais ça lui donne une contenance. Franck pense qu'il a déjà deux filles de vingt ans. Deux sœurs jumelles. Magali et Marjorie. Il a toujours ressenti une sorte d'étrangeté face à ces deux mêmes figures d'une personne gémellaire. Il y retrouve la folie de sa femme. Neurologue réputé, il a été impuissant face à la maladie dégénérative de Lucie, son épouse devant Dieu.

Il était pourtant sûr de ne pas avoir éjaculé en elle. Il fait attention puisque « théoriquement », ils ne veulent pas d'enfants. Ni elle, ni lui. Les deux énigmes qu'il côtoie de temps à autre, lui suffisent amplement.

« Tu pourrais au moins lever le nez de ton bouquin ! » Estelle sort du lit, claque la porte de la chambre et s'enferme dans la salle de bain pour se préparer. Elle s'étonne de son calme olympien. Un autre sentiment la traverse. Il y a en elle une sorte d'assurance que ce qui lui arrive devait être ainsi.

En prenant son petit déjeuner seule, puisque lui ne mange, ni ne boit rien le matin, elle songe à sa journée. Ce qui la conduit à Gabriel et sa nouvelle séance avec lui. Elle aime à savoir qu'il va venir. Immanquablement ça la met de bonne humeur. Elle l'a revu un mois auparavant, même pas un mois. Elle venait d'avoir ses règles, facile à retenir. Elle en a parlé avec le chef du service dans sa guidance thérapeutique. Elle a évoqué ce sentiment de plaisir qu'elle éprouve à le recevoir, il y voit seulement l'aspect invasif du délire dans lequel est pris le patient. Ni, plus ni moins. Il est vrai que la dernière séance a été éprouvante. Il s'est obstiné dans ses histoires de vampire comme elle dit. Il s'en est défendu, il a expliqué que le pouvoir du sang vient d'une génération disparue. Que le temps dans lequel il vit n'est pas celui de la thérapeute. Puis elle a eu le sentiment d'être manipulée. Qu'il l'a comme hypnotisée. Elle a regardé le temps défiler, il était devenu élastique. Elle a observé Gabriel se déplacer dans le bureau, passer derrière elle, toucher ses cheveux sans qu'elle ne puisse faire quoi que ce soit. Puis brusquement, presque instantanément, elle l'a retrouvé assis à sa place, devant elle. Estelle n'a pas évoqué ces étranges hallucinations avec le chef de service mais à Francis le

thérapeute. Elle se sent plus proche de lui, plus à l'aise, plus confiante. Il lui a dit qu'elle était peut-être fatiguée mais qu'il valait mieux faire un bilan si ça se reproduisait. On ne pouvait pas exclure une atteinte cérébrale. Elle n'a pas tenu compte de son avis. Pourtant ce n'est pas dans les habitudes de Francis, rompu à la psychanalyse, d'orienter ses patients vers la neurologie. Elle a choisi Francis aussi parce que l'entretien avec Gabriel l'a mise dans un état d'excitation extrême, tous ses sens ont été mis en éveil. Avec le chef de service, elle n'aurait pas pu parler de ça. La suite en aurait-elle été changée ? Pas certain. Quand elle est rentrée, elle s'est jetée sur Franck. Elle a même enlevé sa culotte dans l'ascenseur et l'a informé de ce qu'elle faisait par téléphone. Il lui en veut de l'avoir sûrement mise enceinte mais en même temps, si la soirée a été chaude, il n'y est pas pour rien. Le grand jeu, du buccal à l'anal en passant par toutes les positions. Ça ne lui est jamais arrivé à ce point. Rien que d'y penser elle en avait des sueurs froides.

Après avoir fini sa dernière biscotte, elle se lève, prend son sac et quitte l'immeuble. Elle n'aime pas se laver les dents juste après le déjeuner. Elle a pris l'habitude de le faire en arrivant au bureau. Elle n'aime pas les petits bouts de biscottes entre ses dents. Une fois dans l'ascenseur, elle repense à l'histoire de sa petite culotte qu'elle a fourrée à toute vitesse dans son sac à main. Le voyant clignote sur RC. La cabine s'arrête doucement à l'étage. Elle n'aime pas ce ralenti, cela lui donne la nausée, elle préfère les arrêts brusques. Au moins on sait qu'on est arrivé en bonne santé à destination. Elle met un peu de temps à réaliser qu'il s'agit de l'étage d'avant. Personne n'est là pour prendre l'ascenseur. Elle bougonne pour elle-même « On est au premier, qu'elle idiotie d'appeler l'ascenseur pour éviter quelques marches. Surtout pour ne pas le prendre ! » Ce doit être le petit bonhomme rabougri qui ne dit jamais bonjour, ajoute-t-elle en pensée. Il marmonne des trucs incompréhensibles quand on le salue. On ne sait pas s'il est entrain de vous engueuler ou bien de vous rendre votre salut, continue-t-elle dans sa tête. Les portes coulissent silencieusement pour s'ouvrir sur un long couloir qui débouche sur une porte vitrée à double battant. Légèrement opaque. Elle fait quelques pas. Vérifie qu'elle n'a pas oublié ses clefs. Elle n'aime pas sortir en dernier, elle a toujours le sentiment d'oublier quelque chose.

Elle stoppe net devant la porte vitrée. Elle reconnaît immédiatement la silhouette sur le trottoir d'en face. Même à travers l'opacité granuleuse de la glace, elle n'a aucun doute. La fille est aux côtés de Gabriel. Que peuvent-ils bien faire là ? Voilà la question qui s'impose à son esprit, elle en devient même obsédante. Comment a-t-il eu son adresse ? C'est la suite logique de ses pensées. Elle hésite, sortir comme si de rien n'était et l'ignorer. Ou bien le saluer et lui demander ce qu'il fait ici. Le temps de prendre sa décision, ils se sont envolés. Elle pousse prestement la porte. Sort juste la tête, regarde à droite puis à gauche. Elle ressemble à un policier aux aguets. Lorsqu'il craint à tout moment d'être victime d'un tir d'arme à feu. Plus exactement comme elle l'a vu dans les séries policières qu'elle regarde parfois. Notamment quand elle est épuisée. Elle s'endort, voyant rarement le dénouement. C'est un ronron agréable qui l'accompagne dans son sommeil.

Rien, ils ont disparu, évaporés.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Tu vas être en retard. » Elle se tourne brusquement, surprise dans une position inconfortable et dans une attitude improbable. Elle voit dans le regard dérouté de Franck, son étonnement. Il était quelques fractions de secondes avant placé dans son dos, silencieusement. Elle se demande ce qu'il peut bien faire là. Est-il revenu ? Mais à ce moment par où est-il entré sans qu'elle ne le voie ? Et puis, il débute sa journée bien plus tôt. On est jeudi, il travaille toute de la matinée à son cabinet privé dans Paris. Il arrive tôt, écoute de la musique en lisant les dernières publications médicales ou encore consulte les dossiers des patients qu'il a emportés la veille avec lui. Il part plus d'une heure avant elle.

« C'est plutôt à toi qu'il faut poser la question. T'as un truc à faire à la maison ? »

- Non, je descends au parking prendre la BM, comme d'habitude... »

Elle regarde sa montre, elle dévisage Franck, bredouille quelques excuses prétextant qu'elle a oublié des notes importantes. Elle l'embrasse sur la bouche, pour l'empêcher de répondre quoi que ce soit. Notamment qu'elle n'est pas orientée correctement pour regagner l'appartement quand il l'a rejointe, en direction de la sortie. Elle le contourne prestement, puis remonte. Elle attend sur le palier, le temps nécessaire pour le laisser atteindre le sous-sol. Il sort sa voiture par l'arrière du bâtiment, elle ne risque pas de la croiser dans la rue. Puis elle reprend l'ascenseur qui s'arrête une nouvelle fois au premier étage. Le rabougri est là, cette fois. Il la regarde par en dessous, comme à son habitude. Mais cette fois, il la salue.

« Rebonjour madame Remington, vous avez oublié quelque chose ? » De quoi il se mêle cet olibrius. Et puis comment peut-il savoir qu'elle a oublié quelque chose. L'ascenseur, le premier étage ce matin, elle essaye de réorganiser les événements et leur succession. Elle revoit Gabriel, devant chez elle. Rien ne colle. Elle regarde sa montre, son premier patient doit déjà être là. Elle sort son portable pour appeler la secrétaire afin qu'elle le fasse patienter.

« Monsieur Bréguier est parti depuis longtemps, c'est monsieur Stéphant qui vous attend, je le fais patienter, ne vous inquiétez pas. De toute façon le suivant a annulé, il est tombé dans les escaliers et s'est foulé la cheville... »

Elle observe à nouveau sa montre, l'heure ne correspond pas, elle ressort son portable, il indique la même heure. Elle a beau tourner les événements en tous sens dans sa tête, elle ne comprend pas comment il est possible que l'heure soit si avancée dans la matinée. Elle en est là de ses réflexions quand elle réalise qu'elle va devoir agir vite pour recevoir monsieur Stéphant à temps.

Les paysages se succèdent au rythme lancinant des transports de banlieue. Abandonnée rapidement, la vie parisienne s'estompe dans un déluge de tristesse. Les usines désaffectées partagent l'espace avec quelques pavillons dans une lutte déloyale contre l'urbanisation. La vie ouvrière a depuis longtemps été éjectée de sa place forte. Ecœurement. Les déshérités habillent les décombres industriels de planches et de tôles en zinc. Des tuyaux de poêle se dressent au-dessus des baraquements. La fumée échappée de mauvais combustibles enveloppe ce triste village d'une brume incendiaire. La Courneuve disparaît au fil d'un tramway rempli de désœuvrés qui cherchent une lueur d'espoir dans un travail harassant. Estelle, absorbée par ces pensées, poursuit son déplacement pour gagner son lieu de travail. Le tramway est stoppé à l'entrée de Bobigny juste devant l'hôpital Avicenne avant d'enjamber la frontière ferroviaire qui coupe la préfecture de ses ouailles. Estelle, dans un sursaut de lucidité, s'extirpe de son siège pour se frayer un chemin vers la sortie. Elle écarte les voyageurs serrés les uns contre les autres. Elle arrive à se faufiler tout juste avant la fermeture des portes pour atteindre le quai quasiment désert qui porte le nom de l'hôpital dans lequel elle travaille depuis trois ans. Le temps frais est agréable en ce début du mois d'octobre. Elle avance vers l'entrée principale de style arabo andalou et s'engage sous le porche principal ouvrant sur une vaste cour centrale. Les effets déroutant de cette devanture moyenne orientale s'effacent brutalement pour laisser place au décorum hospitalier. Bien moins rassurant malgré tous les efforts pour laisser planer l'espoir d'une prompt guérison qui a parfois toutes les chances de se faire attendre. Estelle se dirige vers le bâtiment Charcot, délaissant pour une fois la cafétéria et ses croissants savoureux pour s'engager dans le long chemin qui s'enfonce dans l'hôpital. Là on y découvre le lieu dédié à la folie. En entrant dans la bâtisse fraîchement repeinte, elle croise quelques collègues en sens inverse prenant leur pause. Elle fait un signe de la main rapidement par l'entrebâillement de la porte vitrée qui donne accès au secrétariat. Elle pénètre dans le hall d'accueil. Son patient est là, il se lève la salue en lui tendant une main moite et flasque qui s'échappe comme une couleuvre quand on tente de la serrer. Estelle a horreur de cette sensation désagréable. Elle s'occupe rapidement de monsieur Stéphant qui vient pour un

renouvellement de traitement. Les troubles du sommeil se sont atténués nettement, elle en profite pour diminuer la dose de neuroleptiques. Il évoque rapidement sa situation sociale. Il a repris ses activités au centre d'aide par le travail. Tout va pour le mieux. Ce qu'elle ignore c'est qu'il fait tout ça pour lui plaire. La façon dont elle l'a éconduit, préoccupée par son prochain patient, va jouer sur son investissement dans l'emploi qu'il a dégotté à l'emboutissage des cannettes.

Elle n'a pas vu Gabriel dans la salle d'attente, a-t-il décidé de mettre fin à ses entretiens ? Mais alors que faisait-il devant chez elle ? Était-ce un effet de son imagination. Elle salue à peine monsieur Stéphant qui se sent envahi par un sentiment d'anéantissement. Elle ne remarque même pas son air de chien battu. Elle fait l'effort de l'accompagner jusqu'à la sortie pour ne pas se précipiter dans la salle d'attente. Elle écoute à peine les derniers mots de son patient qui tente de l'alerter sur son désespoir. Mais sa psychiatre adorée reste sourde à ses maux. Il n'a pas encore quitté le perron qu'elle se tourne en direction de la salle d'attente. Elle a cru deviner la silhouette de Gabriel à travers le verre dépoli de la porte vitrée. Elle s'oblige à une allure normale, mais elle finit par en accélérer la cadence ignorant le petit geste de l'homme d'entretien qui la salue. La suite se déroule comme dans un rêve éveillé. Les minutes se sont condensées en secondes pour ne plus être qu'un croisement fantomatique entre deux êtres. Le son envoûtant de la voix de Gabriel résonne encore à ses oreilles alors qu'il s'est évaporé dans un mouvement évanescent.

Elle essaye de se remémorer la séance qui vient d'avoir lieu. Elle voit l'attente sur le côté de la porte, l'entrée de Gabriel, le moment où il a pris la parole, très furtif. De ces événements elle est certaine, aussi de la fille qu'il a évoquée et qui l'accompagne. La psychiatre se rappelle s'être inquiétée pour celle-ci. Elle ne doit pas aller très bien. Que peut bien faire cette fille avec lui ? Une sorte d'escorte dans son voyage délirant, son bâton de maréchal pour un type en perdition. Elle est trop jeune pour être avec lui. Quoiqu'on voie couples plus hétéroclites. Mais surtout, elle a le sentiment qu'il en parle comme de sa fille. Il donne à penser qu'il lui doit une sorte de protection. Plus exactement d'initiation. Voilà, c'est le mot exact qu'elle cherche, initiation. Estelle sent une certaine attirance envers cette fille, pas vraiment une attirance d'ordre sexuel, quelque chose de diffus. Elle a envie de la tenir dans ses bras, de la réchauffer, de s'occuper d'elle. Elle associe ce sentiment à un désir d'enfant, une réminiscence de relation fusionnelle avec sa propre mère. Estelle craint que sa haine envers celle qui l'a enfantée ne lui barre la possibilité d'avoir sa propre progéniture. Franck avait ri de ces histoires de psy en lui lançant une plaisanterie vaseuse sur son désir du pénis et que celui de Freud devait être tout petit. Ou en forme de cigare, elle ne se rappelle plus très bien. Elle arrive à la conclusion, une fois de plus, qu'elle devra faire une nouvelle séance de contrôle pour travailler efficacement avec son patient. Mais son véritable problème par rapport au déroulement de cette séance, c'est un sentiment de malaise. Pas exactement de malaise. Un ressenti qui serait que quelque chose lui échappe. En même temps elle éprouve une joie immense simplement en pensant à cette séance déstabilisante. Déstabilisante car il y a une rupture dans le temps qu'elle tente vainement de reconstruire. Elle perçoit à nouveau ce vécu où elle le voit entrer et presque aussitôt ressortir. Il lui manque toujours une partie de ce qui s'est passé avec Gabriel. Elle se dirige vers l'accueil. Elle veut voir avec Mireille si elle a une idée de la durée de cette rencontre énigmatique.

« Je voudrais vous demander quelque chose Mireille... »

La secrétaire connaît bien Estelle et elle a beaucoup d'estime pour elle. Quand elle a cette attitude, interrogative, ou encore énigmatique, c'est que quelque chose ne va pas. Elle sait qu'elle vient de recevoir celui qui se présente comme Gabriel. L'ange Gabriel comme elle le surnomme en plaisantant. Mais dans sa tête c'est plutôt un démon. Elle le craint. Il lui inspire une peur irrationnelle qui se concrétise quand il se présente à l'accueil, qu'il se place devant

son bureau, elle a l'impression qu'il va lui sauter à la gorge. Il a la prestance et la façon de se déplacer des bêtes sauvages.

Elle n'en a jamais parlé mais il lui fait penser à un loup.

« Oui ... »

- Je voulais vous demander si vous aviez une idée de la durée de la séance avec Gabriel ? C'est pour les statistiques... vous savez les nouvelles orientations de la direction... »

La psychiatre se sent obligée de justifier sa demande. Elle ne comprend pas très bien d'ailleurs d'où vient ce sentiment de culpabilité. Estelle observe Mireille. Elle a dû être belle dans sa jeunesse. Elle n'avait pas noté à quel point elle a vieilli d'un coup, avec la disparition de son ami. Monsieur Jean comme elle l'appelait marquant ainsi une certaine déférence pour cet ancien professeur de français qui a enseigné au lycée Henri IV de Paris. Il est mort brutalement d'un AVC. Depuis, elle vit seule dans sa grande maison perdue au fin fond du Vexin français.

« Un peu plus long que d'habitude, je dirai une quarantaine de minutes, mais pas plus que cinquante... »

- Merci, vous voulez bien descendre aux archives, j'aurais besoin d'un dossier... celui de Hugues Grant.

- Le mythomane qui se prenait pour l'acteur ?

- Oui c'est celui-là...

- On ne l'avait pas cru quand il avait décliné son identité. Le comble, elle était vraie ! »

C'est hier soir que l'idée lui est venue. Estelle n'arrivait à dormir. Gabriel lui rappelait quelque chose. Elle a tourné toute la nuit en cherchant ce qui pouvait bien la préoccuper comme ça. C'est Berlin qui l'a mise sur la voie. Ça lui est revenu d'un coup. Elle venait d'arriver dans le service. Plus exactement elle finissait ses études de médecine et elle avait été rattachée à l'hôpital d'Avicenne pour faire son internat. Il s'agissait de son premier patient mythomane. Le point commun qui relie ces deux cas, outre qu'ils arrivent d'Allemagne, c'est l'histoire des loups. Enfin dans son souvenir, c'est pour cela qu'elle veut accéder aux archives.

« Si vous le souhaitez je peux m'en occuper tout de suite. J'ai un peu de temps avant la saisie de la facturation. Après, faudra plus rien me demander. »

- C'est pas une urgence absolue, mais il y a quelque chose qui me chiffonne et je voudrais en avoir le cœur net.

- C'est par rapport à votre patient précédent je suppose ? Je ne voudrais pas être indiscreète...

- Il n'y a pas de soucis, mais en effet vous avez raison. »

Mireille n'en demande pas plus. Elle sait jusqu'où il faut ne pas aller trop loin, comme elle aime à dire. Une fois que la psychiatre a quitté le bureau de l'accueil, Mireille prend son manteau pour se rendre au sous-sol car il y fait toujours très froid. Elle se dirige vers la sortie latérale qui permet d'atteindre la rampe d'accès utilisée par les ouvriers qui se rendent à la chaufferie. Cette entrée permettait d'accéder autrefois à la blanchisserie, avant que l'hôpital fasse appel à des entreprises sous-traitantes. Il n'y a plus grand monde qui fréquente ce lieu désertique. Mireille aimait le bon vieux temps des odeurs de vapeurs et de lessive. Elle y retrouvait l'atmosphère ouvrière dans laquelle elle avait vécu étant enfant. Les cris, le bruit, l'agitation de ce monde qui vivait en vase clos était un univers dans lequel elle était à son aise. Elle quittait les habitudes policées de l'étage pour retrouver les ambiances encanillées du sous-sol. Elle aimait à plaisanter avec les repasseuses qui irradiaient la joie de vivre. Elles juraient comme des charretiers et passaient le plus clair de leur temps à s'inventer des aventures amoureuses sans lendemain. La plupart du temps. Elle emprunte la pente douce en ciment avec des marches sculptées au milieu qui mène sous le bâtiment.

Depuis la disparition des ouvrières elle ressent une certaine crainte inexplicable. Toute trace de vie a disparu, il ne reste plus que les tuyaux enveloppés de leur gainage blanc granuleux, des objets hétéroclites posés là en attendant d'être enlevés. Les machines ont disparu pour laisser la place à de grandes armoires métalliques trônant comme d'immenses prêtresses. Elles inondent de leur froideur effrayante ce lieu aux confins du monde. Un dédale où doit régner le diable en personne. Le ronronnement sourd de la chaufferie rend cet immense sous-sol encore plus angoissant, une sorte de silence assourdissant. Elle cherche à atteindre l'interrupteur, elle s'arrête net. Il y a quelqu'un dont elle perçoit la respiration. Elle tend la main en direction du commutateur, un gros bouton en forme de losange allongé. Le clic indiquant le changement de position ne s'accompagne pas de la lumière escomptée. La peur s'empare d'elle petit à petit. Elle n'est pas du genre à se laisser dominer par ses émotions, mais elle est certaine que quelque chose ne colle pas. Elle a déjà eu affaire à des clodos, en général ils dorment affalés dans un coin au chaud près de la chaufferie. De plus ils savent qu'ils seront pris en charge par les services sociaux. Ils sont plutôt avenants quand ils ne roupillent pas, ce qui au demeurant est assez rare.

Elle reçoit la première entaille dans le bas du dos. Assez vite le sang humecte son pull. Elle comprend que la blessure est profonde. Puis le liquide imprègne son pantalon en Tergal. Ceux que l'on faisait à une époque déjà lointaine. Tout le monde la plaisante à ce sujet. Tout à coup, semblant venir de nulle part elle reçoit un coup violent derrière la nuque qui la fait vaciller. Mireille est certaine d'avoir reconnu la fille, embusquée sur le côté de l'immense sèche-linge seule relique conservée du temps jadis. Il lui semble que c'est là l'origine de la respiration haletante qu'elle a perçue en entrant. Elle en conclut qu'il doit y avoir un deuxième être plus loin dans le fond. C'est là-dessus quelle termine ses déductions. Blessée au bas du dos, elle a perdu beaucoup de sang, elle sombre dans une nuit obscure peuplée de souvenirs emplis d'effroi.

Tzara

Le chasseur est déjà passé, ses odeurs se superposent à celles de la secrétaire. Cette dernière n'a rien à faire dans cette histoire, elle est là au mauvais endroit, au mauvais moment. Tzara reste en arrière il se peut qu'ils n'aient pas encore perçu sa présence cela peut faciliter les choses. Les chasseurs n'ont pas eu le temps d'acquérir les techniques de combat qui occasionnent des dégâts dans les chairs. Le plus difficile sera d'éviter les dommages collatéraux. La femme est une charge inutile. Elle est méfiante et ressent les tensions des corps. Elle perçoit les dangers mais sans discernement comme tous les UrbanCity.

Il va frapper, il a une lame fixée sur le dos de la main avec du scotch. Elle sait maintenant de quel groupe il fait parti. Leur technique de combat est rudimentaire mais très efficace.

Pourquoi a-t-il fait une chose pareille ? L'entaille dans les reins de la femme est inutile, soupire Tzara. Il cherche juste à la pousser à prendre en compte cette humaine. Ce pauvre idiot n'a pas compris qu'elle n'a que faire de la secrétaire. Pivoter, se glisser dans l'ombre de la grande armoire métallique trancher et se replacer, voilà ce qu'il en coûte de formuler des déductions hasardeuses.

Il faut qu'elle perde connaissance, elle souffre et elle va essayer de bouger. La base du crâne sera la meilleure solution. Les deux autres chasseurs sont placés à l'entrée ils savent. Il faudra en garder un vivant. Tzara devrait y avoir pensé. Elle ne fera qu'une bouchée d'eux.

Tzara se place au centre pour dégager une ouverture si d'ici là elle n'a pas déjà réduit au silence les deux attaquants.

Elle a mis la secrétaire hors-jeu.

Il y a parmi eux un maître. Comment se fait-il que je ne l'aie pas remarqué ? se demande Tzara. Il vient d'arriver ou bien il est très fort. Elle est mortellement touchée à l'abdomen. En face d'elle ce qui doit être un Glaneur. Il n'a pas peur. Il est sûr de lui, peut-être un peu trop. Il doit savoir ce qu'il en est du temps. Il est équipé d'un anticipateur. Tzara pensait que c'était une légende ce truc-là. La vibration des cordes engendre une fréquence qui permet de lire le défilement du temps, ainsi on peut ajuster la gestuelle des mouvements d'attaque. Il est déjà placé.

Danser les attaques sera sa force, il n'est pas préparé à la souplesse des articulations. Se mouvoir en harmonie avec le temps en suivant un tempo particulier. Le rythme compte plus que la force déployée dans la frappe. La volonté est soumise à l'art du contretemps. Il ne voit pas que ce qui devrait se lire n'est pas dans le thème mais dans le contre-chant.

Il prend de l'aisance en s'appuyant sur les temps forts. Parfaite entaille dans la hanche de Tzara, coupure nette à hauteur de ses reins. Pauvre combattant, il ne sait rien, tout cet entraînement va partir dans le temple de l'oubli. Entrer la lame par la base du ventre, pour entailler nettement les intestins. Remonter tranquillement à travers le diaphragme. Ce regard étonné laisse toujours un temps de sidération. Il réalise que la mort s'est instillée en lui. Il sent son dernier souffle fondre dans ses poumons.

Gabriel

Tzara est vraiment très fine, elle avait anticipé les deux glaneurs sur l'arrière dans l'autre salle. Ils ont utilisé des masqueurs d'odeur, comment a-t-elle su ? Comment pouvait-elle arrêter de vivre aussi longtemps. Je l'ai encore sous-estimée, elle est d'une valeur inestimable. Elle est d'une autre race de chasseur, son éleveur a inventé une nouvelle technique de dressage. Il aurait fallu que je lui parle, mais il savait déjà que c'était impossible. Je n'ai pas besoin de bouger le déroulement du temps, elle opère avec une telle délicatesse qu'ils ne se sont pas rendu compte qu'ils étaient en train de mourir. Malgré la blessure profonde, elle se meut avec souplesse et aisance, elle danse la mortelle promenade des lames dans les chairs. Dans mes bras elle se laisse tomber après avoir exécuté son œuvre. Elle aime à se perdre dans les effluves suaves et âcres des odeurs faussées qui imitent les lieux et dupent les récepteurs des terminaisons nerveuses.

Je n'ai plus le choix, le temps a pris une tournure qu'il faut courber. Mais avant il me faut la coaguler. La mutation doit avoir lieu maintenant. Elle a donné sa vie pour me permettre de combattre en toute liberté. Tu seras ma descendance. La sacoche du Glaneur et son contenu sont le butin. Je devais m'emparer du rétrovirus. C'est ce qui l'a perdu. Il faut savoir être un groupe, et perdre totalement son identité, ses désirs, et ce qu'on possède, sinon la meute échoue. Ils n'ont plus la finesse de l'initiation, les chasseurs, et les maîtres parmi eux ne sont plus suffisamment aguerris. Ils pensent que l'art de la guerre suffit à les rendre insensibles. Ils ont oublié que c'est la meute leur arme. Le rétrovirus est là, ma lignée est unique, Tzara sera celle qui a offert sa vie. Elle ne le sait pas, son géniteur le lui a caché pour la libérer de toute perspective. Lui connaissait les désirs et les envies. Comment elles perdent celui qui en est envahi. Elle s'est sacrifiée sans espoir. La plaie au ventre est profonde, l'inoculation sera aisée. Il faut agir maintenant, le souffle a faibli, elle aura une ultime inspiration. Je ne l'ai pas choisie et pourtant elle est tombée là au bout de mon chemin. Tout est lié, l'ordre des actes, les possibles se sont anéantis en certitude au moment où son géniteur m'a pisté. Il voulait qu'elle soit une vierge dédiée, qu'elle donne sa vie à son protecteur car elle a été élevée dans la tradition des chasseurs. Il me faut distiller le temps pour que le processus s'enclenche.

Fermer l'esprit, oublier la vie, ternir les ombres, retrouver le monde des Louves et les appeler. Je me perds pour donner mon corps en pâture à celle qui fût mon origine, ma renaissance au monde. Qu'elle me vide encore et encore de ma substance...

L'odeur est première, elle submerge les sens. Elle enrobe le palais d'un voile de lumière diaphane. La chaleur des émanations suaves et musquées rend les interstices inutiles entre moi et elle. Fauve elle est, fauve elle restera. Las je suis. Tu embellis les jours. Te rejoindre est pour moi l'unique joie qui me fait vivre.

Elle est à tes côtés maintenant. Son sourire et sa douceur peuvent guider tes pas. Je suis en toi à travers elle. Ne te lamente pas, le temps ici est précieux car il se nourrit de toi. Il absorbe ta substance vitale pour s'étirer.

Elle se métamorphose en une louve, tu le sais. Mais elle a encore besoin de toi. Mon chemin est flou entre elle et cet autre en devenir. Sera-t-elle femelle elle aussi ?

Oh toi pour qui j'ai fait alliance ne te tourmente pas. Les mots ne sont que des paroles que tu t'adresses ils ne sont pas autre chose. Et à travers moi tu te parles à toi-même. Aie confiance en ton pouvoir.

Il te faut maintenant revenir vers elle. Ta partenaire a besoin de toi. Elle t'aime plus qu'elle ne le pense. Sa tristesse ne doit pas recouvrir sa force. Les enlacements de son corps me manquent déjà à peine elle me quitte. Ses caresses s'estompent. La douceur de sa main frôlant mon visage engonce mon âme de regrets morbides. Il me faut à nouveau renouer avec la vie, avec le souffle.

Il va me falloir du temps pour récupérer. Je sens proche l'instant où je ne reviendrai plus. J'attends ce moment avec impatience, car je suis fatigué. Je suis de plus en plus vulnérable après la dépossession de mon corps. Tzara revient à elle, elle revient du monde des rêves qui attirent vers eux, dans leur fausseté de plénitude qui n'est qu'anéantissement. Elle a lutté pour ne pas se faire prendre par la complétude. Ce mirage qui rend faible devant la mort. Elle a dû aimer cet effondrement de soi dans une extase infinie, tout comme je l'ai aimé il y a quelques instants. L'effort pour extirper ce manteau létal est immense. Il faut qu'elle tienne par-dessus tout à son père et à la promesse qu'elle lui a faite.

« J'ai ce qu'il te faut dans ma sacoche. Tu es trop faible. Il faut que tu te nourrisses. Tu as appris beaucoup plus que tu ne le penses. Tu as la tolérance à la souffrance qui m'a permis de suturer ta blessure. Pour ce qui est de l'infection tu ne risques rien.

- Tu as fais quelque chose en moi. Je sens la transformation.
- Tu es allée très loin dans le sacrifice de toi.
- Trop loin tu veux dire. Je devrais être morte n'est-ce pas ?
- Non, simplement que tu as respecté ta parole.
- Je ne t'ai donné aucune garantie de quoi que ce soit. J'aurais pu te laisser mourir à maintes reprises, juste en souvenir de mon passé...
- Je ne parle pas d'une parole envers moi... Tu as fait ce qui était attendu de toi. Devenir une parmi les Louves. Il faut que je refasse ton pansement, la plaie a encore saigné...
- Je le ferai moi-même plus tard, il faut partir avant l'arrivée des UrbanCity.
- Sers-toi de la fenêtre temporelle que j'ai ouverte et tout ira bien.
- Je sais ce que tu veux faire, mais c'est inutile... On peut remettre ça à plus tard. »

Elle ne veut pas me donner sa chair en pâture, elle me craint encore un peu. Elle sait que je pourrais facilement me délecter de son corps. Tzara doute de la valeur du lien qui m'oblige envers elle. Son géniteur lui a appris la méfiance, elle restera sur ses gardes encore un bon

moment. Elle attendra d'être seule et à l'abri de mon regard et de mon odeur pour dévoiler son corps. Il m'est totalement impossible de me servir d'elle, ce serait rompre un pacte conclu il y a si longtemps. Mais elle ne le sait pas.

« Partons puisque c'est ce que tu veux... Mais il faudra quand même courber le temps, mets-toi en condition...

- Les UrbanCity qui arrivent bruyamment dehors sont faciles à éliminer !

- Oui, c'est bien possible mais je préfère rester discret. Je ne veux pas les mettre inutilement sur la piste du celui qui a été élevé par les Louves. Ils ne sont pas tous idiots. La toubib a déjà relié le fait que j'ai parlé de Berlin avec celui dont nous cherchons à éliminer la trace. Eux aussi ils ont des pisteurs qui peuvent être perspicaces. J'ai connu un Dame de Louve qui a été exécuté par un glaneur par manque de clairvoyance.

- Pourquoi tiens-tu à la toubib, ce n'est pas seulement pour effacer les traces de... comment se nomme-t-il déjà, celui dont la secrétaire cherchait le dossier ?

- Hugues Grant, mais cette histoire est réglée. En ce qui concerne la toubib, c'est une autre question... Mais tout au fond de toi tu connais la réponse... Il est temps de quitter les lieux...

- La lumière est aveuglante mes yeux ne la supportent pas bien.

- C'est normal, ton sang réagit à l'apport des nouvelles molécules. »

Elle se transforme déjà. C'est trop tôt. Il faut ralentir la métamorphose. Elle va dépérir. Elle a déjà perdu trop de poids, elle ne se rend pas compte qu'elle ne mange pratiquement plus. Il va falloir qu'elle trouve un complément alimentaire, le temps qu'elle stabilise son état. Je l'ai peut-être initiée trop tôt. Le rituel, elle connaissait avant moi beaucoup trop de choses à ce sujet. Son géniteur, tout chasseur qu'il était, avait une trop grande connaissance du notre monde pour ne pas avoir côtoyé les Louves d'une façon ou d'une autre. Comme prisonnier ? Cela est peu probable.

« Ils sont déjà sur les lieux. Tu avais raison, une fois de plus. Je suis prête pour le passage dans la fenêtre du temps... »

L'enquête

Le commissaire Luka

Commissaire Séguéla. Il n'aime pas son nom, encore moins son prénom. Luka. En plus avec l'orthographe à l'allemande, une idée de sa mère. À l'époque elle était obsédée par les auteurs germaniques, Hegel, Goethe. Il avait été obligé de faire allemand dans son collège parisien. Il avait perdu tous ses camarades. Manquait plus qu'il fasse latin pour être la risée des potes.

Il ne comprend pas la scène qu'il a sous les yeux. Ça ne correspond à rien. Il n'y a aucune logique. Une secrétaire agressée au milieu des archives balancées en vrac. Etalées sur le sol, éparpillées tout autour du corps entaillé avec une arme blanche. Ça ne fait aucun doute. Il est prêt à parier que les lacérations sont du même type que celles qu'il a vues sur le lieu d'un crime rituel. Il a tout de suite fait le lien avec les informations issues d'autres coins de France. C'est lors d'une collaboration avec ses collègues de la police allemande qu'il a étendu son domaine d'investigation. Ce qui le dérouté c'est surtout les trois corps abandonnés derrière le bâtiment au milieu des conteneurs de l'hôpital. Nuque brisée pour l'un, attaques à l'arme blanche pour les deux autres. Rien ne tient debout.

« Comment va la secrétaire ? Je parie qu'elle va s'en remettre !

- Vous avez raison commissaire. Elle a juste une mauvaise entaille. Les urgences ont dit que c'est le coup porté à la tête qui l'a plongée dans le coma.

- Un règlement de compte au milieu de la paperasse. Ça ne colle pas très bien avec ce genre de crime. Notre collègue de la crime, Eliane, avait parlé d'un truc similaire, vous vous rappelez pas où ? »

Eric prend le temps de réfléchir. Eliane, il cherche à se souvenir. Enfin il revoit cette femme d'une quarantaine d'années, dure, au regard fermé, sans émotion. Avec son pote, ils avaient discuté de la possibilité qu'elle soit autiste, ou un truc du genre. Ça lui revient d'un coup.

« Je crois que c'est dans le Jura, la préfecture, comment c'est déjà ?

- Lons Le Saunier ! »

Après la province, c'est la troisième fois dans la capitale. Le commissaire Luka n'aime pas ce qui n'est pas logique. Il a beaucoup de mal à trouver un fil conducteur. Il a eu le temps de parler cinq minutes avec la psychiatre à l'origine du départ de la secrétaire dans le sous-sol de l'hôpital. Pour la première fois quelque chose lui permet d'avoir une idée. Elle aussi a eu affaire avec des histoires de loup garou. Il faut qu'il en sache un peu plus sur ce malade qui arrive d'Allemagne.

« Vous me ferez le tour des patients du service. On ne peut exclure un acte de folie. On a déjà eu le cas y a pas longtemps.

- Ok, vous voulez que je commence aujourd'hui ?

- Non, voyez d'abord les disponibilités des médecins, ça sert à rien d'alarmer tout le monde et d'avoir la corporation sur le dos. »

Eric

D'antiques armoires en bois munies de verrous à clef carrée font tourner un affichage vert qui apparaît dans un petit rectangle métallique. « Libre ». Ces cabines de déshabillage trônent là comme des vestiges oubliés d'un autre temps. Dans le couloir aux murs blancs crasseux

usés par les ans, les patients sont assis devant les portes de chacun des médecins. Leur nom est indiqué dans de petits cadres modernes prévus à cet effet, ils dénotent avec la vétusté des locaux. Il faut passer par l'accueil où deux secrétaires s'adressent l'une à l'autre dans une sorte de joute verbale qui semble adressée au paravent qui les sépare. Certainement pour éviter que cela tourne en pugilat. L'une débordée par l'incompétence des gestionnaires contre l'autre, bon chic bon genre, représentante d'une administration tutélaire. On aurait pu croire que la direction avait mis en scène sa politique pour rendre témoins « les clients » qui assistaient blasés, à ce drôle d'affrontement surréaliste. Disséminés sur le sol, mais bien alignés et suffisamment décalés pour que l'on puisse lire les entêtes, une centaine de dossiers patientent eux aussi. Ils serpentent tout autour du bureau rendant encore plus pathétique ce lieu où l'antique côtoie la modernité dernier cri du règne informatique.

Eric a constitué une liste de toutes les personnes à interroger, mais il a oublié de dresser une liste des services dans lesquels il pourrait trouver ce qu'il cherche. Les autorités hospitalières ont bien fait les choses, d'immenses listings ont été placardés à travers l'hôpital. Ils n'ont qu'un défaut, ils sont des plus abscons et rendent impossible tout repérage pour les néophytes dont fait malheureusement partie l'assistant du commissaire Luka. La grosse dame noire plantée derrière son guichet le toise avec une moue hautaine, puis daigne lui répondre : « Ici c'est le service neurologie, c'est écrit juste au-dessus de moi pour ceux qui savent lire ! » Dans une langue où se côtoie une terminologie administrative associée à une redoutable façon de désorienter celui qui cherche son chemin, elle explique où se trouve la psychiatrie. Après avoir erré dans les ruelles de la cité médicale, Eric, tout près d'abdiquer, tente sa chance auprès d'un interne accoudé à l'embrasement de la porte, dans sa belle tenue vert bouteille.

« Je suis désolé de vous déranger pendant votre pause, mais je cherche le service psychiatrie, ça fait trois quarts d'heures que je tourne... »

- Je suis désolé mais je ne connais pas ce service, personnellement je travaille au service oncologie... Mais par contre au-dessus de moi y a le plan de l'hôpital...

- Je sais bien, j'ai cherché, on m'a indiqué le 129 et il n'y en a pas. Là c'est le bâtiment 29... »

Eric au comble du désarroi, tend un index désespéré en direction du numéro 29. Il se compose un visage dépité qui est sensé inspirer la pitié. L'interne est plutôt bien disposé, il vient de passer la nuit au bloc, il est exténué, mais sous l'œil du chef de service il a réussi une ablation du côlon magistrale. Alors il est prêt à sauver la brebis égarée pour la remettre sur le droit chemin. Il se tourne vers le panneau, l'observe. Pour lui, les noms sont autre chose que de l'hébreu, et la divine parole va se révéler.

« Le 129 c'est le numéro de la rue qui est à l'extérieur. A mon avis le service que vous cherchez est une annexe qui n'est pas dans l'enceinte de l'hôpital. Là vous voyez, il est tout en haut du panneau le 129 ... Vous pouvez accéder par ici, il y a un passage qui mène sur la rue Marcel Cachin. »

Eric remercie chaleureusement son sauveur, se promet de mettre un cierge au saint patron de la médecine dès qu'il se rendra à l'église pour prier. Il faudra qu'il pense à s'inscrire dans une paroisse.

Il a réussi à combiner avec les rendez-vous pour avoir le plus de personnes possibles sur une journée. Eric s'est octroyé une pause bien méritée après ses déconvenues hospitalières. Il en est à glisser une pièce dans l'appareil magique quand son portable se met à sonner. « Le patron » s'affiche sur le petit écran. Il attrape la pièce de monnaie entre ses lèvres pour décrocher, il est sur le point d'avaler sa pièce, s'étouffe en bafouillant les premiers mots tout en recrachant la maudite pièce.

« Alors c'en est où les interrogatoires ?... Qu'est-ce que vous foutez bordel, je vous ai pas envoyé là-bas pour faire copain copine avec les jolies infirmières ! Bougez vous le cul ! »

Un clac caractéristique conclut cette aimable conversation. Eric regarde avec tristesse la machine à café, puis se disant que le patron n'en saurait rien, il s'apprête à ramasser sa pièce qui a roulé sous la machine quand le bip associé à sa messagerie retentit. Il ressort son portable pour découvrir un petit mot du commissaire « Bougez vous le cul VRAIMENT bordel ! » Si l'électronique est de connivence avec la hiérarchie alors la bataille est perdue d'avance.

Eric commence avec l'anorexique. Elle ne lui décroche pas un mot. Éric est dans l'impossibilité de faire face au sentiment de dégoût qui l'envahit quand il la regarde. Il ne voit qu'un cadavre ambulante. De ses anguleuses pommettes à ses joues creusées, tout en elle provoque le rejet. Lui le charmeur de ces dames est mis à mal et se sent dépossédé de ce qui constitue le mâle sûr de lui. L'anorexique, nom avec laquelle il la qualifie, s'est enfermée dans un mutisme insupportable. Elle n'en sort que pour prendre congé.

« Passez le bonjour à votre patron ! » lui crie-t-elle du couloir.

Il ne sait que répondre, il se contente d'opiner de la tête. Il aurait pu en profiter, tenter de prolonger ces paroles mais il n'a plus qu'une envie, s'échapper.

A la suite de la jeune cadavérique il se dirige vers le distributeur de boissons. Il met les deux euros pour obtenir sa boisson favorite. Un Coca Zéro qui dégringole dans un pataquès métallique. En revoyant le visage de mort qui lui a fait face il se ravise et jette la canette dans la grande poubelle attenante. Il remet deux euros et choisit un soda à l'orange. Plein de sucre et de calories.

De retour dans la petite pièce exigüe où il reçoit les patients, il voit débarquer un petit personnage, bien habillé. Costume sombre, chemise blanche et cravate. Ce qui aurait pu l'alerter ce sont les gros pois, verts et bleus. Sur la cravate. Très vite, il en vient à regretter le mutisme de l'anorexique. Le plus difficile c'est d'arriver à en placer une dans le flot continu de mots.

Le personnage atypique qui lui fait face dit qu'il est continuellement observé par une jeune femme qui est un homme. La police tombe à pic, elle va enfin pouvoir l'aider. L'idée même de poser une question lui sort assez vite de la tête pour se concentrer sur la façon de mettre fin à l'entretien. Il promet de s'occuper personnellement de la jeune fille.

« Qui est un homme, ajoute l'homme à la cravate.

- Oui qui est un homme ça va de soi.

- Je me permets d'insister car la police oublie souvent les indices essentiels qui permettent la bonne résolution d'une enquête. Mon voisin qui... »

Finalement il opte par la persuasion. « Si vous ne sortez pas immédiatement j'appelle la police ! » La police qui s'appelle elle-même a un effet sidérant dont le jeune commissaire en devenir se saisit pour pousser son client délicatement vers la sortie.

Le numéro suivant explique qu'il a bien côtoyé Gabriel. Mais la suite de l'entretien s'avère nettement moins consistante. La seule chose qui préoccupe ce monsieur c'est l'heure de son prochain rendez-vous et de savoir si le docteur sera en avance ou en retard. Il commence à expliquer toute sa théorie quand Eric décide de quitter les lieux sans prévenir. Le pauvre monsieur reste coi pour la première fois de sa longue carrière de patient fou. Eric appelle Luka en expliquant qu'il abandonne, c'est impossible de tirer quoi que ce soit de tous ces fadas. Luka ricane intérieurement, trop content que son jeune collègue se coltine le mauvais boulot. Il le renvoie à ses interrogatoires sans autre forme de procès.

Éric arrive au bout de sa liste sans obtenir d'information plus sérieuse que celle donnée par l'inconditionnel de la tocante. Il a vu Gabriel, résume l'essentiel des six heures passées à écouter des élucubrations irrationnelles.

Le commissaire

Luka prend la suite des opérations. Il se rend lui-même à l'hôpital accompagné d'Eric car il est supposé avoir tout organisé minutieusement. Il prend une des voitures de service pour gagner du temps. Ce qu'il regrette assez vite à cause de la circulation. Il pleut à seau, il fait froid, un vent d'Est glacial souffle sur la région parisienne. A lui et son acolyte, il faut plus d'une heure pour se rendre à Bobigny. Les embouteillages dues à la fin des travaux du tram, innovation magistrale pour le transport du peuple, se sont invités pour agrémenter le parcours de feux tricolores. Le bon vieux tram est à nouveau en odeur de sainteté après l'avoir gaiement démantelé pour son inutilité. Le commissaire continue de maugréer contre la connerie humaine qui rend les conditions de circulation insupportables. Lorsqu'il débarque dans l'hôpital Avicenne, ça commence mal. La salle mise à leur disposition est occupée par une conférence sur les maladies nosocomiales organisée par le chef de service. Le gestionnaire court dans tous les sens pour trouver une solution de remplacement. Eric, sous le regard chargé de reproche du commissaire fait de son mieux et cherche une idée avec la personne chargée du planning. Le comble c'est que l'amphi, dédié aux conférences est libre mais qu'il ne convient pas au chef service.

« Je suis vraiment désolé, je ne vois que l'amphi pour le début de matinée, après vous pourrez utiliser une des salles de cours des étudiants en médecine. »

Le commissaire laisse Eric se coltiner les problèmes organisationnels et décide de rencontrer la secrétaire agressée dans le sous-sol. Elle est hospitalisée sur son lieu de travail, ça facilite les choses pour les interrogatoires. Il la fait prévenir par le bureau de l'accueil et part aussitôt à l'assaut du labyrinthe architectural. Il se perd quelque peu dans le dédale de couloirs qui mènent partout sauf où il souhaite. Après avoir essuyé quelques plâtres avec de jeunes futurs médecins qui ont autre chose à faire que le guide il tombe sur un vieux bonhomme. Il est assis sur un banc, bien droit, les mains posées sur les genoux. Ce dernier le salue poliment et lui demande s'il cherche un service hospitalier. Le commissaire, proche du désarroi se dit qu'il n'a plus rien à perdre et remet sa destinée entre les mains de son sauveur providentiel. Le brave homme, d'une voix douce s'adresse à lui comme à un enfant. Il explique lentement avec force mouvements du bras à Luka que le service qu'il recherche est dans un autre bâtiment. N'ayant rien à faire d'autre, il lui propose de l'accompagner. En cours de route le commissaire s'enquiert de la raison de sa présence ici. Longue maladie est la réponse laconique. Puis il ajoute qu'il n'a plus de famille et qu'il est aussi bien sur son banc à orienter les commissaires perdus dans ce lieu en continuelle transformation. Luka glisse une question à tout hasard sur un patient qui aurait voulu se rendre dans le service psychiatrie. Il précise qu'il peut être accompagné d'une jeune demoiselle. L'homme l'a en effet remarqué, mais il savait exactement où aller. Il avait visiblement pris soin de se renseigner avant, lui. « La jeune demoiselle qui l'accompagnait est restée debout dans le patio sans bouger. » Le vieil homme précise qu'on aurait dit qu'elle surveillait les allers et venues. Il a vainement essayé d'entamer la discussion avec elle, mais elle l'a poliment mais fermement éconduit.

Arrivé enfin au service des polytraumatisés, le commissaire prend congé de son guide et monte directement au deuxième étage chambre 236. Il frappe discrètement à la porte puis pénètre dans la chambre. « Madame Dubreuil c'est bien ça ? » La secrétaire alitée, opine de la tête. Elle n'aime pas qu'on l'appelle par son nom qu'elle exècre. C'était un peu comme si on désignait quelqu'un d'autre, caché derrière elle. Instinctivement elle se retournerait si elle ne

faisait pas attention. On l'avait prévenue de l'arrivée d'un commissaire qui souhaitait l'interroger. Le médecin avait d'abord vérifié son état général avant de lui dire qu'elle pouvait ne pas accepter si elle le voulait, mais que lui ne s'y opposerait pas. Mireille avait refusé dans un premier temps, mais devant l'insistance du commissaire, elle avait finalement accepté. Maintenant elle le regrette elle aurait voulu être tranquille, oublier cette mauvaise histoire. Elle préférerait recevoir sa fille plutôt que ce foutu commissaire. Mais sa fille habite en province, à Lyon. Une heure quarante-cinq par le TGV. Elle aurait quand même pu faire le déplacement. Sa petite fille est en période d'évaluation scolaire, alors priorité est donnée à la gamine. « Elle est en CM2, alors tu comprends. ». Qu'est-ce se sera lorsqu'elle entrera à l'université ! Cette remarque elle l'a gardée pour elle.

Le commissaire est planté au bout du lit, elle le dévisage longuement. Il a un aspect bourru. Avec sa veste en daim il retarde un peu question goût du jour. Il doit être la réincarnation de Maigret. Il ne lui manque plus que la pipe et le chapeau. Le pantalon en velours à grosses côtes n'est pas mal non plus. Des chaussures façon Clarks, à l'ancienne. Ça existe encore se demande-t-elle. Les chaussettes ont du plomb dans l'aile et s'affaissent tendrement sur elles-mêmes. On les dirait aussi fatiguées que leur propriétaire. Elle trouve que le commissaire ne respire pas vraiment la joie de vivre. Elle préfère garder le silence, attendant que ce soit lui qui entame la discussion.

« Vous pouvez nous dire ce dont vous vous souvenez... si tant est que vous vous souveniez de quelque chose.

- Je descendais chercher le dossier de Hugues Grant pour Est... la docteure Remington... la psychiatre... Je venais juste d'entrer quand j'ai noté qu'il y avait des personnes... Puis j'ai senti qu'on me bousculait. J'ai l'impression qu'il s'agissait du patient et de la jeune femme qui est toujours fourrée à ses côtés...

- Gabriel ?

- Oui, mais c'est plus une impression que quelque chose de sûr, d'ailleurs je ne les ai pas vus, ni lui ni elle.

- Vous avez reçu le coup porté par une lame avant ou après ce sentiment ?

- A ce moment-là, je ne savais pas que j'avais été blessée, ce que j'ai noté c'est que mon pull devenait humide. J'ai cru qu'on m'avait versé de l'eau tiède dans le dos, c'est drôle cette sensation. C'est quelques secondes plus tard que j'ai compris qu'il s'agissait d'une blessure, profonde. Puis j'ai perdu connaissance, je pense que c'est le coup porté à la tête.

- Vous n'avez pas répondu précisément à ma question, je vais répéter, c'est avant...

- Ça va je ne suis pas sénile, laissez-moi réfléchir... Autant j'ai l'impression d'être certaine pour le coup porté au crâne, autant le coup de couteau ou de ce que vous voulez de tranchant je ne pourrais pas trop dire. Mais c'était avant la bousculade... je pense.

- Quand vous dites savoir pour le coup sur le crâne vous parlez bien de Gabriel ?

- Oui... ou peut-être la jeune fille. C'est trop diffus. Dans un premier temps j'ai pensé aux clochards...

- Ce n'est pas la première fois que vous êtes agressée ?

- Non, non. Je disais que j'avais pensé aux clochards, parce qu'il arrive qu'il y en ait qui squattent, c'est un lieu bien chauffé et comme ils sont en mauvaise santé, on s'occupe d'eux... Alors agressée par ces pauvres gens, pas le moins du monde. J'aime pas être surprise par leur présence, mais la surprise passée, je n'ai plus d'inquiétude. La plupart du temps ce sont des habitués.

- Vous avez trouvé le fameux dossier de ... comment vous avez dit ?

- Hugues Grant ! Non je n'ai pas eu le temps, je venais juste d'arriver.

- L'autre secrétaire m'a dit qu'il avait disparu, est-ce qu'il ne pourrait pas être égaré ?
- Ils sont archivés pas jetés en vrac dans un sac poubelle !
- Pourquoi la docteure Remington voulait ce dossier ?
- Vous n'avez qu'à le lui demander, elle vous le dira mieux que moi !
- Que savez-vous de ce patient ? Luka attend un peu avant de préciser qu'il parle de Grant.
- Vous croyez que je connais tous les dossiers par cœur, vous me prenez pour une armoire de rangement ! Tout ce que je peux vous dire c'est que la docteure Remington voulait le consulter, pour le reste voyez avec elle.
- Je vous remercie pour votre collaboration... Une dernière chose, mais ce n'est pas une question, selon les premiers secours, le coma vous a peut-être sauvé la vie... le coma et le fait qu'on ait serré la blessure pour éviter un trop grand écoulement... et ce ne sont pas les secouristes ni les autres personnes présentes sur les lieux car elles sont mortes égorgées. »

Mireille comprend à demi-mot que si elle est en vie, c'est grâce à ce Gabriel ou bien à la fille qui l'accompagnait. Plus elle réfléchit et plus elle a le sentiment étrange que le coup porté ne venait pas de lui. Pourtant tout était allé si vite. Pourquoi ne pouvait-elle faire autrement que d'être méfiante envers ce Gabriel. Est-ce parce qu'il laisse une impression d'animalité tranquille et féroce ? Quand elle était enfant elle était partie avec sa copine dans une petite campagne en pleine ville où les maraîchers faisaient pousser leurs produits. Ses parents lui avait interdit de fréquenter ces lieux à cause des ferrailleurs et des chiffonniers qui vivaient au bout du chemin. Avec cette copine, désobéissant à ses parents, elles s'étaient avancées plus loin que l'habitude, après le porche sous les voies de chemin de fer. Une sorte d'aventure. Seulement l'aventure s'était terminée quand des « chiens-loups », avaient surgi des fourrés. Mireille avait couru droit devant elle, puis s'était retournée pour faire face aux deux chiennes, qui avaient stoppé net, en position d'arrêt. C'est cette sensation qu'elle ressentait en présence de Gabriel, maintenant elle en était certaine. Ce dont elle ne pouvait se souvenir, c'est la férocité qui se dégageait d'elle.

Luka est installé dans la salle d'attente en compagnie de son adjoint. Il a l'impression qu'il vient en consultation et que c'est lui le malade. La salle est pratiquement vide à l'exception d'une anorexique qui attend pour sa consultation avec une nutritionniste et un énervé qui ne tient pas en place. Le commissaire observe ces patients qu'il range dans la catégorie malades mentaux. Il consulte sa montre, un quart d'heure qu'il poireaute dans cette pièce surchauffée. Eric a sorti son portable et joue à un jeu idiot où il doit attraper des légumes avec une casseroles en faisant bien attention de ne pas y inclure les petits chatons. Régulièrement un miaou se fait entendre au milieu des clics concluant une bonne opération. Un vrai gamin, on lui a refourgué un gamin. Le seul avantage qu'il en tire, c'est son sens de l'organisation. Il n'a pas son pareil pour rappeler les choses importantes. Un véritable agenda portatif. De plus il a une bonne mémoire ce qui est essentiel dans le métier d'enquêteur. Tout à coup l'attention de Luka est attirée par le manège de l'énervé. Il croit l'entendre prononcer le nom Gabriel. Il s'approche pour tenter de s'adresser à lui.

« Vous avez parlé de Gabriel n'est-ce pas ? »

Son interlocuteur le dévisage sans répondre et il reprend son manège, bougonnant contre le retard du médecin qui doit le recevoir. Le commissaire observe attentivement le fonctionnement de sa source potentielle d'information. Et dans ces cas-là, il peut être inventif, ou encore particulièrement patient. Il note l'obsession du personnage pour l'heure ainsi que sa haine pour le praticien avec qui il a rendez-vous. Il note aussi qu'il se considère comme une

personne importante, bien au-dessus du commun des mortels. Il essaie une autre approche, plus indirecte.

« Ça fait combien de temps que vous attendez là ? Moi aussi j'ai rendez-vous... avec une psychiatre, elle a déjà quatorze minutes de retard... »

L'asticot est ferré il faut le fatiguer sans l'énerver sinon il va lui échapper une deuxième fois. Eric qui a compris ce qui se trame, arrête son jeu pour observer la scène et intervenir au besoin pour soutenir son patron dans l'action. Pour le moment, son travail consiste à se tenir tranquille. Il aime ces moments-là, c'est un véritable spectacle que de voir Luka en action. Il est le seul à ne pas rechigner pour faire équipe avec le commissaire. Personne dans la boîte ne le supporte, trop solitaire, peu affable et intraitable avec les incompetents.

« C'est pas comme avec lui, il savait être à l'heure... » Il opte pour ne pas nommer une nouvelle fois Gabriel, ainsi son interlocuteur ne se mettra pas sur la défensive. « Puis il venait d'Allemagne. Au moins dans ces pays nordiques on sait respecter les horaires... » Il a touché juste.

« Vous le connaissez ? »

- Oui répond « l'illuminé » comme aurait dit Eric.

- C'est quelqu'un de bien n'est-ce pas ?

- Comme l'ange Gabriel, il sait les choses, il parle dans la tête... Il connaît le langage des louves, c'est lui qui me l'a dit. Mais je ne dois pas le répéter, seulement à ceux qui le connaissent... Vous vous le connaissez n'est-ce pas commissaire Luka... Il m'a dit que vous viendrez, il m'a dit ne pas me laisser prendre avec vos feintes... Que je dois me méfier de vous car vous êtes malin ! »

Pour dire cela, le patient s'est approché de l'oreille du commissaire afin de murmurer à voix basse, comme une sorte de confidence. Il se calme instantanément, puis s'assoit sur sa chaise prenant une revue comme un patient lambda qui attend son tour. Le commissaire le dévisage longuement puis s'approche de Eric pour le questionner.

« C'est bien lui qui a évoqué Gabriel avec toi ? » Eric confirme d'un mouvement de tête. « Tu lui as parlé de moi ? Tu lui as dit mon nom ? » Mais le commissaire a déjà une idée de la réponse et quand Eric explique que l'entretien n'a pas duré et qu'il n'a pas pu réellement aborder quoi que ce soit, il n'est pas plus étonné que ça. Tout dans cette enquête a un aspect irréel.

Perdu dans ses pensées, les yeux fixés sur le pot de l'immense caoutchouc qui partage la pièce en deux il n'a pas vu la psychiatre. Elle l'observe, puis elle se décide à rompre le silence.

« Je vois que vous avez fait connaissance avec notre inquiet. Désolé je n'ai pu me libérer plus tôt, une urgence psychiatrique... Commissaire Séguéla c'est bien ça, comme le publicitaire ? »

Luka a beaucoup de mal à détacher son esprit de ce qu'il vient d'entendre. « L'illuminé » peut tout à coup ne plus en être un et quitter la pièce pour suivre le médecin avec lequel il a rendez-vous, comme un être tout à fait normal. Luka se lève tranquillement pour faire face à la psychiatre. Il l'a déjà croisée lors de l'agression de la secrétaire. Elle lui a paru moins jeune et plus enceinte. Il aime son visage, doux et envie celui qui doit être à l'origine de cette grossesse. Pour lui, certaines femmes embellissent avec le développement du fœtus. Estelle est dans ce cas.

« Exactement, la différence c'est que le publicitaire ne cherche pas la vérité... »

Estelle fixe le personnage qu'elle a en face d'elle. Elle fait comme si elle n'avait pas perçu le ton sarcastique. Elle n'a pas vraiment envie de jouer sur terrain. Ce que note le commissaire

sans que cela change quoi que ce soit à sa façon d'envisager l'entretien. L'ambiguïté est une technique pour estimer son interlocuteur. Dans son milieu on meurt plus facilement à cause du manque de discernement qu'à cause des balles.

« Je crois inutile de vous rappeler que cet entretien est soumis au secret professionnel et je ne saurais servir de prétexte à une mise en accusation... »

- Inutile de le rappeler en effet... »

Ils pénètrent dans le bureau de la psychiatre. Elle installe les chaises devant le bureau afin de ne pas mettre en avant sa position de médecin. Elle veut être un individu lambda face aux représentants de l'ordre. Elle constate que Luka a un aspect qui est en décalage avec son temps. Il paraît empoté, mais ce n'est qu'une façade que dément son regard pétillant, respirant l'intelligence. Elle fait signe à celui qui l'accompagne de prendre place, Eric préfère décliner l'invitation et rester en retrait. Luka le dévisage mais s'abstient de tous commentaires, après tout ce n'est pas plus mal. Il restera en position d'observateur.

« Gabriel est un patient que vous suivez depuis longtemps ? »

- Je ne l'ai rencontré que trois fois... Depuis l'agression il n'est pas venu à son dernier rendez-vous... ce qui se comprend puisque vous avez cru bon d'installer deux experts en camouflage ! »

Luka n'est pas au courant, il imagine qu'il s'agit d'une initiative de son imbécile de supérieur. Il a encore choisi les plus finauds de l'équipe. Il ne leur manque plus que les lunettes de soleil et le journal de la semaine dernière pour se transformer en espions de série B. Il ne supporte pas les pratiques de son patron, mais préfère ne pas envenimer les choses. Il n'a plus que quelques années à tirer dans la police et il souhaite finir sa carrière le plus tranquillement possible.

« Je verrai ce que je peux faire, mais sachez que ce n'est pas de mon initiative... »

Il a l'impression désagréable qu'elle n'en croit pas un mot. Il l'observe attentivement cherchant un indice dans son attitude qui pourrait la trahir. Il a dans l'idée qu'elle lui cache un point essentiel dans la compréhension de cette histoire. Peut-être elle-même ne le sait pas. Tout en elle inspire la confiance. Il aurait aimé tomber sur quelqu'un comme elle quand il était au fond du trou. C'est de cette façon qu'il évoque son passage à vide. Est-ce d'ailleurs au passé dont il doit en parler ? Rien n'est moins sûr, il en a conscience. Les erreurs ça pèse lourd dans une vie. Il se décide à reprendre l'initiative.

« Avez-vous noté quelque chose de particulier dans le comportement de Gabriel ? »

- Si ce n'était pas le cas, il n'aurait rien à faire ici dans mon bureau... »

Luka préfère oublier cette réponse, il en faut plus que ça pour le rebuter. Il prend le temps de réfléchir tout en sortant son calepin pour vérifier quelque chose. Il veut s'assurer que la secrétaire était là bien avant la psychiatre et qu'elle connaissait le service avant qu'il soit remanié par les nouvelles directives. Il cherche quand la psychiatre est entrée dans cet hôpital. Il ne veut pas lui poser la question, ces informations de routine nuisent à la discussion avec une personne telle qu'Estelle. En dehors de sa présence, il a pris l'habitude de la nommer par son prénom. Ainsi, il se familiarise avec le personnage.

« Je pensais à quelque chose de particulier dans sa façon d'être, de se présenter aux autres, comme le patient dans la salle d'attente... »

Il sent qu'il a marqué un point et a aiguisé la curiosité de la psychiatre. Il attend afin qu'elle réponde. Il ne faut pas qu'il se précipite sinon il risque de laisser passer sa chance. Il est le chasseur qui tourne autour de sa proie pour ne pas l'effrayer en attendant de la ferrer. Un faux pas, le moindre bruissement suffirait à l'effrayer.

Il y a la grande armoire métallique fermée à clef. Au-dessus du radiateur on voit un mobile articulé avec des billes en acier faites pour rebondir les unes sur les autres. L'homme prend le temps de détailler la boîte avec les stylos et les crayons. De l'autre côté, la lampe avec son socle de bois, est éteinte. Elle offre à l'ensemble une sorte d'équilibre. Puis son regard se fixe sur les petites boîtes de section rectangulaire, en bois marqueté. Il observe ces éléments qui dénotent par rapport à l'anonymat des autres. Il tourne la tête vers elle, surprend son regard. Elle sent qu'il touche là quelque chose de son intimité. C'est le seul élément de ce bureau qui lui est personnel avec le stylo à plume.

Il s'intéresse au bureau et remarque les petites boîtes de section rectangulaire, en bois marqueté. Derrière celles-ci, brille un stylo plume de bonne facture. Ce sont les deux seuls éléments personnels qui meublent l'endroit. Il en est certain. Jusqu'à ce qu'il découvre une photo dans son cadre de bois posée sur l'étagère du radiateur. Qui peuvent bien être ces personnages au sourire figé dans un jardin public semblant attendre patiemment que l'appareil se déclenche. Mais avec une certaine tension. Il se décide pour monsieur et madame papa et maman. Il y a un personnage de plus qui doit être le copain du moment. Peut-être l'homme avec lequel elle partage encore sa vie. La psychiatre remarque le regard du commissaire porté sur la photo qu'elle a ajouté récemment à la demande de la secrétaire. « Ton bureau tu pourrais le personnaliser un peu ! » Elle a obtempéré à contrecœur, elle préfère la neutralité. Cela la décide à en finir rapidement. Luka a touché juste.

« La seule chose que je puis dire c'est qu'il émanait un sentiment d'étrangeté en sa présence, quelque chose d'inquiétant. Mais en même temps une grande sérénité.

- Vous pensez qu'il pourrait commettre en meurtre froidement, de sang froid... ?

- Ça m'est difficile de vous répondre sans engager ma qualité de psychiatre dont on ne peut demander l'avis sans une évaluation sérieuse. Avez-vous l'intention de mandater une telle évaluation... »

Luka décide de passer à l'offensive. Il estime que la phase d'approche a assez duré.

« Ecoutez, je me fiche d'une évaluation, ce que je cherche à comprendre c'est comment une secrétaire peut se trouver agressée quand on l'envoie chercher un dossier... à votre demande...

- Vous m'accusez si je comprends bien...

- Pas le moins du monde, je cherche avant tout à faire que ces meurtres rituels, car je suis certain qu'il s'agit de cela et qu'ils sont liés entre eux, finissent. Alors votre avis restera entre vous et moi, je vous le garantis. Eric tu veux sortir s'il te plaît. »

Estelle ne moufte pas sur le mot « rituel » que le commissaire a lâché à dessein. Mais il est certain d'avoir piqué une nouvelle fois son intérêt au vif.

« Ce n'est pas la peine de me faire le coup du entre nous...

- Je vous fais juste le coup du cet entretien ne sortira pas d'ici je m'en porte garant vous avez ma parole... ça veut juste dire cela ! »

La psychiatre étudie le visage du commissaire. Il inspire confiance, il a un côté bon enfant qui donne envie de se confier. Estelle est certaine qu'elle peut se fier à lui. Elle prend le temps de regarder Luka comme on observerait un insecte sous cloche. Elle s'arrête sur sa chevelure qu'il a abondante. Elle part en volutes vers le haut dans une couleur cendrée qui estampille l'âge du commissaire. Les cheveux blancs noyés dans le noir profond des autres lui vont à merveille. Rasé de près, il a une petite bouche avec des lèvres épaisses. Le nez aquilin surgit au milieu d'un visage poupon que soulignent d'épais sourcils.

Une fois que Eric a quitté le bureau, la psychiatre se lève à son tour. Luka lui aussi se met debout, il pense que c'en était fini de l'entretien. Il a échoué.

« Je vais vous dire quelque chose qui va vous surprendre, mais sachez que j'étais en sécurité avec lui. Il m'effrayait tout en me donnant confiance en lui. J'étais attirée et repoussée à la fois, mais il y a une chose sur laquelle je suis formelle, il ne m'aurait pas fait le moindre mal.

- Une dernière chose, si vous le permettez...

- Oui...

- Dans sa façon de gérer le temps de ces entretiens, vous n'avez rien noté de particulier... »

Le commissaire veut savoir ce qu'il en est de sa façon de prendre le rendez-vous, s'il téléphone ou bien s'il se présente pour prendre rendez-vous ou encore s'il envoie quelqu'un. Mais il ne s'attendait pas à cette réponse.

« A vous je peux bien le dire, il me semble qu'il maîtrisait le temps... qu'il en faisait ce qu'il voulait. Un peu comme s'il avait le pouvoir de le raccourcir ou bien de l'allonger... Ou encore d'en supprimer certaines parties... Vous allez penser que je suis folle, une psychiatre folle ça doit vous étonner...

Il n'y a plus grand-chose qui m'étonne à mon âge, mais s'il y a une chose dont je suis certain, c'est que la folie n'a rien à voir là-dedans. Vous savez, la folie c'est aussi mon rayon, pas comme vous, ça va de soi... Je pense que tout à une explication et je la trouverai. Je vous remercie pour ces informations je ne voudrais pas abuser de votre temps.

- À mon tour, j'aurais une question à vous poser... »

Estelle hésite. Elle craint ce qu'elle va découvrir. Un petit sourire de satisfaction se dessine sur la bouche du commissaire. Ce qui n'échappe évidemment pas à la psychiatre.

« La question du rituel, c'est à dessein de piquer ma curiosité n'est-ce pas, mais qu'en est-il vraiment ?

- Je pourrais évoquer à mon tour le secret professionnel. Mais ce ne sera pas nécessaire. Je n'ai tout simplement pas assez d'informations, juste un faisceau de présomptions. Je reviendrai vers vous dès que j'en saurai un peu plus... Votre avis de psychiatre me sera certainement utile... Si ça ne vous ennuie pas, ça va de soi. »

Luka pense qu'il n'apprendra plus rien. Dans ce métier il faut savoir être patient. Les éléments prennent sens petit à petit, sauf quand un supérieur incompetent y met son grain de sel. Il prend congé, récupère son collègue qui se cure le nez avec une intense satisfaction. Il vient de déloger un monstre qui avait élu domicile dans ses fosses nasales. Le glissement lent de la crotte de nez lui procure un plaisir immense qui est interrompu brutalement par le regard réprobateur du commissaire.

Magali et Marjorie

Estelle a oublié la venue des jumelles. Cela fait longtemps que Franck ne les a pas « ramenées à la maison ». C'est sa formulation, les ramener à la maison. Comme s'il s'agissait d'apporter des plantes pour les changer d'air. Magali et Marjorie, depuis qu'elle connaît ces deux prénoms, elle a en horreur. Ils sont synonymes de malaise. Pourtant, au début de sa relation, elle a appris à aimer les deux filles. Avant qu'Estelle fasse leur connaissance, avec Franck, c'était une sorte de jeu. Deviner comment ça allait se passer. « Et si elles venaient manger à la maison », alors ils imaginaient ce que serait le repas. Ils plaisantaient sur ce qu'elles n'aimaient pas. Elle jouait à leur préparer une chambre. Puis était arrivée la première rencontre. Très courte, vingt minutes. Le temps qu'elles expliquent qu'elles ne restaient pas manger, qu'elles allaient à une soirée chic rue des Mathurins dans le 8^{ème} arrondissement. A l'angle du square Louis XVI, on ne peut pas trouver mieux. Elles

avaient juste pris le temps de picorer dans les plats pour critiquer et reposer leur prise du bout des doigts en trouvant ça trop gras, trop salé, pas assez « light » puis ajouté qu'elles connaissaient un traiteur japonais qui fait des sushis californiens comme on n'en trouve nulle part ailleurs. Elles avaient aussi longuement dévisagé Estelle de la tête aux pieds. Observé la tenue, qu'elles avaient affublé d'un « trop kitch » dédaigneux, même si teinté d'un sourire d'apparat comme on doit en trouver dans les soirées mondaines. Elle repense au vide qu'elle avait ressenti quand elle s'était retrouvée toute seule dans ce grand appartement. Franck avait proposé de les déposer à l'autre bout de Paris. Dans le sillage de ces vipères, l'odeur aux fragrances shalimardesques flottait encore dans les volutes de leur échappement. Le repas finissait de refroidir et le désordre des plats bousculés par les mains ravageuses des filles achevait la déconfiture. Elle avait pleuré rageusement, car elle s'en voulait d'avoir dépensé tant de tendresse inutilement dans le jeu de bonne maman devant un homme qui l'avait lâchement abandonnée face à ses filles. Depuis, elle adopte une attitude distante, qui permet un échange courtois, et oblige les « harpies » à tolérer la compagne de leur père comme un élément du décorum avec lequel il faut composer.

Elle en est là de ses pensées quand les deux sœurs siamoises débarquent dans l'appartement dont elles ont les clés, bien entendu. Franck n'est pas encore arrivé. Tailleur noir jupe droite pour l'une pantalon gris et chemisier de soie sous un cardigan en cachemire rouge pour l'autre. La rigueur (*Magali tailleur*) suivie de la beauté légèrement teintée d'un laisser-aller soigneusement entretenu (*Marjorie cachemire rouge*). Les cheveux à la coupe sauvageonne tranchent avec un carré strict entourant un même visage. Les yeux montrent un vert de gris obtenu grâce à des lentilles de confort. Les lèvres sont peintes d'un même rouge carmin, glossy à souhait. Arrivées au milieu de la salle à manger, les jumelles s'arrêtent net en découvrant Estelle affalée sur le canapé en cuir marron. Avec la télécommande, elle éteint la chaîne qui diffuse Blue Trane sur une radio dédiée à la culture.

Il y a un instant d'arrêt sur image. Magali jette un regard interrogateur à sa sœur. « Vous êtes enceinte n'est-ce pas ? » Franck a certainement dû leur en parler, quoiqu'il ait juré de garder ça secret. C'était trop tôt et ils devaient être tous les deux pour annoncer cette nouvelle que lui ne qualifiait pas encore.

Pour la première fois, Estelle les sent sur leur garde. Elles ont perdu de leur prestance, de leur arrogance. Maintenant qu'elle y pense, elle se trouve à l'aise. N'ayant nul besoin de justifier sa tenue pour les accueillir ou bien encore la non préparation d'un quelconque cocktail dont elles ont l'habitude de se délecter. Faisant toujours la fine bouche « Oh il n'est pas comme chez les Martel, il a un léger goût suret » Alors aujourd'hui, elle a déposé une carafe d'eau et un jus d'orange en pack. Le tout sur la table basse en verre opaque encastrée dans deux cubes de marbre. Comme elle a un peu faim, elle a ajouté du pâté forestier, celui qu'elle préfère. Dans une corbeille en osier, recouverte d'un petit torchon rayé blanc et bordeaux, elle a ajouté quelques tranches de baguette. Elle hésite une seconde puis se prépare une tartine. Elle se ravise, se lève pour aller chercher une bouteille de Chassagne Montrachet rouge, entamée, qui attend tranquillement qu'on la déguste. Elle prend son verre, puis se rapproche du placard bas. « Ça vous dit ? Non, du vin rouge c'est pas trop votre truc... » Puis elle regagne sa place encore chaude sous les yeux qui la dévisagent attentivement. Mais cela n'a aucun effet sur elle.

Elle perçoit qu'il y a péril, mais elle s'en soucie comme de sa première chemise. Marjorie passe derrière le canapé, pendant que Magali se positionne sur le côté, s'empare du couteau à pain avec l'idée de faire une profonde entaille sur l'avant-bras d'Estelle. Elle n'a pas eu le temps de concocter un plan, mais dans l'esprit de Magali, une tentative de suicide serait la bienvenue. Le mouvement de l'arme au tranchant redoutable passe devant le visage d'Estelle

qui l'esquive en déplaçant son bras. L'ustensile frappe la table en verre pour se casser net à hauteur du manche. Marjorie essaie de la saisir au cou, mais elle n'a que le temps de voir sa victime potentielle se dégager rapidement pour s'échapper vers la salle de bain. Les deux furies se précipitent à sa poursuite, Estelle fait basculer in extremis la table sur laquelle trône une photo d'elle et Franck au milieu d'un parc Japonais. La haute orchidée dégringole dans le même mouvement. Magali se prend les pieds dedans. Elle perd l'équilibre et s'écroule sur sa sœur. Estelle peut ainsi tourner le verrou et s'enfermer. Elle a une maîtrise totale sur les mouvements et l'enchaînement des actions. Elle s'est placée instinctivement dans la position adéquate. Elle a pivoté sans crainte, glissant tranquillement à l'endroit qu'il fallait pour se dégager de l'emprise de ses attaquantes et pouvoir juger de la situation.

L'une des jumelles tambourine à la porte, pendant que l'autre tente vainement de manipuler la poignée. Finalement elles abandonnent l'idée et s'éloignent. Estelle entend du bruit, elle comprend que les deux harpies remettent tout en ordre. Elles ont jugé la partie perdue, il faut sauver les apparences. En effet quelques minutes après elle perçoit le léger grincement de la porte suivi d'un claquement. Elle patiente un peu avant de quitter la salle d'eau. Un silence pesant à fait place à l'agitation. Elle conclut que ce silence signifie sûrement qu'il n'y a plus personne dans l'appartement. Elle sort sans crainte. Toujours très calme. Le répondeur clignote, elle enclenche la lecture du message. Franck prévient qu'il arrivera dans quelques minutes. Il ne devrait pas tarder mais il sera là trop tard pour constater enfin, que ses filles sont totalement cinglées. Elle s'affale dans le canapé, se remplit un grand verre de vin et se fait une tartine de pâté. Elle a une faim de loup. Quelqu'un en elle réclame son dû.

C'est un léger bruissement qui la fait réagir. Elle s'était assoupie. Combien de temps, une dizaine de minutes. Mais quand elle ouvre les yeux, la lumière a décliné nettement. Franck à contre-jour est debout devant la baie vitrée. Il se tourne d'un seul coup vers Estelle. « Tu dormais profondément... ça fait un moment que je suis là... Tu avais un sommeil agité, on a préféré ne pas te réveiller. » Estelle met un peu de temps à réagir au « on » utilisé. Elle se lève d'un bon, cherchant du regard la ou les personnes qui manquent dans son champ visuel. « Magali et Marjorie sont parties, il y a au moins deux heures... Elles m'ont appelé sur le portable, m'expliquant que tu avais l'air fatigué. » Estelle regarde en direction de l'horloge avec son balancier inutile, juste là pour le style. Ce meuble de famille a été refait par un horloger afin qu'elle soit silencieuse. L'heure n'est pas juste, mais pas au point d'être décalée de plusieurs heures. Elle parcourt du regard l'appartement, tout est en ordre. L'orchidée à sa place, la table relevée. Le couteau ! Elle cherche le couteau à pain des yeux, se précipite dans la cuisine.

« Où il est ? hurla-t-elle.

- Qui ça ?

- Le couteau à pain ! »

Elle se rue sur la poubelle qu'elle renverse sur le sol. Rien. Elle ouvre tous les tiroirs, cherche dans les différents placards. Elle est dans un état d'agitation extrême. Passant d'un endroit à l'autre, laissant les tiroirs ouverts, ainsi que les portes de placard. Puis elle se jette à nouveau sur le contenu de la poubelle, étalant sans vergogne les détritrus. Les épiluchures de tomates font une traînée rouge le sol. Les restes de pomme de terre et courgettes s'étalent en petits tas au fur et mesure que les mains avancent dans ce mélange hétéroclite de nourriture de papier gras et d'emballages. Elle relève la tête, elle est sur les genoux, cherchant du regard quelque chose d'invisible. Elle prend appui sur le rebord de l'évier pour se redresser de toute sa hauteur, elle toise Franck avec un air de défi qu'il ne lui connaissait pas. Il découvre un regard sombre, inquiétant qui domine sur un visage fermé qui semble avoir oublié sa présence.

- « Que veux-tu faire avec ce satané couteau...
- Je veux le voir, c'est tout...
- Il doit être rangé à la mauvaise place... Je ne sais pas, c'est pas la fin du monde, prend le couteau à surgelé, ça fera l'affaire il a un côté...
- Je veux trouver ce foutu couteau un point c'est tout... J'en ai besoin pour t'expliquer quelque chose... Tes filles sont cinglées... Elles sont venues à l'appartement...
- Qu'est-ce que tu racontes, elles t'ont appelée de chez leur tante à Blois...
- Elles étaient là à midi avant que tu arrives pour dîner...
- Je t'ai téléphoné pour te dire que je serais là dans le milieu de l'après-midi, mais tu devais dormir car tu n'as pas entendu le téléphone, j'ai laissé un message...
- Mais puisque je te dis...
- Tu devrais te ménager, Magali m'a appelé après de chez sa tante pour me dire que tu étais fatiguée, puis c'est la tante que j'ai eue au téléphone... à Blois... Et c'est pour cette raison qu'elles ont préféré te laisser tranquille, et elles ont bien fait puisque tu dormais ! »

Estelle est perdue, elle a donc dormi si longtemps. A-t-elle fait un cauchemar et rêvé cette histoire d'agression. Elle voit que la bouteille de vin est pratiquement vide. Elle saisit le regard désapprobateur de Franck. Elle comprend qu'il ne sert à rien d'ajouter quoi que ce soit. Il l'a déjà réprimandée une autre fois au sujet du de vin Jaune qu'elle avait beaucoup apprécié, mais pas avec du pâté. Un foie gras fait maison, justement par la tantine de Blois. Elle se lève. « Je vais me passer un peu d'eau sur le visage, désolée, je suis stressée en ce moment avec le boulot... » En passant devant Franck, elle aperçoit, juste derrière lui, un pull en cachemire rouge. « C'est celui de Marjorie n'est-ce pas ? » Mais elle n'attend pas la réponse, elle devine que Franck aura une explication, du genre elle a dû l'oublier l'autre jour. C'est d'ailleurs bien possible. Elle n'a plus qu'une envie, aller s'allonger en attendant l'heure du repas. Franck se débrouillera bien pour trouver quelque chose à cuisiner.

Elle se dirige vers le couloir qui mène à la chambre. Elle a hâte de retrouver son lit, de s'y allonger et dans la pénombre des volets mi-clos s'isoler du monde. Elle se déshabille et glisse complètement nue dans la fraîcheur des draps. En chien de fusil elle se resserre sur elle-même pour que la chaleur de son corps irradie. Noyée dans l'épaisseur de la couette, seul son visage émerge à peine. Franck entrouvre la porte et s'inquiète de savoir si tout va bien. Pour toute réponse il reçoit un vague grognement qui signifie fiche-moi la paix j'ai besoin d'être seule avec moi-même. Enfin presque. Une fois réchauffée et confortablement installée dans les coussins posés sur le traversin elle repense aux événements qui viennent d'avoir lieu. Pourrait-elle avoir rêvé de telles choses. Le temps a filé pendant son sommeil. Comment a-t-elle pu s'assoupir à ce point dans une telle inquiétude ? C'est comme si son subconscient, ou quelque chose en elle avait pris le relais pour maintenir une vigilance. Elle avait senti avec certitude être en sécurité. Tout comme les gazelles, il y avait eu quelque chose en elle qui guettait le prédateur. Tout à coup elle a le sentiment de revivre le moment où ses deux belles filles ont découvert qu'elle était enceinte. C'était exactement ça, elles ne le savaient pas en pénétrant dans la maison. Elles l'ont senti comme des animaux peuvent sentir ces choses-là. Plus exactement comme des prédateurs utilisent tout leur instinct au service de la chasse. Elle ne peut pas l'avoir rêvé, c'est impossible. Quelque chose en elle le lui impose à l'esprit. Un être en elle s'adresse à son âme pour la guider. Elle n'arrive pas à comprendre cette transformation. Elle pense que le fait de porter la vie en elle a développé un instinct de conservation qu'elle n'avait pas. Dans une demi conscience elle finit par s'endormir. Les images défilent dans son cerveau. Les rêves l'emportent dans des contrées indéterminées où le monde disparaît sous ses pas pour laisser place à un univers décalé dans lequel elle cherche à reprendre pied. Elle se noie dans un songe où les êtres fantasmagoriques la regardent disparaître sans haine mais sans

compassion. Une sorte de certitude inéluctable qui conduit à une mort certaine. La présence de ces personnages aux allures mythologiques plonge pourtant Estelle dans une quiétude béate.

Estelle

Estelle prend la rue du Montparnasse pour rattraper le boulevard Raspail, juste un peu plus haut que le marché. Elle n'aime pas descendre la rue de Rennes. Trop de monde, sans arbre, et en plus défoncée par les travaux. Elle préfère le détour. La nuit se termine, une nuit d'hiver qui dispense encore un froid sec et agressif. Emmitouflée dans son manteau en toile marine, avec son pull adoré, soyeux, les mains protégées par des gants noirs qui enserrant les doigts formant une seconde peau, elle approche des premiers étales. Elle passe le premier marchand de légumes, elle ne l'aime pas et il est cher. La maraîchère a toujours un air de se foutre du monde qui exaspère Estelle. Tant pis pour les bons légumes bio. De toute façon elle n'a pas confiance, bio il ne suffit pas de l'écrire en gros sur un panneau en bois. La mère des champs imagine certainement que les parisiens sont tous myopes comme des taupes. Elle poursuit son chemin pour arriver à hauteur des deux commerçants nord-africains. Ahmed et Mohammed. Elle se demande toujours s'il ne s'agit pas de surnoms pour amuser la clientèle. Survolant leurs tréteaux au gré des commandes, ils ont un petit mot sympa pour chacun de clients. Ici pas de discrimination, le porte-monnaie fait loi. Ils sont épaulés dans leur mission légumière par deux donzelles aux allures occidentales. Ce doit être pour rassurer les récalcitrants du on est tous frères ici-bas. De ce brouhaha continu s'échappent par intermittence des harangues en guise de message publicitaire pour inciter le chaland à tenter l'aventure commerçante. Les odeurs d'épices se mêlent aux relents âcres des viandes qui finissent de faisander sur les étales. Au fur et à mesure des déplacements alternent les différentes senteurs odoriférantes des fleurs arrosées par la lumière criarde des néons. Elles composent un étonnant bouquet avec celles, terreuses, des pommes de terre, carottes et autres produits fraîchement tirés du sol.

Le frôlement suave d'un passant, évoque le goût du sang à Estelle, quand on saigne du nez et que cela inonde la gorge. Ce n'est qu'un événement fugace qui imprègne son inconscient qui se rassasie aussitôt de sensations nouvelles. Un monde d'odeurs s'ouvre à elle. Estelle est prise par instants de nausées. Certains parfums lui envahissent l'esprit au point de lui donner le tournis. Elle doit s'agripper à un étau en fer le temps que les effets s'estompent avant de quitter le lieu qui irradie le malaise en elle. Curieux

sement les odeurs épaisses comme celle du sang ne provoquent pas de ces étourdissements dont elle est régulièrement la victime, mais plutôt une inquiétude diffuse dont elle ne perçoit pas le sens. Elle ressent une appréhension envers une entité dont elle ne peut reconstituer la réalité. Quelque chose qui la dépasse mais qui aiguise sa curiosité. Elle a envie de savoir tout en craignant ce qu'elle risque de découvrir.

« Madame Remington, ça va ? » s'inquiète Mohammed en lui tendant désespérément le sac de poires Conférence. Celui avec les fruits rouges dessinés sur le papier marron clair. Son sac à provisions lui pèse au bout du bras. C'est le petit matin, la clarté a changé Elle attrape le sachet en papier kraft.

« Il vous faut autre chose ? »

- Des marrons, c'est pour...

- Oui, pour faire avec la pintade, vous les avez déjà... Vous prenez pas de pommes aujourd'hui ?

- Ah si... justement il m'en faut. »

Estelle observe discrètement son panier, il est plein de victuailles. Voilà la raison de son poids inattendu. Elle devine les marrons à moitié renversés sur le côté.

Cette fois-ci ce n'est pas un homme, mais une jeune femme. Très jeune. Elle a l'odeur de la chair pas encore offerte. Le mouvement de sa chevelure estompe la lumière rassurante du soleil qui frappe à l'horizontal les immeubles. Elle vient d'avoir ses règles, Estelle en est certaine. Un brusque désir l'envahit. Le désir de serrer cet être dans ses bras, pas vraiment un désir sexuel, plus quelque chose de maternelle. Elle veut l'embrasser, sentir les émanations de son corps. Il lui faut un effort considérable pour détourner son esprit. Estelle a la certitude qu'elle aurait pu suivre cette image évanescence à la trace. Elle lit son passage encore inscrit dans les dédales du marché couvert.

Estelle descend la rue Raspail, il fait grand jour. Elle a dormi longtemps. De manière très surprenante, après cette grasse matinée, elle est exténuée. Pourtant Franck lui a fichu la paix. D'ailleurs depuis qu'elle est enceinte, elle ne ressent plus d'attirance pour lui. Ce qu'elle craignait, au départ, c'était d'avoir un alien qui prend possession de son corps. Bien au contraire, elle n'a pas le sentiment d'être habitée par une chose, mais d'être pleinement en communion avec une nouvelle partie d'elle-même. Elle ressent de l'érotisme dans cette relation, dans les mouvements en elle. Une jouissance extrême traverse tout son corps. Elle n'a pas envie de sexe mais de corps. Pourtant il lui manque un contenu pour ses bras. Elle voudrait serrer un être dans toute sa nudité pour ressentir le contact peau à peau. Ses seins gonflés par le désir ressentent aussi ce manque. Ils sont désespérément à la recherche de cette parcelle d'elle-même qui est absente. Elle reprend ses esprits, s'assoit sur le banc vert adossé au mur de l'immense hall que couvrent de grandes verrières où les pigeons ont élu domicile. Elle demeure immobile, parcourant des yeux l'enchevêtrement des poutrelles qui constitue l'armature de la couverture. Puis elle pose ses mains sur son ventre. L'enfant en elle s'est endormie, ne bouge plus, mais elle perçoit sa présence constamment. Elle la sait vivante. Elle parle du bébé au féminin car elle est sûre qu'il s'agit d'une fille. Aucun doute dans son esprit. Et si on lui avait dit le contraire, même armée des preuves de la science, elle ne l'aurait pas admis. Et bien qu'elle soit une digne représentante de la science médicale, rien ne la fera changer d'avis. Elle ressent cette présence féminine en elle, une harmonie totale s'est construite avec cet être en devenir. Estelle a l'impression de communiquer avec sa progéniture de parler un langage intérieur d'où les mots sont absents car les sensations les ont remplacés. Elle se lève puis chemine à nouveau dans cet immense hall où les bruits du monde lui rappellent qu'elle existe autrement que dans un rapport d'elle à elle. Une intimité à l'intérieur d'un corps gémellaire où elle peut se dissoudre

« Vous revoilà, vous avez oublié quelque chose ? » questionne le poissonnier, le jeune, celui qui n'est là que le dimanche pour donner un coup de main au patron. Avec sa peau cuivrée, ses cheveux blonds coupés ras et ses yeux délavés par l'océan, on le croirait tout juste débarqué d'un navire. Qu'a-t-elle oublié ? Ça recommence, elle redoute cet instant, ce délicat moment où sa conscience est en rupture avec le réel. Elle ne sait pas quoi répondre, car elle ne se rappelle pas ce qu'elle a acheté puisqu'apparemment elle est déjà venue. Enfin si elle se fie à la tête déconfite du beau navigateur. Elle cherche ce qui peut être le plus incongru pour être certaine de tomber juste. Elle repère les sprats fumés. Elle ne peut pas en avoir pris, elle n'aime pas ça et Franck ne supporte pas le poisson fumé. Ce qu'elle a occulté, c'est que l'enfant qu'elle porte en elle a un avis différent sur la question. Elle avance la main pour désigner les sprats, bien serrés les uns contre les autres, à la couleur orangée. Elle ressent une

certaine attirance pour l'odeur qui imprègne ses narines. Elle se met à douter, mais le mal est fait.

« Vous n'en avez pas assez ? Je vous l'avais dit, ça se mange comme un rien ces trucs-là... Je vous en remets quatre beaux, ça devrait aller... Au fait, je vous rajoute les citrons vous les aviez oubliés ! » Elle remercie, règle en monnaie et s'enfuit au plus vite sous les yeux étonnés du poissonnier du marché Raspail. Il fait un petit geste du doigt en direction du boucher qui n'échappe pas à Estelle. Elle se décide pour un retour par la ligne 12, mais au dernier moment elle choisit de pousser jusqu'à Saint-Placide en remontant la rue de Rennes. Elle s'engouffre dans la bouche du métro. Elle glisse son passe dans le lecteur de l'automate. Elle descend les escaliers pour attraper la rame qui stationne à quai. Heureusement elle trouve sur sa droite un siège libre. A cette heure de la matinée, il n'y a pas grand monde. Elle est lasse, dépassée par les événements. Ses repères sont complètement anéantis. Elle ne sait plus comment agir. Estelle hésite encore, mais elle doit parler à quelqu'un et ce quelqu'un ne peut être que Francis avec qui elle se sent en confiance. Lui au moins ne la prendra pas pour une folle et n'alertera pas la direction.

Mais elle identifie avec certitude la fragrance sucrée, masculine qui appartient à une personne qu'elle connaît, cependant, elle n'arrive pas à visualiser laquelle. Comme un mot qu'on recherche en vain. Où a disparu l'homme, certainement descendu au moment où elle est montée. Il a laissé derrière lui une trace volatile qu'elle peut suivre encore quelques instants. Elle n'a que le temps de sortir avant que les portes ne se referment sur elle. Le quai Vavin est désert comme la plupart du temps, une station sans correspondance qui n'est fréquentée que par les habitués du quartier.

Estelle traverse le carrefour pour attraper la rue Delambre. Elle passe sous les quatre horloges carrées qui marquent déjà onze heures. Le temps devient une réelle inquiétude pour elle. Elle n'ose imaginer quand elle regagnera son appartement.

Partie de la maison à la nuit finissante, elle ne remonte que maintenant la rue qui mène chez elle. Elle compose le code qui déverrouille la porte donnant accès sur le porche où la lumière du jour parvient difficilement. Elle se présente devant la porte vitrée sur la gauche. Elle compose un nouveau code qui est l'inverse du premier, puis elle pivote la poignée métallique. Elle traverse le petit hall acajou qui donne accès à l'escalier principal. Elle appuie sur le bouton d'appel et attend l'arrivée de l'ascenseur.

« Madame, vous montez ? » répète le rabougris du premier. Voilà que maintenant il parle, la tête droite, observant Estelle d'un air inquiet. Il pose pour la troisième fois la même question. Il observe Estelle, le regard perdu au loin, très loin. Sur une mer infinie où déferle le mouvement de la houle. Elle a envie d'eau salée, de se sentir bercée par le ressac de l'océan.

« Oui veuillez m'excuser, j'avais la tête ailleurs.

- C'est le moins qu'on puisse dire... »

La rabougris qui ne l'est plus tant que ça a découvert un intérêt soudain pour Estelle, depuis qu'elle est enceinte, qu'elle s'arrondit et que son visage devient plus gracieux. Quelque chose en elle a profondément changé. Il tente de comprendre l'origine de cette transformation. Il tente aussi de saisir pour quelle raison, par moment, elle semble hors du temps, déboulant de nulle part. Ou plus exactement d'un ailleurs qui n'est partagé par aucun de ceux qui l'entourent. Estelle entre dans l'ascenseur. Elle appuie machinalement sur le un. Il est déjà allumé ainsi que le cinq. Son étage. Elle se tourne vers le rabougris que la regarde en souriant.

« Michel... c'est mon prénom. » dit-il en lui tendant la main pour la saluer. Estelle attrape la main dans les siennes comme si elle s'accrochait à une bouée.

Estelle est debout, les bras ballants. Depuis combien de temps est-elle dans cet état de sidération, elle ne saurait le dire. Elle observe le corps inerte, allongé sur le sol. C'est celui du

rabougris gisant juste devant la porte de chez elle. La porte claque brutalement en se refermant. Les effluves animal de la fille la frappe au visage comme une gifle.

Tzara

Tzara regarde Gabriel, silencieux, planté sur son tabouret. Elle partage ses pérégrinations depuis déjà une longue période, une éternité. Il est installé au comptoir devant toute une série de robinets qui délivrent de la bière à la pression. On se croirait à bord d'un vaisseau amiral partant pour la guerre. Armé de cuivre reluisant, accastillage destiné aux pintes qui coulent à flot. Le serveur remplit de petits verres Havana Club préparant des cocktails pour un groupe de jeunes cravatés comme il faut. Les bouteilles de jus de fruits côtoient celles de vodka prêtes à l'emploi. Les consommateurs bruyants racontent des histoires à hautes voix. Elles disent des aventures inutiles où Marc Antoine côtoie Daniela dans une vie quotidienne à la banalité déplorable. A l'angle du comptoir trois filles devisent devant leur bière. Les écrans de télévision diffusent un match de rugby pendant qu'un serveur à l'accent italien, dans un pub anglais sert un jeune homme aux cheveux ras, avec un accent qui fleure bon la banlieue. Le patron, un grand noir éclate d'un rire tonitruant devant un groupe en costume cravate de courtiers en bourse. Bien sous tous rapports. Dans ce bar sombre des alcôves permettent de partager un espace plus intime. Un bruit sourd couvre l'ensemble des discussions d'où s'échappent des bribes de phrases qui, mêlées les unes aux autres, donnent un discours surréaliste. Quelques personnes n'ayant pas encore trouvé un lieu où se poser se tiennent debout à mi-chemin entre le comptoir aux reflets cuivrés et l'anonymat des petites tables. De l'une des alcôves deux paires d'yeux ont trouvé l'objet de leur recherche. Les deux hommes ont cessé d'échanger les paroles inutiles pour meubler ce début de soirée en suspens. Ils sont beaux comme des dieux, sveltes à souhait, d'une musculature fine et saillante. Ils ont conscience de leur beauté et jouissent de son effet sur les autres. Ils portent une tenue décontractée qui, quand on prend le temps de la détailler, dévoile un goût affirmé pour la qualité. La coupe des cheveux relève du même goût.

Gabriel se sait observé par ces deux hommes. Il a compris aussi ce qu'ils désirent. Il perçoit leur odeur âcre qui se répand parmi les senteurs tropicales qui émanent des plantations dégueulant de la suspension au-dessus du bar. Tzara sourit, elle a, elle aussi, perçut les intentions des deux consommateurs de Daikiri. Elle est insensible à leur charme, elle sait qu'ils ne sont pas pour elle. Depuis plusieurs minutes elle et Gabriel attendent leur contact. Ils ont un mauvais pressentiment. Quelque chose ne colle pas. Pourtant dans le bar tout est normal. Les deux dragueurs homos jouent leur partie sans aucune fausse note. Les consommateurs qui parlent très fort pour attirer l'attention ne dénotent pas. Le brouhaha continu correspond parfaitement à celui qu'on vient rechercher dans ce genre de lieu. Gabriel hésite. Rester plus longtemps et voir venir, ou bien sortir de cette taverne façonnée à l'anglaise. De toute façon il faudra bien partir à un moment ou un autre. Aucune des solutions ne sera meilleure que l'autre. Il choisit les deux homosexuels, cela lui évite de sortir seul, accompagné de Tzara et d'être facilement repérable. Il se dirige vers les deux hommes qui l'accueillent avec un sourire entendu. Tzara observe la scène de loin. Ils doivent en être à « chez vous » ou « chez nous ».

« On n'est pas loin, sur le côté de l'église Notre Dame des Champs. Vous connaissez ?

- Oui, la rue du Montparnasse ?

- L'autre rue, mais c'est bien ça... la fille est avec vous ?

- Oui, elle veut juste regarder, ça pose un problème ? »

Le plus jeune des hommes jette un coup d'œil en direction de son compagnon qui accepte d'un signe de tête. Gabriel a perçu que le blondinet aime être regardé, particulièrement par

une femme pour laquelle il n'a aucun désir. Il s'apprête à régler la note, mais celui aux cheveux cendrés prend les devants et tend une poignée de billets au grand noir. Ils échangent un regard complice puis le patron s'éclipse pour rapporter la monnaie dans une soucoupe qui reste telle quelle sur le comptoir. Tzara se glisse derrière le trio. Ils passent le long des cinémas, il fait nuit. Le trottoir encore humide resplendit de mille scintillements. Ils débouchent sur la place Edgard Quinet pour redescendre la rue Montparnasse où les crêperies s'alignent. Une épicerie partage le trottoir avec un bar « Happy hours » qui fait face à un japonais tombé là par erreur. Puis les crêperies reprennent leur succession ininterrompue pour finir sur un restau texan aux vitres sombres à travers lesquelles brille la lueur de petites lampes posées sur les tables des consommateurs serrés les uns contre les autres. Toujours silencieux, à part quelques banalités échangées rapidement par les deux homos, ils bifurquent sur la droite de l'église pour descendre la rue Stanislas. Ils n'ont pas été pistés, pourtant Gabriel pense que les chasseurs sont maintenant à l'affût. La traque a repris, les éléments se mettent en place petit à petit mais inéluctablement et cela les chasseurs, le savent. Ils n'ont pas encore totalement reconstitué la meute qui a été décimée à Berlin. Ce qui leur manque, c'est le dressage des nouvelles recrues. Elles n'ont pas vraiment vécu autre chose que des simulations. Le réel du combat leur fait défaut, et le plus grave c'est qu'elles n'en ont pas conscience. Trop sûres d'elles, il va y avoir de cruelles déceptions.

Arrivés à hauteur du 11 de la rue, ils stoppent devant l'entrée pour accéder au logement de monsieur blondinet et mister cheveux cendrés. Une porte en ferronnerie noire fait face au petit jardin. La rue se blottit sous les murs de l'église. Gabriel immobilise le premier d'un coup porté à la base de la moelle épinière. Le temps que le second comprenne, il est à son tour assommé par un claquement net à la base du crâne. Tzara a anticipé et s'est placée dans le dos du second, elle est sortie de derrière le container de recyclage du verre. Ils saisissent chacune de leur victime sous les aisselles et traînent leur cadavre en marche arrière. Leurs membres inférieurs essuient l'humidité du sol. Les deux petites traces disparaissent au fur et à mesure de leur déplacement. Comme deux couples, ils se mouvent au travers de la chaussée dans une danse macabre pour gagner l'autre côté de la rue. Ils appuient les corps sur la grille du parc, puis les basculent par-dessus. A cette heure du soir, ce petit havre de paix est désert. Seul un clodo, ivre, est effondré sur son banc à l'autre extrémité, là où donne le petit portail fermé quand vient le soir. Tzara saute prestement la grille, suivie de Gabriel qui gère un des corps. Il leur faut agir vite, la chaleur se dissipe vite, les molécules essentielles au processus de revitalisation perdent de leur potentiel. Les mégacaryocytes issus du mégacaryoblaste dépensent trop vite leurs agents photogènes. La troisième phase est rapidement atteinte, les cellules prennent un aspect granuleux préalable à leur détérioration définitive. Gabriel fait une entaille profonde à la base du bras, place un morceau d'écorce de berchimia zeyheri qui instantanément prend une couleur plus sombre. La régénération peut alors commencer. Pour Tzara c'est une étape nouvelle dans son processus de transformation. Sans l'ombre d'une hésitation elle se jette sur l'un des cadavres se délectant de l'épais liquide qui s'écoule de l'artère fémorale. Encore chaud et suave à souhait, il descend dans la gorge de Tzara. Une dégoulinure glisse sur le côté de sa bouche pour longer son cou fin et blanchâtre. Ses veines se gonflent au rythme des battements du cœur qui s'accélère. Gabriel se réjouit de voir l'être dont il a hérité se délecter et assumer pleinement sa transmutation. Cette étape est la conclusion irréversible du processus depuis longtemps entamé quand il l'a nourrie de sa propre force vitale. A son tour, il se penche à hauteur du poignet de son cadavre, il est temps, le mégacaryocyte basophile est sur le point de se terminer pour laisser place à la granulation des cellules. Gabriel sait aussi qu'il a atteint les limites de la régénération de son propre corps. Il faut qu'il le réalimente urgemment en processus vitale. Tout en fermant les yeux il aspire sans rien laisser perdre du sang qui sort par saccades de l'artère ulnaire, celle que Gabriel a choisie avec soin. Le débit régulier et moins abondant rend plus facile son absorption.

Rassasiée, Tzara s'est relevée et contemple le dos trapu de Gabriel, courbé en avant. Elle est impressionnée par la puissante musculature qui jaillit de la base du cou jusqu'à la boîte crânienne. L'envie et le désir de ce corps irradient dans tout son être. Elle n'en avait pas conscience sauf à cet instant précis. Gabriel ne lui en avait pas parlé car il n'y avait rien à faire. Aucun contrôle d'aucune sorte ne peut s'exercer sur cette sensation qui jaillit juste après s'être rassasiée. La mutation a commencé, effectivement. Tzara devient comme folle, elle a besoin d'être pénétrée, de sentir s'immiscer en elle le phallus de son maître. Plus elle cherche à contrôler cette excitation extrême plus elle l'amplifie. Gabriel perçoit très bien ce qui se trame derrière lui, mais son intérêt est focalisé sur le breuvage dont il se délecte, jusqu'à l'extase. Il sent les mains de Tzara se glisser le long de son épine dorsale. Il lâche le corps inerte de celui qu'il vient de vider de son sang. Il se tourne et découvre le visage de Tzara, elle respire d'une beauté fauve. Elle est de plus en plus femme, sa petite poitrine est devenue plus saillante. Gabriel n'a pas le temps de finir d'explorer la beauté de Tzara qu'elle le bascule en arrière cherchant le contact de sa bouche avec la sienne. C'est le moment qu'il attendait depuis qu'il avait été pris dans la ruse machiavélique du géniteur de cette femelle à l'ardeur agressive et violente. Il pivote sur lui-même dans un mouvement de torsade brusque. Il plaque sa main sur le visage de Tzara pour maintenir sa tête contre le sol. Il sent monter en lui le désir, son sexe devient dur et gonfle, emprisonné par le tissu de son pantalon. Il a la même envie que Tzara, la prendre et la faire sienne, se glisser en elle. Il appuie son autre main sur la bouche de Tzara jusqu'à ce qu'elle suffoque. Les soubresauts augmentent en fréquence. Il arrive difficilement à reprendre le contrôle de lui-même emporté par une pulsion des plus violente. Il dénude sa proie, la prendre dans ses bras et se serre tout contre son ventre. Ce ventre qui donne la vie. Il a un désir fou de le caresser juste avant de laisser sa main descendre dans l'entrejambe trouver l'ouverture pour la féconder. Brusquement Tzara cesse de bouger, elle retombe inerte tout contre la fraîcheur humide du sol. Sous le regard de la Louve, de sa Louve, Gabriel pleure. La nouvelle génération va prendre forme dans quelques instants. Un long hurlement éructe de la gorge de Gabriel, sa Louve doit être fière de lui, il a réussi la dernière épreuve. Tuer Tzara pour donner naissance enfin à une Louve. Tzara s'en doutait dès le départ, au plus profond de son âme elle s'était préparée, plus exactement son géniteur l'a tant souhaité que son espoir s'est transmis à Tzara. Son père a compris que le monde des chasseurs n'est qu'une illusion de puissance. Il a décidé d'abandonner son monde pour donner une chance à sa fille de connaître une autre vie. Une vie où elle pourrait se réaliser pleinement. C'est pour cette raison qu'il ne pouvait pas survivre, qu'il ne voulait pas survivre. Comment aurait-il pu supporter d'avoir en face de lui une étrangère qui serait sa proie, ou le contraire. Certainement le contraire car il en était certain elle avait la force d'une prêtresse. Il a juré à celle qui partageait sa couche qu'il ferait tout pour sortir leur fille de ce monde fermé dans lequel ils n'avaient plus leur place. Il avait vu sa compagne mourir lentement, dans une souffrance infernale, pour n'avoir pas voulu être donnée en pâture au leader du groupe de chasseurs. Elle l'avait payé de sa vie, mais le chasseur aussi.

Dans un sursaut, Tzara prend une profonde inspiration. Depuis plusieurs heures elle gît inerte sous le regard de Gabriel. Il attend patiemment que les éléments se combinent en elle pour régénérer ses cellules et en même temps finir le travail de mutation. Il faudra bientôt un nouveau cadavre pour la nourrir, elle a perdu beaucoup de son énergie dans ce processus de transformation. Même s'il est indifférent au monde des UrbanCity qui l'entourent, il n'aime pas ôter la vie. Il attend d'avoir atteint les dernières limites de sa résistance. C'est risqué, car durant ces moments il devient vulnérable.

Edda

Massacre dans la rue Monge titre en première page le Parisien avec une photo de mauvaise qualité en illustration. On distingue deux cadavres recouverts d'une bâche. Des policiers s'affairent sous le regard médusé des passants qui ne passent plus. Arrêtés dans leur trajet, ils ouvrent de grands yeux sur le spectacle qui rompt enfin leur vie monotone. Même le décorum semble chamboulé, les arbres essaient vainement de jouer leur rôle ainsi que la verdure décorative. Le trottoir s'allonge, barré d'une bande bicolore pour délimiter la scène où se joue une pièce de théâtre imprévue. Les rôles sont bien distribués, chacun vaque à ses occupations. Les morts attendent sous leur bâche, étalant en silence leur inutilité. Deux plantons protègent ce lieu des badauds, qui de toute façon n'ont pas l'idée de pénétrer l'espace scénique. Estelle mue par une curiosité inhabituelle observe ce spectacle, où la présence des cadavres s'impose à la vue de tout un chacun. Elle s'est penchée sur le journal pour vérifier qu'elle a bien identifié l'endroit qu'elle connaît. Elle aime à se poser dans le petit jardin qui jouxte l'église Notre Dame des Champs. Il est agréable, on y ressent une quiétude apaisante. Les bancs y sont accueillants et confortables. Le vent qui dévale l'avenue du Montparnasse est coupé dans son élan pour stopper à la porte de ce petit lieu niché au creux de la bâtisse religieuse. Elle lit sans lire l'encart planté sous la photo du Parisien, comme on peut parcourir les informations qui endeuillent la cité. Ce qui intrigue Estelle, peu encline à la lecture de ce genre d'articles aguicheurs jouant sur le sensationnel, c'est la description de deux personnes aperçues par un clochard. Ce dernier installé sur son banc habituel pour la nuit avait eu tout le loisir d'assister à la scène. Il a parlé d'un grand mince avec un manteau en cuir accompagné d'une fille qui ne disait pas un mot. Elle a acheté le journal sous le regard étonné du libraire, à peine visible derrière le comptoir de son kiosque, noyé sous les publications. Le sous-titre l'avait encore plus alertée "Meurtres rituels dans la capitale : Ce n'est pas terminé !".

« Vous ne prenez pas le Monde ?

- Non, j'ai besoin de certaines informations pour mon travail... explique-t-elle en déposant un billet dans la coupelle destinée à recevoir la monnaie. »

Estelle a posé son journal, elle boit le restant de thé au fond de sa tasse en porcelaine. Elle fait une moue de dégoût, son thé est froid. D'ailleurs, est-il seulement d'aujourd'hui ? Elle est incapable de répondre à cette question. Sous l'emprise du Temesta, qu'elle prend régulièrement depuis la naissance de sa fille, son esprit est embrouillé. Le point positif, elle analyse les événements d'une manière détachée, faussement détachée. Elle consulte un confrère depuis plusieurs mois. Franck le lui a conseillé. Il se demande si c'est lui qui attire les problèmes ou bien s'il les provoque. Il en a parlé à un collègue qui lui a expliqué que ce pouvait être un hasard. Un hasard fort peu probable mais un hasard quand même. La probabilité de voir par deux fois sa femme perdre la tête suite à la naissance de ses enfants ne devait pas être très élevé, plutôt proche de 0 que de 1.

Edda regarde sa mère tranquillement. Elle ne semble pas affectée le moins du monde par la dérive paranoïaque de sa maman. Estelle tend la main à sa fille pour aller faire un tour. Chacune enfiler un manteau léger, il ne fait pas si froid que ça. Sur le chemin, elles échangent très peu de mots, elles se comprennent intuitivement. Estelle a été très affectée par cet aspect de leur communication. Quand elle en parlait autour d'elle, au début, on lui a dit que c'était le lien maternel que c'était normal. Puis les gens ont commencé à trouver ses questions quelque peu déplacées. Elle a appris à décrypter les regards de ceux qui doutent de ses facultés mentales. Maintenant elle ne pose plus de questions, d'ailleurs il n'y a plus personne pour y répondre. Elle fourre le journal dans son sac puis s'accroupit pour déposer un baiser sur les lèvres du petit être qui résume le monde dans lequel elle vit.

Elle continue à recevoir quelques patients que le service daigne lui adresser en attendant qu'elle reprenne un congé maladie. La malade, maintenant c'est elle. Le badge qu'elle porte pour l'identifier ne la rassure plus du tout. Elle sait qu'elle passe petit à petit de l'autre côté de

la barrière. Quand elle entre dans la salle commune, ses collègues changent de discussion, ou bien se taisent, ou bien encore prétextent un travail à finir, un dossier à clore pour s'éclipser. Ils ont ce sourire qui vous déshumanise, vous rabaisse au rang d'objets de décoration. Son temps est compté. La petite main s'échappe de la sienne. Estelle ne s'est pas rendu compte qu'elle serre bien trop fort. Edda n'en veut pas à sa mère, c'est normal de lui faire mal, puisque ça vient de sa mère. Elle pourrait tout supporter de sa maman, car sa maman c'est un morceau d'elle-même. Comment ce qui est soi pourrait il nous faire du mal ? Ce serait comme de douter de son propre corps, croire qu'il peut vous trahir. Pour cela il faut attendre la vieillesse, celle qui plonge les secondes dans le silence de la cuisine, auquel s'ajoute le ronron continu de la télé du salon. Edda vit de la même façon les absences de sa mère. Le regard au lointain, perdue dans un temps qui n'en finit pas de se diluer.

Elles tournent dans la rue en contrebas de la place Fernand Mourlot, laissant la bouche de métro Edgard Quinet sur leur gauche. Le marché n'est pas installé, seules traces, les montants métalliques qui supportent les toiles roulées abritant les étals. Edda aimerait que les marchands soient là. Elle ne comprend pas pour quelle raison ils disparaissent pour n'apparaître qu'à certains moments qu'elle n'arrive pas à identifier clairement. Elle aime les odeurs qui se déversent dans les allées, elle découvre avec une joie immense les couleurs qui inondent ses yeux. Elle ne sait pas où donner du regard. Tout l'attire, elle aurait voulu vivre là au milieu des aliments. Que son lit soit installé sous les tréteaux des marchands, que sa mère soit une maraîchère. Encore mieux, une charcutière, plus exactement une bouchère. C'est cela, la personne qui découpe la viande, qui fait couler le sang. Les chairs découpées, les morceaux de muscles, les jarrets, les os, les côtelettes, toutes ces friandises placées là pour la délecter. Elle mange les purées de légumes qui lui prépare amoureusement sa maman, pour ne pas lui déplaire. Elle comprend intuitivement l'importance du nourrissage pour sa mère. Elle se doit de la contenter, il en va de sa propre survie. En tous les cas pour le moment.

Elles ont terminé leur longue promenade et arrivent devant la porte cochère vert foncé. Estelle tape sans réfléchir le code d'entrée. Elle est encore absorbée par ce qu'elle a découvert dans le journal. Se peut-il qu'il s'agisse de Gabriel. Elle pense souvent à lui, mais n'imaginait pas avoir de ces nouvelles sous cette forme. Elle préfère espérer qu'un jour elle l'apercevra dans la salle d'attente. Silencieux, dans sa grande veste au cuir éculé. Debout, toisant de toute sa hauteur l'ensemble des patients, étrangement calmes, comme à chaque fois qu'il est présent. Elle a un étrange besoin de lui présenter Edda. Elle aurait aimé qu'il la voie, qu'il lui dise que c'est une belle petite fille. C'est complètement impensable, mais elle le souhaite, elle en rêve même.

Elles s'engouffrent dans l'ascenseur. La grosse dame du sixième empesté un parfum insupportable comme à l'habitude. Elle est outrageusement maquillée, et présente son sourire crispé qu'elle destine à la bienséance des lieux publics. Arrivées au 5ième, Estelle et sa fille s'échappent de l'odeur écœurante, qui a envahi l'endroit confiné. L'une en adressant un au revoir, à peine esquissé, l'autre, du haut de ses 4 ans par un regard intense essayant de deviner la raison d'être d'une telle abomination.

Estelle doit préparer le repas pour elles deux puis ce sera la sieste. A l'école maternelle, ils n'ont pas voulu garder Edda car Estelle ne travaille pas. Ce moment de la sieste, elle le redoute plus que tout. Edda ne dort pas, elle a les yeux grands ouverts dans son petit lit. Silencieuse, comme à chaque fois qu'elle la couche. Au cours de ses nuits, Estelle a pris l'habitude de se lever régulièrement pour surveiller sa fille. Cette dernière garde les yeux ouverts. Est-ce qu'elle dort de cette façon ? C'est possible. Mais ça aussi elle n'en parle plus car il n'y a qu'elle pour le constater. Au début, quand Franck se rendait dans la petite chambre bleutée, il trouvait sa fille endormie les yeux fermés. Il venait chercher Estelle pour le

constater et ça c'était le pire. Elle savait que sa fille ne dormait pas, elle l'entendait à sa respiration et aux murmures de la petite voix qui résonnait dans sa tête.

Estelle est devant le presse-purée. Edda est debout, face à la porte d'entrée. Soudainement, elle est plantée sur le palier immobile. L'attitude de sa fille alerte Estelle. Il ne lui faut pas longtemps pour deviner la présence des jumelles. Soudain la porte claque, la petite disparaît de la vue de sa mère. Estelle ressent cette coupure comme un arrachement. Du vital s'en est allé, juste de l'autre côté de la porte. Il ne s'agit plus d'une porte mais d'un puits sans fond dans lequel Estelle tombe, comme aspirée par une force d'anéantissement. C'est l'instinct de survie qui la ramène à la réalité.

Comment sont-elles entrées, elle n'en a pas la moindre idée. Les bibelots représentant d'une quiétude familiale, tous plantés là, attendent la suite du spectacle. D'objets inanimés, ils sont passés au stade d'objets contemplateurs, témoins muets d'un combat irréel entre des femmes où la force du féminin s'expose en rage destructrice. Estelle se retrouve seule pour faire face. D'une certaine façon elle préfère. Elle pressent le drame qui va se jouer. Elle effectue un demi-tour sur elle-même. Elle découvre Marjorie appuyée contre la porte, un sourire machiavélique sur le visage. Toute fuite est impossible. Un rictus déforme son visage d'habitude si beau, donnant un aspect surréal à sa figure. La chevelure fauve dégingole sur un front que la crispation barre de rides profondes. De son regard émane une furie qu'Estelle a déjà croisée. Alors elle tente de deviner ce que la gamine, mains cachées dans son dos peut bien dissimuler. Quelle arme va surgir. La terreur envahit petit à petit son esprit. Elle perd pied. Où se cache Magali. Elle ferme les yeux, sentant ses jambes se dérober. Elle est en déséquilibre, basculée une nouvelle fois vers les ténèbres. Un noir total prend possession de son cerveau, le visage d'ange d'Edda émerge. Telle une décharge électrique, Estelle est instantanément ramenée à la réalité pour découvrir Marjorie qui se jette sur elle, les mains en avant. Elle est saisie au cou, projetée contre le mur. C'est à ce moment qu'elle découvre l'autre furie dans l'embrasement, côté salon. Estelle est soulevée du sol, elle a du mal à respirer, elle suffoque. Dans son champ visuel, elle entrevoit la double fenêtre de la salle grande ouverte. Le ciel bleu capte son regard. Quelques nuages statiques assistent solennellement à son passage par-dessus la rambarde. Elle ressent une profonde blessure dans le milieu de son dos, provoquée par les jardinières métalliques. S'ensuit une douleur violente, lorsqu'un des bouts en ferraille s'enfonce dans la chair. A hauteur de l'os de sa hanche, elle éprouve une nouvelle douleur provoquée cette fois par sa chute sur la commode. Dans le mouvement rapide de son corps, elle a cru apercevoir Edda. C'est matériellement impossible. Elle est enfermée sur le palier. Elle fait un effort considérable pour surmonter la douleur que lui inflige le moindre mouvement. L'étau qui l'enserme, se relâche suffisamment pour qu'elle puisse se dégager. Elle s'agrippe comme elle peut à la commode pour trouver un point d'appui. Marjorie l'a lâchée elle découvre le couteau profondément enfoncé dans la cuisse de son agresseuse. Un sourire machiavélique se dessine sur la bouche d'Edda. Maintenant elle fait face à Magali qui s'est reculée. Marjorie arrache d'un coup l'arme qui lui cisaille le membre inférieur. Elle l'envoie à sa jumelle légèrement décalée sur le côté. Edda glisse sur le sol avec une rapidité incroyable, elle attrape le couteau au vol, le plante dans le bas ventre de Magali sous le regard atterré de sa jumelle. Cette dernière n'a pas le temps de voir la lame de ce même couteau s'engager sous sa mâchoire. Elle sent la chaleur du sang s'écouler à la base du cou, pour glisser dans l'échancrure de son corsage.

Le commissaire Luka

Luka est derrière son bureau, il semble indécis, il ne sait par quel bout prendre cet interrogatoire. Enfin il se décide.

« Vous comprenez bien que la présence de vos deux belles-filles au domicile de leur père ne peut être considérée comme une intrusion illégale ! »

Magali a porté plainte pour agression et tentative de meurtre. Elle est en soin intensif à la Salpêtrière. Sa sœur jumelle est toujours dans le coma en salle de réanimation. Le commissaire est dubitatif, il imagine difficilement Estelle Remington capable d'une telle violence. Un autre élément intrigue le commissaire, son rapport, pour le moins étrange, avec son patient Gabriel, une sorte de fascination, d'admiration plutôt. Mais même en tenant compte de cet aspect des choses, ça ne colle pas avec le personnage. De plus, son histoire est tellement ridicule, c'est comme signer son inculpation.

« Bon reprenons, votre fille, comment déjà ?

- Edda.

- Edda, c'est ça. Donc votre fille était sur le palier car la porte avait claqué. Comment se peut-il qu'elle assiste à tout ça étant sur palier quand madame... attendez un peu... »

Le commissaire consulte ses notes, tout en observant son interlocutrice. Son regard apeuré, son visage crispé, tout marque l'inquiétude. Il se demande si elle est saine d'esprit. Le comble pour une psychiatre. C'est une épidémie. Entre elle et l'ancienne femme de son « ami » comme elle dit, le milieu n'est pas propice à la bonne santé mentale.

« Voilà, quand Madame Dufilo, votre voisine de palier, alertée par le bruit sort de chez elle, c'est bien ça ? »

Devant le mutisme de son interlocutrice le commissaire est pensif. Se peut-il qu'elle ait effectivement perdu la tête et que, dans un accès de folie, elle ait voulu tenter à la vie de ses deux belles-filles avec lesquelles elle a des rapports pour le moins tendus. L'« ami » a confirmé juste avant les rapports difficiles avec ses deux filles et sa copine. Luka trouve ça tellement imbécile cette façon de se désigner, ami, copine, ils vivent ensemble depuis bientôt 6 ans, ils ont une fille, et ils parlent comme deux adolescents qui évoquent leur liaison. Luka a remarqué quelque chose d'étrange. La gamine se tient à distance de son père, lequel, malgré des termes très gentils n'arrive pas à créer un véritable lien avec sa fille. Il y a quelque chose qui sonne faux dans leur façon d'être. Par contre, avec sa maman, Edda est très tendre, très proche. Elles semblent se comprendre intuitivement. D'ailleurs elles n'échangent pratiquement pas de paroles. Plus exactement, et le commissaire vient de s'en rendre compte, Edda ne parle pas. Elle n'a pas dit un mot. Autre chose intrigue Luka, le père d'Edda n'est pas loin de tenir un discours qui laisse entendre qu'Estelle est folle. Venant d'un neurologue ça donne un poids certain à son propos. D'ailleurs Eric, son assistant principal dans toute cette affaire, a été immédiatement convaincu, du coup, lui aussi la tient pour folle.

« Madame Remington, vous comprenez que votre silence ne plaide pas en votre faveur...

- Alors vous aussi vous me croyez folle, comme tout le monde... »

Sans prévenir, Estelle se lève, se met gigoter comme si elle avait la danse de Saint Gui. La voilà qui profère des paroles incompréhensibles. Puis, elle frappe le bureau de ses poings à coups répétés de plus en plus violents. Sans que cela ne la ralentisse, elle brise le panier métallique qui contient diverses paperasses. À chaque coup porté, le sang laisse de plus en plus de traces sur la surface du bureau. Dans le couloir, un silence s'installe petit à petit pendant qu'Estelle s'assène des violents coups de poings sur le visage. Tout va très vite. Les deux policiers de faction entrent pour maîtriser la forcenée. Cela ne suffit aucunement, il faut deux autres policières qui étaient occupées dans le bureau jouxtant celui du commissaire et Eric pour plaquer Estelle au sol.

Le temps que le SAMU arrive, Estelle trouve le moyen de se dégager. Dans un déséquilibre malheureux, sa tête heurte l'angle du meuble. Elle saigne abondamment. Elle hurle de terreur. Les infirmiers débarquent à ce moment. Voyant sa tunique crème, rouge de sang, ils pensent qu'elle a été blessée par balle. Les policiers tentent d'expliquer la situation, pendant qu'on lui injecte un tranquillisant avant de pouvoir l'évacuer aux urgences.

Le commissaire se retrouve tout seul dans son bureau. Finalement il se dit qu'elle a plus de force et d'énergie qu'il ne l'aurait pensé. Il cherche à comprendre comment les événements se sont enchaînés, et pour le moment ils ne s'enchaînent pas comme ils devraient. Les meurtres rituels continuent à se produire principalement dans la capitale. Il a pourtant la sensation que tout se focalise autour d'Estelle et de Gabriel même si, pour le moment, un manque total de concordance subsiste. Luka ne peut s'empêcher de penser qu'il tient là un début, un embryon de bout de piste. La description des derniers meurtres qui ont pour origine le bar anglais désigne Gabriel sans l'ombre d'un doute et l'espèce de folle qui l'accompagne. L'agression de la secrétaire du service de psychiatrie ne colle pas tout à fait avec les meurtres rituels, pourtant le commissaire est persuadé que cette « attaque » fait lien avec l'ensemble. Plus exactement avec quelqu'un. Il sent qu'il y a là des éléments qu'on a voulu faire disparaître. Pourquoi avoir renversé le contenu de toutes les armoires de rangement sinon pour en extraire un dossier, ou plusieurs. Il est sorti de ses réflexions par l'arrivée impromptue d'Eric. Il pense qu'il vient lui faire un compte rendu de l'interrogatoire de l'« ami ».

« Commissaire, que fait-on de la petite ? On la remet à son paternel ou bien on saisit la protection de l'enfance pour qu'il s'en charge ?

- Elle est encore dans les lieux ... »

Il a occulté cette information. Il ne sait pas trop quoi penser. La situation familiale est problématique, pour le moins, mais est-ce qu'on doit pour autant retirer l'enfant ? Il faut qu'il se fasse une idée. Il a aperçu vaguement la petite qui accompagnait sa mère mais il s'est focalisé sur Estelle. Il s'en veut. Comment a-t-il pu perdre de vue l'enfant. Il tente de se rappeler son prénom. Elda, ou bien quelque chose d'approchant. Ça l'énerve de ne pas se souvenir, lui qui a une mémoire infallible. C'est comme si l'enfant était recouverte d'un manteau d'anonymat. Tout ce qui se rapporte à elle lui échappe. Même l'âge, il n'en a aucune idée. Eric n'ose pas interrompre son patron dans ses cogitations, quand il a cette allure bourrue, mieux vaut se faire discret et être patient. Le laisser suivre le fil de ses pensées. Elle aussi, elle est couverte de sang, voilà l'information qui manque au commissaire. Et si elle est demeurée sur le palier, une explication s'impose. Mais qui la lui fournira ?

Luka somnole à son bureau sous le regard attendri d'Eric. C'est le moment que choisit le téléphone pour sonner. Luka décroche. Au bout du fil l'interlocuteur se rappelle au souvenir de Luka. Il s'agit du psychiatre qui suit l'ancienne femme de Franck Simon, la mère des jumelles.

« Vous dites... personne ne comprend pourquoi cette femme est plongée continuellement dans une dépression sur laquelle, même les médicaments n'ont pas prise... Pas trop vite, je note en même temps... Non je n'ai pas de secrétaire sous la main, ni sous autre chose d'ailleurs ! Reprenez... Elle concentre autour d'elle les psychiatres, c'est devenu un cas d'école. ». Luka prend le temps de réfléchir à ce qui vient d'être dit, une idée lui traverse l'esprit. « Ce sont bien les jumelles du mari qui sont sur la photo dont vous parlez ?... Merci pour tous ces renseignements... Je ne sais pas encore mais je pense que ce sera le cas... Au revoir et encore merci. »

L'adjoint observe son patron silencieusement. Il est encore plongé dans un état de réflexion qui rend toute discussion inutile au risque de se faire envoyer sur les roses. Luka n'a pas fermé

l'œil de la nuit. Sa femme s'est faite à l'idée, quand il avance dans une enquête, il devient exécration. Une conclusion qu'elle partage, sans le savoir avec l'adjoint du commissaire. Quand son mari ne dort pas, il gigote sans fin dans le lit pour finir par se lever, se faire un café bien noir et entamer une partie d'échecs qu'il laisse assez vite en plan. Il ne faut surtout pas y toucher durant toute l'enquête. Le plus surprenant, elle sait que l'enquête est sur le point de se conclure quand la partie d'un seul coup se termine. Il joue tout seul contre lui-même. Plus exactement, lui contre son ennemie, l'enquête.

Luka tente de faire le point, une sorte de point d'étape. Pour la première fois, il a l'impression de pouvoir relier les informations les unes aux autres. Il commence par la mère des jumelles, une certaine Lucie Vosavsky. Il a appris qu'elle « décompensait », comme a dit son psychiatre. Décidément que de psys dans cette affaire pense Luka. Il relit ses notes. *Mme Vosavsky est persuadée que des « chasseurs de Louves » veulent lui confisquer son ventre pour produire des combattants.* Il prend note sur son calepin de l'utilisation d'un vocabulaire commun avec l'affaire que le préoccupe. Puis il s'intéresse au dénommé Hugues Grant. Il note. *Hypothèse : lors de l'attaque dans les sous-sols du l'hôpital, le but n'était-il pas de faire disparaître des preuves le concernant ?* Il pense qu'il y a beaucoup de d'« énervés de la citrouille », comme il dit, qui tournent autour de ces histoires de « loup garou ». Il ajoute que Gabriel, tout comme Hugues Grant, arrivent d'Allemagne. Il note en surlignant, *vérifier d'où vient Mme Vosavsky.* Il repense à la question des psys. Non seulement, Estelle, la fameuse psychiatre, a des soucis de santé, mais la première femme du neurologue Franck Simon, aussi. Il inscrit sur son calepin : *revoir tout ce petit monde ! Estelle à cause de ses « angoisses » au sujet des filles de ce Franck.* Le qualificatif d'« angoisse » est pour le moins léger, se dit-il. *Travailler les rapports étranges qu'entretiennent Estelle et Gabriel.* Il referme son carnet et pose son stylo.

« T'irais pas me chercher un café et un sandwich ? »

Eric lève le nez de ses mots croisés, sa dernière lubie. Il bloque sur la définition *Bonne couche* en sept lettres. Il a les deux premières lettre « n » et « a ». Il replie sa revue, il sourit. « Le chef est revenu parmi nous. » dit-il pour lui-même.

Mythologie

Le commissaire Luka attrape sur la pile de paperasse qui envahit son bureau une revue qu'on vient de lui apporter. Il se lève, se dirige vers le distributeur automatique. Il cherche dans son porte-monnaie les pièces qu'il a mises de côté. Il les glisse dans la fente, choisit la version « allongée » de la boisson. Il lui a fallu un peu de temps pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une boisson qu'on buvait, affalé dans un divan romain. Le gobelet se loge dans son emplacement, un bruit de moulin à café lui rappelle une sempiternelle question. C'était vraiment des grains ou bien juste pour épater la galerie.

« Bonjour commissaire... »

Il cherche à se rappeler qui est cette jeune flic. Il fut une époque où tout le monde connaissait tout le monde. Trop de rotations dans les personnels rendent cette tâche impossible. Ou alors il perd la mémoire, il devient sénile en plus d'acariâtre. Pour le lui rappeler, il a une fille en or.

« Huguette... Je plaisante, mon prénom c'est Isabelle, je suis dans le commissariat depuis deux semaines, c'est normal que vous ne me remettiez pas.

- Vous prenez quoi ?

- Rien, c'est gentil, mais y a pas de soucis...

- Laissez-moi me racheter, mes émoluments me permettent encore d'offrir une boisson à une charmante personne comme vous. Alors ce sera quoi ?... »

Luka ressort son vieux porte-monnaie éculé en cuir. Il en tire une pièce de deux euros qu'il fourre dans la fente en priant que les dieux des machines à café lui soient favorables. Le bruit caractéristique de la ferraille qui dégringole dans son logement le rassure. Le seul problème c'est que la bête immonde a la fâcheuse habitude de recracher son contenu avec nonchalance. La monnaie s'étale sur le sol. Il se retrouve accroupi face à la belle demoiselle. Son parfum délicat arrive quand même à ses narines. Tout en se relevant péniblement, il la dévisage. Elle est vraiment très jolie. Très jeune et très jolie. Comment a-t-il pu ne pas la remarquer ? Il a donc pris un tel coup de vieux qu'il ne voit plus la beauté des femmes. Ils restent un moment silencieux, puis le commissaire prend congé, se rappelant qu'il a une revue à lire. Elle est justement glissée sous son bras. Sur le chemin qui sépare la machine à café de son repère, il repense que cette jeune flic a des expressions qui lui rappellent sa fille. Ce doit être une question de génération. Un an qu'il ne l'a pas vue. Depuis qu'elle a été chargée de la mise en place d'un nouveau Celio en Macédoine à Skopje. L'idée d'aller se perdre dans les anciennes possessions soviétiques ne l'enchantait guère, mais sa fille ne l'a pas écouté. Ça a fini en engueulade. Au moins avec sa collègue Isabelle, ça s'est terminé par une entente cordiale. Il aurait bien aimé la serrer dans ses bras pour lui faire la bise. Juste ça, pour pouvoir une fois encore sentir son parfum. Il est certain qu'elle en met une touche légère à la base du cou. Il est devant son fauteuil à rêvasser lorsque la revue lui échappe pour tomber par terre. Il sursaute sous les yeux étonnés de Eric. Il n'a pas l'habitude de voir son chef, le regard au lointain, en arrêt sur image devant son bureau métallique beige pastel. Un meuble austère qui n'invite pas spécialement au voyage mental. Il se replonge dans l'écriture du rapport qu'il doit rendre au plus tôt soit deux jours avant. Le cliquetis rassurant de la machine à écrire remet les choses en place, le commissaire à son bureau et l'adjoint derrière sa machine. L'écoulement du temps peut se faire en toute sérénité, le commissariat reprend sa routine. Les rencontres et les errements viennent d'en être évincés pour le bon fonctionnement de l'administration judiciaire.

Luka a contourné son bureau pour se glisser dans son fauteuil. Celui qu'il a gagné grâce une stratégie digne des plus grands, pour enfin mener ses réflexions à leur terme. Le cuir noir a pris un aspect râpeux. Sur l'un des accoudoirs, la bourre s'échappe. Mais pour rien au monde il n'en aurait changé. Il ouvre sa revue, la feuillette rapidement pour trouver la page qui l'intéresse.

Que nous ont légué les hommes du néolithique.

C'est bien le titre dont lui a parlé le collègue chargé des renseignements.

D'après les dernières recherches, il s'agirait de deux groupes identifiés par des inscriptions lithiques. Un groupe de chasseurs, sorte d'aristocratie parmi les chasseurs cueilleurs. Il a été retrouvé de grandes stèles au polissage d'une qualité inégalée. Même avec les machines modernes comme les rectifieuses on n'arrive pas cette qualité. Il est à peu près certain que ces dalles servaient au sacrifice de membres issus du deuxième groupe, ennemis héréditaires des chasseurs. Il est fait référence à une sorte de sorcier qu'on pourrait associer à ceux décrits par Georges Devereux. Personnage aux pouvoirs rassurants car donnant la possibilité de prendre l'avantage dans les nombreux combats. Pouvoirs redoutés cependant car possédés par des êtres ayant été capturés dans d'autres tribus. Le sorcier était placé à l'extérieur du groupe qui lui, vivait dans une grande bâtisse regroupant tous les individus. L'emplacement des poutres a permis la reconstitution de ces grandes habitations collectives. Le sorcier avait donc une hutte à part dans laquelle il recevait ceux qui venaient demander conseil. Le paiement s'effectuait la plupart du temps pour le don de victuailles. Dans ce

groupe, ce qui n'est pas le cas pour tous les groupes de chasseur, la femme n'est pas la possession d'un seul et peut à l'occasion servir de transaction.

Le deuxième groupe est plus difficile à identifier car les traces sont indirectes, elles viennent des chasseurs. Ce deuxième groupe semble avoir pour nom un dérivé ancien du mot loup : lycanthrope. Les représentations les décrivent comme descendant d'animaux aux dimensions surnaturelles. Il est fait référence aux cycles lunaires, mais pour donner un exemple de mesure du temps. Le seul problème vient des différentes interprétations de la durée en fonction des lieux.

« Et bien commissaire on s'intéresse à la préhistoire. Vous avez le meurtre d'un homme de Neandertal sur les bras. »

Le commissaire lève le nez pour découvrir son acolyte, un besogneux plus ou moins alcoolique selon le rythme de ses déboires amoureux. Il a un sens de l'humour que n'apprécie pas Luka. Il le considère comme un imbécile présomptueux qui n'a qu'une fonction, loger les putains pour les mettre au trou. Une façon de faire du chiffre. Le lendemain on peut les remettre sur le trottoir et allez fouiner ailleurs. Il soupçonne le bonhomme au passage d'arrondir ses fins de mois. Et du même coup d'avoir ses entrées pour une passe gratos de temps à autre. Il n'apprécie pas non plus ses collègues de l'inspection générale, c'est la seule chose qui l'empêche de balancer « Janvier », pourtant il aurait bien fait une entorse au règlement. Il jette un regard désabusé au gros personnage qui pue la transpiration. Tout pour plaire.

« Je t'emprunte la jeune recrue, on fait une descente... visiblement règlement de compte à ok Coral entre bandes rivales... »

Luka opine de la tête à contre-cœur. Mais il n'avait pas vraiment le choix, un service en vaut un autre et là il devait une fière chandelle au gros commissaire qui pue. Heureusement, il a hérité d'un adjoint nettement moins con que ce « Janvier ». En réalité, c'est Javier, mais le commissaire ne peut s'empêcher de l'associer à *la traversée de Paris*. Il le range dans la catégorie des imbéciles d'antan. Il se tourne vers Eric, il aime bien l'observer en plein travail. Il a l'allure décontractée, toujours guilleret, un mot gentil pour chacun. Il est jeune, beau, mais pas con à la fois. Il vit le parfait amour avec une pimbêche de bientôt deux fois son âge. C'est drôle les choses, pense Luka qui n'a jamais pu trouver l'amour de sa vie. Lui, il vit avec un vieil alcoolique qu'il héberge depuis bientôt six ans. Son colloque, comme l'appelle Louise la petite serveuse du café Parnasse avec qui il couche de temps à autre moyennant finance. Le privilège de l'âge. C'est marrant cette façon qu'ils ont de passer du bon temps tous les deux. C'est un peu comme si la transaction les dédouanait de la question de ce que peut bien fiche ensemble une gamine de vingt ans et un commissaire de bientôt cinquante. Alors d'imaginer son adjoint avec une bonne femme qui aurait pu être la sienne et surtout qu'ils s'entendent si bien ça dépasse son entendement. Javier quitte le bureau en claquant la porte, comme à chaque fois. Luka bougonne dans son coin.

« Quel con ce Janvier. Je me suis pris de passion pour la préhistoire ! Il faudra un de ces quatre que je lui explique que les dinosaures, ces grosses bêtes à cornes, ça m'aide à comprendre la connerie humaine !... Il ferait mieux de lire un peu, ça la rendrait moins crétin ! Ça reste entre nous, évidemment. »

Eric, le jeune adjoint sait que quand Luka s'en prend à « Janvier » de cette manière-là, c'est qu'il tient un début de piste. Et qu'il n'en dira pas plus. Il connaît bien son supérieur. Pourtant, il travaille avec lui depuis peu, mais très vite il a apprécié le personnage. Il a compris aussi que ces histoires de règlement de comptes façon archaïque le chiffonnent. Heureusement, depuis l'agression à l'hôpital, il commence à y voir un peu plus clair. Des liens se tissent, ce n'est pas grand-chose, mais à la place de rien du tout c'était un début.

Ce qui intrigue le commissaire, c'est le passage suivant : "*... nous avons réussi à décrypter un texte gravé sur une tombe, plus exactement un tertre. Il n'y a qu'un court passage encore lisible qui parle d'un chasseur-gourou qui a été blessé par une louve et donc contaminé. Il y est aussi expliqué que ce chasseur-gourou perçoit les changements temporels et a le pouvoir d'agir sur le temps.*"

Quand il a rencontré la psychiatre pour la première fois et qu'ils ont évoqué le fameux Gabriel qui aurait attenté à la vie de la secrétaire dans le sous-sol des archives, le commissaire a eu des doutes. La première chose qui ne collait pas, c'était qu'un combattant de son acabit ait pu rater une occasion pareille de tuer. Si telle était son intention, ce dont le commissaire est loin d'être certain. L'autre élément, c'est le fait qu'il arrivait d'Allemagne et qu'il racontait des histoires de mission pour le compte d'un groupe qui se réfère aux loups. Il aurait bien aimé avoir une autre petite conversation avec le fameux Gabriel. Et une dernière chose turlupinait Luka, la façon dont Estelle, la psychiatre, parlait de l'écoulement du temps durant les entretiens avec ce patient.

« On va aller rendre une petite visite au numéro qui s'est fait chopper avec un zigoto des Buttes Chaumont. » C'est un homme d'une trentaine d'années qui s'est fait prendre avec un couteau de chasse en tenue de camouflage en plein Paris dans le fameux parc. Après la fermeture. Il a laissé une estafilade d'une quinzaine de centimètres en guise de dédicace dans la bedaine d'un des gardiens. Il a fallu un car de CRS pour le déloger. Il disait faire partie du clan des chasseurs et qu'il était là pour nous protéger. Cataloguer un peu rapidement de frappadingue il attend de passer devant le juge au Quai des Orfèvres. Il a été interné une première fois, seulement ces imbéciles de gardiens n'avaient pas été fichus de le garder justement. Ils l'avaient laissé filer du centre d'internement pour les dingues. On ne peut décidément pas faire confiance aux infirmiers. Ils ne peuvent pas être à la fois du côté du malade et du côté du détenu. Il y avait contradiction dans les termes. Le commissaire est un défenseur de l'internement ferme et à vie. Sinon à quoi ça sert qu'il se décarcasse !

« Ça nous fera une occasion d'aller rendre une petite visite à nos amis de la haute ! »

Le téléphone sonne, Eric se lève pour décrocher. C'est celui de Luka, mais Luka ne répond jamais au téléphone. Cette tâche est dévolue à Eric. La plupart du temps. Un reste d'appréhension dont il n'a jamais rien dit. Eric n'a pas non plus cherché à savoir. C'est ce qui fait que Luka l'apprécie, même s'il n'en dit rien. Ça remonte aux années soixante, toute son équipe décimée dans un braquage qui a mal tourné. Malheureusement ce jour-là le commissaire s'était rendu au chevet de sa fille. Malade de pas grand-chose, mais il s'était inquiété. Il venait d'en hériter, alors pour lui c'était un peu compliqué. Ce qui faisait le problème de conscience, ce n'était pas vraiment ça. L'info d'un indic sur le braquage, il ne le sentait pas, une appréhension dont il n'avait pas, à l'époque, jaugé l'importance. De ces alertes que maintenant il sait entendre. Quand il voit la mine déconfite de son adjoint, il n'a pas le moindre doute.

« On a besoin de nous, ça tourne au vinaigre avec l'équipe de Janvier, pardon Javier... »

Le commissaire est déjà debout attrapant son pardessus et son holster en cuir marron qui contient un revolver Manurhin MR73. Arme qui a miraculeusement échappé à la normalisation des armes à feu au cours de l'année 1974. Depuis, il la conserve contre vents et marées. Eric, quant à lui, ne quitte jamais son calibre 19 Beretta 92 ni son blouson. Ils sont dans le couloir, le commissaire devant, son adjoint derrière. Lequel ne comprend toujours pas comment un bonhomme avec un tel embonpoint peut encore courir si vite. Ça cavale un peu partout. Le directeur distribue les informations. Eric note rapidement le lieu d'intervention, puis il passe au bureau des attributions pour obtenir un véhicule. Il dégringole les escaliers pour arriver dans le parking. Il démarre en trombe, son patron l'attend à la sortie du commissariat. Il saute rapidement à l'avant, côté passager. Il n'aime pas conduire, la vitesse

n'est pas son truc. Il s'agit du parking d'un RER en proche banlieue plus ou moins abandonné. Seuls quelques irréductibles continuent à y garer leur véhicule. Ça a l'avantage de ne pas faire des kilomètres pour trouver un emplacement, par contre, ça a l'inconvénient de l'éclairage défectueux et des odeurs d'urine.

Ils passent devant la gare principale d'Aulnay, pour attraper le rond-point qui mène à une ruelle en impasse. Le commissaire est étonné de voir Eric prendre une route différente de autres voitures de flics. Mais il a appris à connaître la façon de faire de son adjoint et son instinct ne le trompe jamais.

« Fourre-toi là !

- C'est une place handic...

- On dira que t'es handicapé mental ! »

Ils laissent la voiture sur l'emplacement. Ils descendent l'escalier qui mène aux voies. On entend une annonce pour le train en direction de Paris. Ils bifurquent pour s'engager dans un couloir mal éclairé. A mi-distance, une porte en ferraille ouvre sur un autre escalier qui plonge vers le parking par une entrée latérale.

« Comme ça on sera directement dans le feu de l'action, explique Eric en sautant du véhicule.

- Tu connais les lieux visiblement...

- J'ai habité le quartier dans une location merdique un peu plus loin... Pendant ma formation... C'était pratique et pas cher... Par contre fallait supporter l'ambiance... On dirait que ça chauffe à l'intérieur... Eric essaye de continuer à parler, mais il est essoufflé.

- Dis donc, faut te remettre au sport !

- J'entre en premier et je vous couvre sur le côté gauche, ça vous va... »

Eric n'a pas besoin d'attendre la réponse, à trois il s'engage dans le parking. Les cris se répondent les uns aux autres, la panique est générale. A droite un flic en tenue et un autre en civil.

L'attaque

« Mais où est-il cet empaffé !

- Dans le fond à droite derrière le fourgon noir... »

Le jeune flic qui a obtenu une promotion récente n'a pas le temps de finir sa réponse. Sous les yeux horrifiés de son supérieur sa tête vient de sauter du corps auquel elle était accrochée peu de temps avant. Aspergé de sang, il ne voit pas arriver le sabre qui le traverse de part en part.

« Où est Gégé. Gérard, réponds merde...

- Un homme manquant à son poste ! »

Une pagaille sans pareil règne dans le sous-sol. Les ordres et les contre-ordres fusent de partout. Le commissaire Javier ne s'attendait pas à un tel carnage. Heureusement, il a fait appeler les renforts disponibles. Mais le résultat reste le même. Impossible de localiser celui qui décapite avec une rapidité effroyable. Visiblement à l'arme blanche. Mais ça, il ne pouvait le deviner.

« Gégé a été dézingué ! Ah c'est dégueulasse, il a plus de tête...

- Putain calme-toi merde ! Arrête de gueuler comme un con ! »

Miguel ne se contrôle plus. Il émet un son strident continu. Le lieutenant qui se tient à ses côtés, excédé, lui assène un coup en pleine figure. Lui non plus ne se contrôle plus. Il l'a frappé d'un coup de poing. Il a peur, ne sait plus comment se protéger. Doit-il rester dos au mur faisant face à l'adversité ou bien accroupi, caché par le 4x4 noir ? Il en est là de ses réflexions quand il comprend que le silence de Miguel n'est pas dû au coup qu'il lui a porté mais à sa gorge tranchée. S'en est fini de son collègue. Il ne sent pas immédiatement la lame pénétrer dans son dos. Il la voit d'abord ressortir de son abdomen.

Quelques coups de feux assourdissants résonnent dans l'immense parking souterrain en béton.

« Cessez le feu ! » hurle une voix de stentor.

L'attaque a duré en tout et pour tout une dizaine de minutes. Le commissaire Luka arrive au beau milieu de ce cauchemar éveillé. Après la furie, le silence est total. Visiblement l'agresseur auquel les forces de l'ordre ont tenté de faire face a filé. Luka décide de quitter son pilier protecteur. Il s'avance en pleine lumière, juste sous le néon qui vibre, émettant des flashes de manière arythmique.

« On fait l'appel, qui est chargé des effectifs ? reprend le commissaire Luka avec la même voix de stentor.

- C'est le lieutenant Phil du SRPJ... »

Du fond, dans l'obscurité du parking une voix se fait entendre. Tremblotante, imprégnée de peur. Elle résonne dans l'immensité du hall. Les pas du commissaire émettent un claquement régulier qui se superpose à l'écho de la voix.

« Il... Il est deca...pité. »

Le jeune policier déglutit tout ce qu'il a englouti lorsqu'il a retrouvé sa petite amie. Il regrette le vertigineux hamburger de l'American Café accompagné d'une généreuse portion de frites. Mais le plus terrible, est la sauce épaisse, marron, sucrée salée dont il a copieusement arrosé son repas. Petit à petit chacun apparaît, sortant doucement de sa cachette un peu comme au jeu du loup.

Luka se tourne vers Eric.

« Il est où ce con de Janvier ? »

Eric fait un signe des mains qui tente d'expliquer qu'il n'en sait rien.

« Tu te prends pour un sémaphore ! Trouve-moi ce tocard ! »

Le tocard en question se relève de derrière une bagnole qui n'en a que le nom. Des briques ont remplacé les roues, le volant a été jeté sur la banquette arrière. Son dernier passage au lavage automatique remonte à la Saint Glinglin comme dirait Eric. Javier essuie ses jambes de pantalon et pour se donner bonne contenance se passe la main dans les cheveux. Ce qui n'arrange rien, on dirait un évadé de prison, le comble pour un flic.

Luka n'en croit pas ses yeux, le « Janvier », responsable du commandement des troupes était planqué pendant toute la durée des échauffourées. Il déchiffre son regard de faux jeton, en conclut qu'il a vraiment eu la peur de sa vie.

« Où tu as eu tes infos ? »

- On nous a parlé de bandes rivales alors on a envoyé tous les hommes dispos. Dans la semaine il y a eu des vendettas entre cités, alors on a pensé...

- Avec votre bite. Et elles sont où les bandes rivales ?

- Luka je ne te permets pas...

- De dire ce que je pense de ce fiasco. Parce que là, tout ce que je vois, c'est un tas de bagnoles abandonnées, et des flics dézingués un peu partout. »

Une civière passe sur le côté. Ce sont les cheveux qui attirent le regard de Luka. Il soulève le drap, Isabelle gît, le bas ventre ensanglanté. Luka se tourne vers l'un des infirmiers.

« Eventrée sur une largeur de 20 cm. Désolé, elle n'a pas survécu. »

L'espace d'un instant, Eric se dit que le « Janvier » va prendre une mandale, il est sur le point d'intervenir. De son côté, Javier pense la même chose. Après avoir serré le poing, Luka lève le bras comme s'il allait avoiner l'inspecteur, puis le rabaisse lentement. Lui aussi se rappelle avoir mérité une correction en d'autres temps, voilà ce qui le retient.

« A part les forces de l'ordre, y a d'autres victimes ? demande Luka, car il faut bien que quelqu'un garde la tête froide.

- Agent municipal Béranger, inspecteur. J'étais là au début, deux grands types se battaient au couteau, ça allait tellement vite que j'avais du mal à suivre. J'avais l'impression que les deux attaquants m'avaient complètement gommé. Comme mon collègue se trouvait de l'autre côté, j'ai appelé les renforts. Ce que je peux dire, c'est qu'un des deux était blessé à l'avant-bras. Mais y en a aucun des deux qu'est parmi les victimes. Ils sont faciles à identifier, ils avaient de longs manteaux en cuir comme on voit le film de cow-boy italien, comment c'est déjà...

- Il était une fois dans l'Ouest », précise Eric.

Luka sort le portrait-robot de Gabriel de sa poche intérieure et la montre à l'agent.

« C'était pas lui.

- Aucun des deux, ajoute le commissaire.

- Aucun des deux. »

Luka se tourne vers Javier.

« Qui a prévenu le commissariat d'Aulnay pour les bandes rivales fantômes, on a l'info au moins ? »

Javier ouvre de grands yeux tout ronds. On devine qu'il cherche son adjoint. Visiblement il a déjà oublié que celui-ci est mort, égorgé. Luka se garde de faire la moindre remarque car il sent qu'il va perdre son flegme légendaire. Il se tourne vers l'agent Béranger.

« Vous avez une idée ?

- Ça venait d'une cabine de la cité des Aulnes. Une voix très jeune.

- Il faudra essayer de trouver le lascar en question, avec un peu de chance on aura une description du commanditaire. Hein Janvier ! »

Javier semble se réveiller d'un mauvais rêve. « On va faire ça, n'est-ce-pas brigadier ? »

Ce dernier confirme de la tête, mais ce signe s'adresse à Luka.

Le retour en voiture est silencieux si l'on excepte le hurlement de la sirène qui laisse indifférent le monde extérieur habitué par ce vacarme récurrent.

« Tu me déposes en haut de la rue de Thionville. Je suis épuisé après cette journée de merde. »

Eric ne fait aucun commentaire, mais il sait très bien que son patron, comme il aime à dire parfois, finira sa soirée, accoudé au comptoir du Mamakin. Il y retrouvera Serge, ils parleront de leur ami commun, un clodo Polonais qui hait « la flicaille ». Le commissaire rentrera à pas d'heure et ne sera pas à prendre avec des pincettes. Il aura les lendemains difficiles et ce ne sera pas la peine d'escompter une journée pépère tranquille. Au contraire, il faudra carburer.

1er sacrifice

L'enfant vit en dehors du monde des autres. Il n'a pas vraiment de petits camarades. Les filles l'intriguent, mais plus comme un objet insolite que comme une aventure potentielle. Il est obsédé par les animaux féroces, leur aptitude à déchieter les chairs. Il collectionne des images exultant l'atrocité des fauves. Il les colle sur un cahier qu'il trimballe partout dans un sac en tissu porté en bandoulière. Ça a été l'origine de la première alerte à l'école quand la maîtresse a convoqué cette mère débordée par la vie. Seule avec son fils unique, perplexe, dans ce monde qui lui échappait déjà un peu avec les tranquilisants qu'elle s'enfilait comme des pastilles Vichy.

« Madame, il faudrait faire quelque chose, je suis inquiète, regardez ces dessins ! Est-ce que vous seriez d'accord pour qu'il voie le psychologue de l'école ? »

Elle a donné son accord, ne sachant pas si elle doit elle aussi rendre compte du vide dans lequel elle baigne. Son fils est la seule chose que la tient encore vivante au milieu des inconnus qui n'ont qu'un but, la tringler, puis très vite l'oublier. Faire les courses au Casino qui fait l'angle de la rue est son seul contact avec la société.

La deuxième alerte est venue de son entourage, à la fois proche et d'une autre manière, étonnamment distante. Sa voisine de palier, la mama italienne avec sa ribambelle de rejetons. Elle l'attendait sur le palier, un marmot sur une de ses hanches, l'objet du délit tendu au bout de l'autre bras. Un mulot éventré, une patte visiblement arrachée.

« Y en a marre des conneries de votre fils ! »

Fuir cette monstrueuse femme, puis au plus vite se retrouver dans sa chambre. D'abord, enlacer tendrement son fils, puis tenter d'obtenir quelques explications. Il l'a dévisagée avec ses grands yeux sans répondre. Comme à son habitude. Puis il a attendu que sa mère quitte la chambre pour reprendre ses activités solitaires. Continuer de dépecer une des bestioles qu'il entasse dans une grande boîte à biscuits. Remplir son cahier de travaux pratiques avec ses dessins lugubres de décapitations.

Pourtant, il est entré dans une période de tranquillité, il se « socialise » comme dit le milieu enseignant. Il s'est inscrit de lui-même à un cours d'aïkido. Le professeur a été étonné quand il a appris que la maman n'était pas au courant. Mais devant l'intérêt soudain pour les arts martiaux qui le sort de ses tristes crayonnages à longueur de page, toute question s'est évanouie. Comme celle du pourquoi un intérêt brutal pour les lames. Il a progressé très rapidement, lui qui n'a pourtant aucune aptitude pour le sport. Son niveau lui aurait permis de briller en compétition, mais il a préféré en rester aux entraînements. Depuis, il s'enferme à nouveau, des heures durant pour parfaire ses mouvements.

Dans son école il est la bête curieuse qu'on n'hésite pas à brutaliser juste pour le plaisir. Aujourd'hui, jour de printemps, les trois mêmes grands l'ont, encore une fois, passé à tabac. Une fois de trop. Il les attend dans la rue qui fait l'angle avec l'école. Une ruelle que les trois enquiquineurs doivent emprunter.

La nuit a passé. Dans cette ruelle servant de pissotière occasionnelle on a retrouvé deux gars éventrés, le troisième défiguré à vie. Ils sont écroulés sur eux-mêmes dans un coin obscur. L'aide à l'enfance a décidé un internement en pédopsychiatrie. À trois séances par semaine plus les ateliers thérapeutiques il apprend à dissimuler ses sentiments.

Il sort de Ville Evrard estampillé guéri. Il retrouve son école.

« Comment tu t'appelles ? »

Il est surpris d'entendre une deuxième fois cette petite voix, cette fois un peu plus appuyée. Il n'a pas l'habitude qu'on s'adresse à lui gentiment. Surtout une fille. La plupart d'entre elles l'ignorent avec une moue de dédain pendant que les autres murmurent dans son dos.

« Il faut nourrir la bête qui est en moi. Il me faut la maîtriser, elle vocifère des insanités, de plus en plus. Je la sens à l'intérieur, mais je ne sais pas comment la rentrer dans son antre, qu'elle se tienne tranquille. » Aujourd'hui la voix prend l'apparence d'un garçon gentil et poli qui veut un bisou. Le petit garçon tient sa maman par la main. C'est l'autre main qu'il faut regarder. Et ses yeux. Il a un regard profond et sombre dès qu'on ne fait plus attention à lui. On ne le voit que par hasard, quand il ne s'attend pas à ce qu'on se tourne vers lui, soudainement. Dans son dos, à la main gauche, tenu fermement, il a un tranchoir. Il va forcément lâcher la main, laisser partir la femme. Ne serait-ce que pour faire les courses. Elle ira voir l'autre, le grand ennemi, celui qui la regarde avec des yeux qui pétillent. Alors, laissé à lui-même, le petit monstre doit s'occuper. Il ne sait pas vers quoi tourner son ennui, le feu le tente, mais aujourd'hui il a son tranchoir. « Vite, il me faut trouver de quoi occupé mon attention. » Mais c'est déjà trop tard.

« Dis petit tu veux un gâteau, un au chocolat ? Comme tu les aimes, avec un biscuit craquant et du chocolat à la noisette...

- Je veux la boîte et te couper le ventre... »

La première entaille est trop rapide pour comprendre ce qui arrive.

L'homme sait quelle est maintenant sa signature. Elle dit que la bête est prête pour conclure un accord. Plus l'entaille est profonde, plus l'accord est scellé dans la durée et moins il faudra la renouveler. Mais plus le temps est important, plus son retour est intense. Cela faisait un bon moment que l'homme n'avait pas revu la femme. Il en conclut qu'elle a choisi l'enfant. Ce dernier a frappé d'un geste net et précis. La coupure se situe sur le bas ventre, juste au dessus de l'aine. Une longue ligne rouge se dessine. Pour le moment, l'homme est tranquille car l'enfant va s'empiffrer de gâteaux. A une cadence infernale, cependant, viendra un moment où il faudra agir, ce manège ne peut durer indéfiniment. Il se prépare à une nouvelle attaque. Ne pas la parer, car c'est pire. L'enfant lève déjà le tranchoir, trop haut, il va frapper trop fort. L'homme doit l'éviter en reculant d'un pas. L'enfant est surpris, son regard change, il prend une teinte rougeoyante, on devine une petite flamme qui brille tout en arrière de l'œil. L'homme lui tend un autre goûter, le préféré de l'enfant, qu'il a gardé en réserve. Il doit agir vite. De la baguette coupée en deux mais pas complètement, ainsi elle s'ouvre suffisamment pour y déposer le beurre et une large ration de sucre en poudre. Il a besoin de sucre, la douceur de cet aliment le calme. Il sait que l'enfant a horreur du gras de jambon, de la soupe au lait et de la gélatine dans le pot au feu. Celle qu'on trouve à l'intérieur de la viande noire qui a cuit longuement dans le bouillon. Par contre, le bouillon est son ami, ainsi que les carottes et les pommes de terre. Mais quelquefois un navet arrive à se déguiser en pomme de terre. Pour punir l'enfant quand il touche ce qu'il ne faut pas. La petite chose qui durcit dans le pantalon. Il reste donc la bonne rasade de sucre déposée uniformément sur le beurre. Puis déposer le raisin blanc. Pas le rouge, il n'aime pas la couleur avec le beurre et la mie de pain mâchée. On dirait du vomi dans la bouche. Il a l'impression de devoir ravalé « le dégueuli ». C'est comme la gélatine, quand elle se dépose sur la langue. Ça produit la même sensation, avec les haut-le-cœur.

« C'est ton pain avec des raisins... Si tu veux, tu peux l'avoir maintenant... »

Le petit bonhomme s'avance d'un pas, tend le goûter. La droite s'empare du présent, pendant que la gauche frappe à l'horizontale. Une fois dans un sens, une fois dans l'autre. La lame s'arrête à hauteur de la carotide. Il aime faire le geste de Zorro. Il veut être le vengeur masqué. « Pour lui, il s'agit d'un jeu, je suis le sergent Garcia. Je suis son jouet du moment. »,

pense l'homme. Sur son abdomen, le sang s'échappe en formant un « c » allongé, pendant que la lame glisse sur son cou. Du côté non tranchant. « Il aime jouer avec ma peur. » L'enfant sourit, va s'asseoir et déguste son dessert préféré.

C'est le moment où jamais d'agir. La longue barquette de dessert remplie de chocolat au lait attire son attention. Il se bourre de pain, de sucre et de raisins pour plus vite réclamer la suite. Il ne ressent plus le goût, juste l'écoulement dans l'œsophage, le remplissage. Là se situe sa jouissance extrême. La quantité qui va défiler dans son œsophage, son ventre veut croire que cela ne s'arrêtera plus jamais. Jusqu'à l'aigreur, jusqu'au haut-le-cœur, jusqu'au dégoût. Bourré, rempli, il veut encore avaler. La poche doit pouvoir se distendre indéfiniment.

Un coup de chaussure. Il faut toute la force de la rotation de la hanche. Placer le coup juste au-dessus de l'épaule pour faire plier la tête. Le sang gicle par la bouche pendant que le restant du goûter vole de l'autre côté du banc vert, posé sur des pieds en fer forgé. Un banc fait de petits trous, comme un grillage. La poubelle en lames métalliques dessine une sorte de jonquille verte qui s'ouvre en partant du sol, sa gueule reçoit les déchets. L'enfant bascule sur le côté. Il n'est pas surpris, il continue à dévisager l'homme de son regard moqueur. Il prend son air coquin. Il essaie de l'attendrir avec sa bouille poupine. Tout en ne le quittant pas des yeux, l'homme écrase de tout son poids en l'appuyant contre le bord recourbé du banc la main qui tient le tranchoir. Là est la difficulté, car la courbure empêche une bonne prise pour bloquer le tranchoir. Il frappe son visage du poing. Il n'a pas assez de recul pour un uppercut bien placé. D'un coup de genou, il défonce l'abdomen. Ce que l'enfant n'a pas encore digéré tente de jaillir de sa bouche. Avec le plat de la main, l'homme maintient la bouche pour contenir les aliments en bouillie à l'intérieur. Ça ressort par les narines. L'enfant s'étouffe. Il suffoque encore quelques secondes. Puis son thorax s'apaise. S'en est fini de lui.

L'homme récupère le tranchoir, se fait une entaille de plus pour marquer sa victoire sur la chose informe écroulée sur le banc vert. Une fois de plus, il a été le plus rapide, le meilleur en tactique. Cependant, il considère qu'il doit améliorer le coup de pied par une plus grande amplitude au niveau de la hanche. La souplesse est l'arme la plus terrible. Associée à la force de l'élan la frappe est plus puissante. Rutboeuf a été son professeur, mais le temps a manqué pour suivre les entraînements. Il fallait agir vite car les Louves étaient de retour, avec leurs envoyés. D'un coup net de tranchoir, l'homme ouvre la cage thoracique, en sort le cœur encore tout chaud. Un trophée pour marquer la victoire. Celui-là n'aura pas le temps de nuire.

La ruelle est déserte, pourtant il faut qu'une vieille folle mette le nez dehors. Quand on est vieux, on reste chez soi, enfermé et on n'ouvre à personne. L'homme attrape la pelle posée contre le mur, une pelle à neige en cette saison, c'est inespéré. Du tranchant, il la fait taire, étouffant son appel avant qu'il ne soit réellement audible par la foule qui déambule au bout de la ruelle. L'homme se glisse dans un groupe reprenant le slogan qu'il vocifère. Le planton de service le dévisage, puis regarde du côté de la ruelle. Le temps qu'il comprenne l'homme en long manteau de cuir est déjà loin, absorbé par la foule, noyé dans la masse. Il continue un moment à crier le slogan dont il ne saisit pas le sens. Il se contente d'en imiter la sonorité, les mots lui échappent. Quand les coups de sifflet retentissent, il s'engouffre dans le métro parisien. D'un coup de genou bien placé, il fait sauter la barre du tourniquet, il dévale les escaliers, puis s'engouffre dans la rame qui stationne. Il se glisse entre les portes au moment de la fermeture pour disparaître. Sacrifice réussi. La bête immonde est rentrée dans son antre. La Louve ne le hantera plus. Elle a été punie comme il convient. Par sa descendance. « Rutboeuf peut être fier » murmure l'homme. « J'ai neutralisé le petit enfant tapi au plus profond de mon âme, je l'ai bien nourri de sang et d'entailles. » Une femme, assise en face de l'homme, le dévisage. Elle pense qu'il s'adresse à elle, elle sourit, lui aussi.

Luka est assis derrière son bureau, Eric vient de refermer la porte en la claquant, comme d'habitude. Le commissaire pousse un énième soupir. Sur le visage d'Eric se dessine une petite moue qui signifie je suis désolé.

« Patron, un nouveau meurtre dans le passage Saint-Martin, pendant la manifestation... Un enfant d'une dizaine d'années.

- Cœur arraché, thorax ouvert je suppose...
- Même mode opératoire...
- Dite-moi qu'on a quelque chose, un témoin, je ne sais pas, merde en plein jour.... Même dans une ruelle.
- Un témoin mort. Visiblement assommé d'un coup de pelle et un planton qui a juste vu un grand type, avec un long manteau en cuir regagner le cortège de la manif...
- Le planton est encore dans nos locaux ? »

Eric opine du chef, puis ne peut s'empêcher de donner son avis.

« Au départ, je pensais à un assassinat politique pour troubler l'ordre public et décrédibiliser les organismes de gauche...

- Quand vous aurez fini de déblatérer vos conneries vous irez accompagner le planton chez Lambert pour le portrait robot. Si vous obtenez quelque chose de réaliste, vous filez voir la psychiatre. Si elle est en état, vous lui montrez le portrait... Puis après vous filez à l'hôpital Avicenne pour faire la même chose avec la secrétaire, madame machin, comment c'est déjà...
- Mireille Dubreuil...
- C'est ça Dubreuil ! Allez et fissa ... »

Le commissaire qui s'était levé, s'effondre dans son vieux fauteuil en cuir. Il ne peut toujours pas se faire à l'idée de le changer. C'est comme un vieux compagnon de route. Il lui arrive même de s'adresser à lui, de lui parler comme à un adjoint. Celui qu'il a perdu bêtement. Les procédures ont du bon, maintenant il le sait. La précipitation ça ne rapporte que des regrets et des remords.

Un enfant, jamais il ne pourra s'habituer. Il est blindé, il en a vu des meurtres et des assassinats. Il collectionne les cadavres dans le placard de sa mémoire. Mais exécuter un enfant, c'est inacceptable. Et il n'a pas la moindre piste, il est réduit à l'impuissance. Ces meurtres rituels, car il en est de plus en plus certain, cela a à voir avec une sorte de secte. Plusieurs sectes qui doivent s'affronter. Elles se combattent au milieu de la cité, en plein jour comme en pleine nuit. Il s'agit bien d'une exécution, mais celle d'un enfant. Ces combats à répétition le fatiguent, ce qui l'amène à l'affaire d'Aulnay. Il décroche son téléphone et compose le numéro du commissariat.

« Commissaire Luka, du 36, j'étais sur les lieux au moment de l'attaque du parking...

- A oui, je me souviens de vous. Vous ne vous rappelez certainement pas de moi, je suis l'agent Béranger.
- Vous n'étiez pas à la municipale ?
- Si, mais j'ai réussi le concours, depuis je suis en stage à Aulnay.
- Tant mieux pour vous. Dites-donc est-ce que vous avez retrouvé l'informateur de la cité ?
- Oui, il a tout balancé sans problème car il s'est fait rouler. Le type qui l'a chargé de nous appeler lui a refilé quelques vieilles pièces qui devaient valoir une fortune. Ce crétin s'est fait refiler des pièces en toc.
- Vous avez une description de l'homme qui lui a refilé ces pièces ?
- Oui, un portrait-robot assez fidèle. Vous ne l'avez pas reçu ?

- Non, vous connaissez les administratifs !
- Je vous l'envoie de suite. Par fax ?
- Non apportez-le moi en main propre et si vous avez encore les pièces en question apportez-les aussi. »

Deuxième sacrifice

Cassandra vit dans une crainte continuelle. Elle se voit poursuivie par tout une clique d'olibrius tous plus excentriques les uns que les autres. Elle a un corps parfait et le visage qui va avec. Cassandra est l'objet de tous les regards, elle en est devenue paranoïaque. Elle se balade avec un couteau dans ses affaires à toutes heures du jour et de la nuit. Son dernier petit ami a craqué, sans état d'âme, il l'a plaquée. Il en a eu assez de ses délires sur des bêtes potentielles qui la suivent pour la dépecer. Elle a embauché un détective qu'elle paye à prix d'or pour la suivre à distance dans tous ses déplacements. Alors le petit ami du moment comme tous les précédents a trouvé un peu pesant le manque d'intimité. Les baisers fougueux sous l'œil expert du garde du corps ça manquait de charme.

L'homme s'est arrêté, il est immobile, il réfléchit. « Elle réclame sa pitance. Elle se délecte de mon âme. De mes organes, elle ronge la chair. Si je n'agis pas rapidement je vais être dévoré de l'intérieur. D'ailleurs elle a commencé son festin. ». Il avance de quelque pas pour garder un œil sur sa proie. « Elle picore mon foie en guise d'avertissement. Je ressens par à coup de violentes contractions juste au-dessus du diaphragme. C'est elle qui se repaît. Il me faut trouver rapidement quelque chose de délicieux, de délicat pour nourrir sa terreur et la mienne. » Il décide de prendre par les arcades. Leur obscurité l'attire. De là, il peut continuer à observer, tapi dans l'ombre des hauts piliers. Il se demande quelle sera son apparence, car c'est toujours une surprise. Ça peut être n'importe quel être humain. Un enfant, un vieillard, c'est ce qui rend sa chasse si attrayante pour l'homme au long manteau. Jamais un animal. Là se situe l'énigme pour l'entendement. Une telle bestialité qui fuit le corps même de l'animalité. Il doit rester sur ses gardes. La candeur, comme la douceur peut être un de ses masques.

« C'est là, il faut juste ouvrir les yeux. » Pour lui le monde est empli de signes ésotériques qui attendent d'être déchiffrés. Il pense que c'est ce qui fait sa force, car ainsi il peut anticiper la venue du monstre et avoir le coup d'avance qui fait la victoire. Aujourd'hui, l'astre, reine de la nuit, fera la différence. Sous l'influence de la lune, il était évident pour lui que ce serait une femme. Elle aura ses règles. Elle sera aussi une jeune femme dans la fleur de l'âge, continue de penser l'homme. Avoir déjà désirer l'emprise du phallus et être soumise à ses sens qui feront ses seins gonfler dans l'attente d'être prise par un mâle. Voilà où s'arrêtent ses dernières élucubrations.

Le scintillement du métal l'a aidé à la localiser dans la foule, maintenant il faut qu'elle s'isole. Ses cheveux soyeux ondulent sur ses fines épaules. Elle semble frêle mais possède une vitalité dont il doit se garder. Ses grands yeux surveillent le monde avec acuité. Ses seins pointent au travers de son corsage. De petits escarpins produisent un petit bruit régulier quand ils frappent le sol. La lame de l'arme dépasse de son panier. Le petit chaperon rouge a échangé son âme avec le grand méchant loup.

Cela fait maintenant des jours que l'homme la traque, qu'il l'épie. À la sortie de son immeuble ou encore quand elle quitte son groupe d'amis à la porte de l'immense bâtiment dans lequel sont dispensés les cours d'art. Son panier en bandoulière d'un côté, de l'autre son carton à dessins.

L'homme a décidé qu'aujourd'hui est le jour de sa mort. Elle doit pressentir que la chasse a commencé mais elle n'en laisse rien transparaître. Elle est sûre d'elle. « C'est beau la certitude

de la jeunesse et la croyance en sa force. » Elle a choisi l'arme blanche, le Tantō. Un long couteau japonais. C'est un véritable rasoir très léger qui fait des entailles profondes. Il peut même attaquer les os.

L'homme prend soin de se placer dans son sillage, ses pas dans les siens.

« D'où sort cet idiot ? »

Il doit s'agir d'un gardien, un ange gardien chargé de la protéger. Il porte une arme à la ceinture. Un suiveur qui se veut discret, une casquette lui tombant sur ses yeux. Il s'entretient, pratique les sports de combat, il est leste, le pas léger. Cet être semble glisser sur le macadam humide dans la tiédeur de la nuit. Son blouson léger en toile beige ne ralentira pas la lame quand elle glissera le long de la colonne vertébrale pour finir par plonger dans la moelle épinière.

L'homme doit d'abord en finir avec ce protecteur inattendu. Il se glisse derrière lui, place son pas dans son pas. Une fois juste derrière lui, il maintient une pression sur la bouche afin qu'il se cambre sans bruit sur la pointe de la lame, accélérant ainsi la pénétration. Il laisse glisser silencieusement cet ange gardien sur le sol. Il imagine sans peine son regard étonné, s'éteignant doucement, emporté par le vent mortel et silencieux du Kaiken.

« J'aime, moi aussi, les armes japonaises, mais je privilégie le petit format, 15 cm de pénétration. Juste ce qu'il faut pour sectionner l'aorte ou perforer le cœur. L'arme des femmes, celle que l'on peut glisser discrètement dans les manches du kimono. »

D'un pas rapide l'homme rattrape la femme, sa proie, celle qui marche tranquillement, elle ne se doute de rien. Elle joue parfaitement la comédie. Il s'en est persuadé.

Luka se bat avec la machine à café. Eric vient à son secours. Il file une grande claque sur le côté de l'appareil. Aucun résultat.

« Désolé commissaire. »

Eric sort une pièce de deux euros, la glisse dans la fente.

« Un allongé comme d'hab ? »

Luka a horreur de cette façon d'abrégé les mots, il n'en dit rien et confirme d'un signe de la main. Le gobelet dégringole avec son petit bruit caractéristique indiquant que l'opération a réussi. Au dernier moment, Luka réduit la quantité de sucre à zéro.

« Je suppose que tu n'es pas venu jusqu'ici pour m'offrir un café.

- Pas tout à fait, dit Eric pour ménager le patron qui est dans ses mauvais jours.

- Alors, tu la craches ta Valda. »

Eric se dit à chaque fois qu'il cherchera un jour ce que c'est que cette Valda qu'il faut cracher.

« Vous savez, les pièces ?...

- Un jour faudra que tu cesses de laisser tes phrases en suspens comme si tout le monde habitait dans ta tête.

- Le jeune de la cabine téléphonique...

- Merde ! »

Luka quitte la salle commune d'un pas alerte, Eric sur ses talons.

« Patron ! Aulnay, l'attaque du parking, tente-t-il d'expliquer tout en soufflant comme un bœuf.

- Faudra que tu te remettes au sport. Bon alors ? questionne Luka tout en ralentissant l'allure.

- Vous n'allez pas le croire...
- Tu fais vraiment chier avec tes phrases tronquées. Je vais te renvoyer à l'école. Sujet verbe complément, ça te dit quelque-chose ?
- J'ai demandé à faire expertiser les pièces histoire de savoir de quel pays elles viennent, je vous le donne en mille !
- D'Allemagne.
- Bravo, mais là où y a surprise, c'est la date.
- Le néolithique. »

Eric reste sans voix.

« Ça te la coupe pas vrai. Pourquoi crois-tu que je m'envoie des revues sur la préhistoire ? Pour préparer une thèse sur les assassinats non résolus à cette époque !

- J'ai quand même pris la liberté de faire venir l'expert qui m'a rencardé. »

Il récupère au passage le type qui attend, assis dans le couloir. Luka entre dans le bureau et s'installe dans le fauteuil éculé, Eric ajoute deux chaises. L'expert est un jeune homme avec des lunettes rondes. L'archétype du chercheur avec sa chemise à carreaux, son jean et ses baskets.

« Je m'appelle Georg, comme le prénom, mais c'est mon nom.

- Vous êtes de Budapest ?
- Non, de Hambourg, pourquoi ?
- Comme ça, continuez.
- Je suis chargé de recherche à l'Université de Grenoble. J'ai écrit une thèse sur la société néolithique de Pépieux dans l'Aude.
- Le dolmen des Fades, ajoute Eric. »

Devant le regard interrogateur des deux autres, Eric se sent obligé de préciser.

« Ma famille est originaire du coin. Mais j'y ai jamais foutu les pieds, moi l'histoire... »

Nouveaux regards, dépités cette fois.

« Mais ce n'est pas le sujet, reprend l'expert. J'ai aussi été amené à étudier les rites funéraires au Nord de Berlin, près de Basdorf. On y trouve des tombes datant de moins quatre mille avant notre ère et une étrange société de chasseurs cueilleurs. On a réussi à déchiffrer des écritures étranges grâce aux dessins qui y sont associés. C'est une avancée majeure en linguistique.

- Qui est au courant ?
- Peu de monde, pour le moment ce n'est connu que dans un cercle fermé de chercheurs. »

Luka sort quelques clichés du tiroir de son bureau et deux portrait-robot. Les clichés sont de mauvaise qualité car tirés de vidéo surveillance. Et bien souvent les hommes et femmes sont de trois quarts.

« Ça vous dit quelque chose ?

- Pas le moins du monde. Est-ce que ça a un rapport avec les pièces ?
- Celui-ci oui. »

Le chercheur prend le temps d'observer le portrait-robot effectué d'après la description du jeune de la cabine téléphonique.

« Non, absolument rien, en tous les cas ce n'est pas l'un des chercheurs, si c'est ce que vous souhaitez savoir.

- En effet, c'est l'idée. Continuez, s'il vous plaît.

- Grâce à ces fameuses pièces, pour la première fois nous avons des traces de la société apposée à celle des chasseurs.

- Les Louves je suppose.

- Oui, même si sur le plan de la syntaxique, nous ne sommes pas d'accord. Mais surtout on peut y lire des runes qui évoquent leur maîtrise de l'écoulement du temps. Il s'agit d'une croyance qui nourrit leur rapport au monde. Après un temps de réflexion, le chercheur reprend. Mais pour quelle raison vous intéressez-vous à ce genre d'information ?

- Nous faisons face à des meurtres rituels, ou du moins supposés tels. Quelques infos font état des « Louves » et de leur pseudo descendance. Il semble que certains groupes de « chasseurs », continue Luka en exécutant des guillemets imaginaires avec ses doigts, sont chargés d'exécuter leurs adversaires.

- Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'agit de meurtres rituels ?

- Les armes utilisées, des armes de combat rapproché mais aussi la violence des attaques et la rapidité des exécutions... »

Le commissaire semble hésiter à aller plus loin. Il faut la sollicitation du chercheur pour l'inciter à en dire plus.

« Et ?

- Le fait qu'ils soient non revendiqués ! »

Le commissaire prend congé du chercheur et charge Eric de le raccompagner. Une fois seul, il se dirige vers son fauteuil, se ravise et s'installe derrière son bureau. Il est silencieux et se demande s'il n'en a pas trop dit.

La fin de l'après-midi s'écoule tranquillement. Luka est sur le point de quitter le 36. La porte s'ouvre, entre un policier que Luka ne connaît pas.

« Esteban Montilla, je suis affecté au commissariat du 1^{er} arrondissement, on m'a dit de me présenter au commissaire Luka. »

Luka observe le jeune policier, il a une allure martiale qui en impose. Il est grand, baraqué, le commissaire l'imagine sur une foire avec des haltères pour impressionner les badauds. Il a un petit côté rétro avec ses bacchantes à la façon Brigades du Tigre de Clémenceau.

« Je vous écoute.

- On a l'assassinat d'une jeune femme sur les bras. Au palais royal, sous les arcades.

- Et qu'est-ce qui vous fait penser que ça nous intéresse ?

- Le mode opératoire, arme blanche, l'exécution en fin d'après-midi et la description de l'auteur, long manteau en cuir.

- Merde »

Ce sera le seul mot du commissaire avant de se lever, de faire signe à Eric tout en cherchant des yeux sa vieille gabardine. Eric a anticipé et lui tend sa veste. Un nouveau vêtement offert par sa fille, un vêtement dans lequel il se sent ridicule.

Tout en marchant d'un bon pas, Luka se tourne vers Eric.

« Tu devais pas interroger les jumelles. Celle qui était à l'hosto doit être sortie maintenant. ? »

Eric fait son regard qui signifie, de quoi il cause le commissaire, vite, il faut que je rassemble mes esprits.

« Les jumelles, Magali et Marjorie. »

Eric est complètement perdu, pris au dépourvu son esprit s'embrouille.

Les deux filles de Franck... T'es con ou quoi. Le petit copain d'Estelle ! »

« Ah j'y étais plus du tout, excusez-moi patron.

- Je vois ça. »

Luka se dit que cette affaire dure depuis trop longtemps et que si son adjoint perd le fil ce n'est pas un hasard. Eric sort son calepin, fait défiler les pages rapidement. Luka qui a continué à avancer revient sur ses pas.

« Alors ?

- Bah pas grand-chose. Elles ont redit ce qu'elles avaient déjà raconté lors de la déposition. Puis je suis parti. Ah si un truc. Avant que je quitte leur logement, je les ai entendue parler d'un certain Ludo. La blonde disait à l'autre...

- Elles sont blondes toutes les deux !

- Heu, ah oui, c'est noté là, Magali, enfin je crois. »

Luka pousse un soupir.

« Magali, poursuit Eric, a parlé... ou bien l'autre, j'arrive plus à me rappeler...

- On s'en fout, tu la craches ta Valda ! »

Eric n'aime pas quand le patron parle de Valda, c'est qu'il est vraiment en pétard. Il a encore oublié de rechercher l'origine de cette expression.

« Elle dit que c'était le Ludo d'un squatte du Mitte,

- Et ?

- Et c'est tout.

- Squatte, Berlin, Mitte, ça t'a pas mis la puce à l'oreille ! Tu vas me les convoquer rapidos pour tirer cette info au clair. Quel crétin du fait ! Ton carnet, il te sert à quoi, à faire des cocottes en papier ! »

Luka reprend sa marche rapide, laissant juste le temps à Eric de ranger son calepin et l'obligeant à rattraper le commissaire au petit trop sous le regard amusé des collègues.

L'histoire selon Ludo !

« Une souris verte... On apprend de drôles de choses aux enfants. Pourquoi une souris verte ? Alors tous les chats sont gris !

- Hé chéri tu commences à me gonfler sérieux avec ta chanson !

- Remets en une Paulo ! Moi aussi je veux être un chat, mais pas vert !... Laisse tomber Paulo tu peux pas comprendre.

- Qu'est-ce tu veux poulette...

- Que tu me foutes la paix...

- Bon ça suffit, laisse la dame tranquille où je te fiche dehors ...

- Qui courait dans l'herbe... En plus les souris c'est des nuisibles, elles vivent aux crochets de la société. Remarquez, en soi, on peut pas leur en vouloir beaucoup. Regardez-moi je vis sur le dos des gens qui ne vont pas bien... Des enfants en plus ! Je fais le taxi pour les mêmes handicapés. Et quand je peux trafiquer les bons de transport, je vais m'en jeter un au bistrot de Paulo... Je mérite même pas d'être une souris... Bon y vient ce Pastis ! Et la même chose pour mon voisin !

- Non c'est gentil, mais j'ai ce qu'il faut... Enfin si vous insistez, un blanc-casse pour moi !

- Elle courait dans l'herbe... Donc elle est foutue la souris. Parce que à la campagne, les souris, elles font pas long feu. D'ailleurs en parlant de chat, j'ai un pote avec plein de chats et bien tout autour des chats y a plein de souris... éventrées. Elles feraient mieux de courir se

planquer au fond du grenier. Normalement, c'est au grenier les souris. Les araignées c'est au plafond et au dessus y a les souris. C'est simple pourtant... Hé Paulo tu crois que j'ai une araignée au plafond ?... Parce que ma souris a foutu l'camp !

- Dis donc mon ami, t'en tiens une bonne là !

- Je la montre à ces messieurs... D'abord c'est qui ces gars là ? Puis faut pas montrer sa souris aux messieurs parce qu'après les souris elles se barrent avec l'un d'entre eux. Ça doit être une belle brochette de salauds ces hommes-là. Trempez-là dans l'eau... Tremper une souris dans l'eau puis dans l'huile, c'est des conneries. Ou alors c'est de la torture, comme on faisait en Algérie. Moi j'aurais plutôt préféré la gégène. Eugène, lui j'suis sûr qu'il aurait opté pour la baignoire. C'est marrant non que les gradés ils aient choisi Eugène pour mener la troupe dans la caillasse. Ils doivent pas être très versés sur la poésie.

- Ah mon avis vous perdez votre temps, la réception est brouillée, quand il est barré comme ça, on peut plus rien en tirer !

- Paulo, au lieu de dire des conneries, mets un peu plus de Pastis, y a que des glaçons... Dis Paulo, tu trempe pas les souris dans l'eau au moins ?

- Non, y a pas de souris ici, et celle qu'était à côté de toi, elle a préféré aller prendre le frais !

- De toute façon c'est des conseils à la con. Après on s'étonne que les mômes y sont cons comme des baleines... Ça fera un escargot tout chaud... Dis Paulo, si on fait frire une souris dans l'huile tu crois que ça a le goût des escargots ? Peut être faut la faire bouillir avant ?

- Dis donc le poète, tu veux pas aller écrire tes chansons ailleurs parce qu'il est minuit, on a fini de laver par terre et ce serait bien que tu décampes !

- Numéro zéro, ça conclut bien les choses tiens ! Le zéro c'est rien du tout. Cette comptine c'est rien du tout. Peux être qu'après y a la souris rose ? »

« Oui monsieur le commissaire, on l'a trouvé comme ça... oui, à poil dans la fontaine. Il essayait d'écraser un rat avec un caillou et il a dégomme le commissariat... Oui c'est ça, il gueulait dans la rue à trois heures du mat à moitié à poil... Il disait que les souris c'est des salopes, qu'il faut les faire frire dans l'huile puis les noyer dans l'eau... Au trou pour la nuit... Oui, il est saoul comme un cochon... Avec les putes, vous croyez que c'est une bonne idée ? »

Le flic repose le combiné, puis se tourne vers le type effondré sur un siège.

« Bon allez hop tu viens avec moi, t'es bon pour la nuit derrière la grille. Hé Jacob, le poète y veut une feuille pour écrire une chanson.

- Y a du PQ dans la cellule, dis-lui qu'il pourra écrire dessus... Y aura même la place pour écrire un opéra !

- Et l'autre abruti, il a toujours rien à dire sur sa présence dans l'enceinte de l'Hippodrome à 3 heures du matin ?

- Non, lui c'est pas un causant, ça change des grandes gueules, pas vrai le roi de la poésie à gogo ! »

Est-ce que la nuit les commissariats sont gris ? Aujourd'hui, le comico est rempli d'une faune étrange atterrie là un mauvais jour de pluie. Le « bougnoule » comme dit le flic qui referme la grille avec fracas, se retrouve avec le type qui rêvent de souris. Avec eux des jeunes qui croient fermement qu'il temps de changer le monde. Ils rêvent la société de demain à coup de projectiles en tous genre. Attrapé un peu par hasard, dans la débandade, par les forces de l'ordre il y a aussi un vieux bonhomme. Il a gardé un bout de cordelette avec lequel

il a prévu de se pendre au petit matin, car décidément ce mois de novembre n'en finit pas de finir. Il avait prévu de finir dans le canal, mais il est déjà plein de carcasses. Alors il a eu peur de sa couleur opaque et du fanal rougeoyant de la passerelle. L'homme assis sur son banc, rêve de cordelette. « Mais pas pour me pendre ! » pense-t-il maintenant qu'il est un peu moins saoul. Il a oublié les souris vertes et les chats tout gris. Deux prostituées attendent patiemment qu'on les remette sur le trottoir. Elles essayent d'oublier l'argent du loyer qu'elles ont perdu. Pendant ce temps-là, les pavés scintillent sous la pluie.

« Les bistrots c'est pas fait pour les hommes, ils y perdent leur temps ! »

C'est l'homme qui est accroupi, dans la partie obscure de la cellule, qui a parlé à voix haute.

Le soulard s'est assoupi, voilà qui est sans importance pour Ludo.

« A la sortie des caniveaux, je recrute mes sbires. » poursuit-il sans réellement adresser ses paroles à quelqu'un.

Ludo estime que son « ami » des souris vertes n'a plus rien à perdre, il est à point. Un type qui a fait ses classes en Afghanistan et qui tourne en rond en espérant d'autres sentinelles à exécuter. Il a été aussi responsable du dommage collatéral auprès de femmes et enfants. Il a rasé des villages où des pauvres malheureux tentaient vainement de préserver leurs maigres réserves. Pris en tenaille entre des guerriers assoiffés de vengeance et une armée de la paix perdue dans une contrée où elle côtoyait surtout la peur, il a adopté la terreur.

Cet homme-là lui servira. Sa violence, il sait ce qu'il peut en faire. Ludo est de celui qui lui permettra de transformer sa colère en volonté de mourir, mourir pour lui, pour l'idéal qu'il représentera à ses yeux. Il sera son père ou son frère ou bien ce qu'il voudra. Il tentera d'abord de se mesurer à lui, puis de le trahir, après il sera prêt à endosser n'importe laquelle de ses volontés. Il sera redevenu un enfant obéissant, aveuglément obéissant. Sa culpabilité fait le fond de commerce de Ludo, il a une âme facile à déchiffrer, il peut la manipuler comme de la matière mole et lui donner la forme qui lui convient. Il sait obscurcir la conscience pour débarrasser l'homme de sa culpabilité.

« Il va cuver son mauvais vin, puis il va se rappeler de moi. » continue Ludo en observant la prostituée. Elle pense qu'il s'adresse à elle et par politesse elle sourit. « Il va vouloir mourir de mes mains, ou de celles d'un glaneur. Il n'est pas dit qu'il survivra, il est parfois nécessaire d'achever l'apprenti soldat quand il n'est pas même bon à faire un détaleur. » La fille a perdu son sourire, elle trouve le personnage inquiétant et ne sait si ce qu'il raconte c'est du sérieux, ou pas. « Car le détaleur ne doit pas savoir, il faut duper son esprit, qu'il se sente utile. Il doit se considérer comme celui qui, parmi tous, survivra car il est certain de sa puissance. C'est un vainqueur, le pisteur lui est humble et sait que sa rédemption, c'est la mort. »

Pour quelle raison Ludo a choisi de s'adresser à la prostituée ? Il ne le sait pas lui-même. Mais il ne craint pas de dévoiler son rôle dans la chasse des Dames de Louves, car il est un chasseur et il n'a pas peur car il contrôle tout. Cette fois, Ludo pense dans sa tête. « Ce soulard va ramper comme une larve, s'avilir dans sa fange. Puis quand il sera prêt, Ofret se chargera de le former aux règles de la meute. Une fois que j'aurai tourné son âme. »

Le soulard ouvre les yeux, il passe sa langue sur ses lèvres.

« Tu as soif, c'est l'inconvénient de l'alcool, après avoir bu tout ton soul, il te faut boire encore et encore. »

Ludo poursuit ses élucubrations intérieures. « Quand tu seras sur le point de dépérir nous daignerons te donner une écuelle d'eau croupie. L'avilissement de soi doit être total, les affamés finiront ton abaissement au rang d'animal. Ils se serviront de ton corps pour satisfaire leur pire penchant, par tous les orifices. Ils n'ont pas de scrupule. Leurs penchants sont aussi nécessaires à l'esprit de la meute, que je le suis pour la diriger. »

Les affamés sont haïs par tous les autres, seuls les glaneurs de haut rang savent ce qu'ils représentent et quel est leur rôle essentiel dans la cohésion d'un groupe de chasseurs. Ludo sait qu'il ne crée pas la vie, mais se sert de ces déchets pour élever une meute. Il est temps qu'il s'occupe de sa nouvelle recrue, l'ami des souris.

Les deux compagnons quittent le commissariat du 20^{ième}. Ludo tient son acolyte par les épaules et il le guide vers ce qu'il appelle « les hangars ». Il leur faut une quinzaine de minutes pour arriver. Deux détaleurs montent la garde. Ils ont reconnu Ludo depuis un bon moment, ils ne disent rien et laissent passer les deux hommes. Un immense gaillard est adossé à un pilier en acier que la rouille a usé.

« Ofret, surveille-le et ne lui donne pas à boire trop tôt, c'est un dur à cuire il peut encore tenir... Où est le psycho qu'on a récupéré dans la gare de triage ?

- Il mange avec le groupe de Sami... Il faut agir maintenant, il a dans l'idée de partir rejoindre son groupe de tagueurs... Enfin ce qu'il reste de ceux qui se sont fait chopper...

- Elian a préparé l'arène ?

- Il voulait commencer le travail, je l'ai fait plier. Il a pris de l'ascendant sur la meute, il prend son rôle très au sérieux...

- Il me servira pour capter la tournure du psycho... S'il reste vivant, il prendra une autre place au sein d'un nouveau groupe. »

Offet récupère le soulard qui ne cesse de réclamer de l'eau. Il le traîne vers le fond du hangar. Ludo pense que Ofret est un glaneur hors du commun, sinon c'est Elian qu'il aurait utilisé pour capter le déchaînement qui bouillonne sous le crâne de l'ami des souris. Il lui faut un groupe parfaitement dressé pour pouvoir arriver au bout de la tâche qui lui incombe. Ludo a été forgé à cette fin, la seule qui compte, anéantir le Dame de Louve qu'il a pisté. Tous ses sens sont au service de ce but ultime, il en rêve. Il mange, il forme des chasseurs, le moindre de ses gestes, la plus petite chose, tout ce qui peut paraître anodin ne l'est pas. Il n'y a pas de place pour l'à peu près. La perfection des mouvements de chaque combattant, sa place, la façon dont la meute se déplace, se regroupe, tout cela n'est qu'une gigantesque chorégraphie au service de ce but.

Deux semaines ont passé. La salle des repas est étrangement calme, tous sentent qu'il va se jouer une scène essentielle pour l'aboutissement ultime de leur mission. Le Psycho, ainsi dénommé par Ludo, est là, debout, prêt, son sac en bandoulière.

Ludo a pris tout son temps pour le recruter car il est un maillon essentiel dans l'organisation de la meute. L'organisation de sa pensée est structurée pour éviter toutes les impasses. Il a échappé depuis toujours aux forces du maintien de l'ordre. Il a laissé ses compagnons en pâture, sans l'ombre d'une hésitation. Ludo l'a été pisté longtemps dans les décombres de la gare de triage. Il lui a fallu de la patience et de la ténacité pour le piéger dans les mailles de son filet. Il a été nécessaire d'orienter les policiers afin qu'ils ferment les accès, tous les accès, condition qui fera l'avantage. Les forces de l'ordre c'est ce qui accroche sa pensée débridée, qui donne un sens aux idées délirantes qui torturent son cerveau. Le prix à payer pour le recruter a été le sacrifice de nombreux flics dans ce parking sous-terrain abandonné. Pauvre commissaire Luka qui n'a pas que constater les dégâts. Le massacre a plu au Psycho. L'odeur du sang, les yeux qui se ferment pour un dernier voyage, voilà ce qui l'a convaincu de suivre Ludo. Depuis le temps qu'il dressait de ces gigantesques fresques où des yeux hypnotiques observaient les voyageurs, il a enfin redécouvert, ces yeux qu'il avait perdus. Ceux qu'il a aperçus dans le regard de Ludo.

L'heure est l'action, enfin. Le Psycho quitte la salle, il entre dans le long couloir qui mène à la scène. Les accès sont murés, seul le sas permet de sortir quand la lourde barre en acier n'est

pas cadenassée. Il va découvrir la supercherie de la porte qui ouvre sur un pan de briques rouge ocre. Entourées de leur liant blanchâtre. Il aime ce plan machiavélique, il ne manque plus que les chapeaux melons des londoniens dans leurs costumes guindés pour compléter le tableau. « Très fin, très rusé », le Psycho comprend dès la première porte qu'il est enfermé dans un lieu clos. Reculer, se placer au centre et observer est une bonne stratégie. Les cintres peuvent être une issue. « Peuvent », la nuance est importante. Il devine qu'il va devoir défendre son corps. Son pistolet d'alarme ne lui sera d'aucun secours, mais son couteau lui servira bien plus efficacement. Il a opté pour une copie de tantō façon japonais. C'est un bon choix, la copie est de bonne qualité et les entailles seront propres. L'homme aux souris préfère.

« Tu n'es pas encore celui que cherche les yeux, dit le Psycho. Le silence est la meilleure des réponses. » L'homme aux souris ne le craint pas, il n'a pas la carrure d'Ofret. Il cherche du regard Elian, le jeune chien fou. Il laisse le Psycho à ses élucubrations. « La couleur noire est-elle l'absence de lumière qui compose la nuit, ou bien la nuit elle-même ? » Le jeune homme n'a pas peur, son esprit tourne en boucle. L'homme aux souris n'a qu'une seule question en tête, comment s'échapper. Il a la réponse en lui, mais il cherche encore, c'est pour ça que son cerveau est fabriqué : chercher des échappatoires.

« Je sais pourtant que sa seule issue est le combat. » Pourtant l'homme aux souris continue à vouloir fuir l'affrontement direct. Il sait que le Psycho, dans sa folie, a une perception fine des situations dangereuses. Lui a l'instinct du tueur, mais est-ce que cela va suffire. « Tourne, tourne autant que tu veux, ne pas faire face, ne pas offrir d'ouverture. » pense l'homme aux souris. Les nombreuses blessures qu'il a sur tout le corps signent toutes ses victoires, mais aussi toutes ses erreurs. Pour chacune d'elles, il a appris. Il sait aussi que les muscles se fatiguent. Il prend soin de poser les talons pour relâcher la tension.

« Une entaille à la joue t'apprendra mon ami qu'avec les Dames de Louves on ne doit pas poser les talons. » s'amuse le Psycho pour narguer son adversaire. L'homme aux souris veut supporter la fatigue jusqu'à ce que les muscles se tétanisent, et là encore pousser plus loin la contraction musculaire. Mais il fatigue, la jeunesse qui lui fait face est insaisissable. « Ta chair gardera la mémoire de la coupure infligée, c'est ta première leçon. » ironise encore le Psycho. La peur n'est pas dans ses yeux. Il ne craint pas la mort parce qu'il est convaincu que cela ne le concerne pas. Il n'a pas conscience d'exister puisque pour lui le temps est figé. Il sait se repérer mais pas dans le temps des autres. Il regarde cela comme un état dans lequel il n'est pas. L'homme aux souris ne peut comprendre ce type de raisonnement.

L'entraînement continue. Le jeune chien fou a surgi, il ne craint pas la douleur. Il n'a pas sourcillé quand l'homme à la souris a tranché dans les muscles ischio-jambiers, juste au-dessus du genou. Là, le vaste interne s'insère sur l'arrière de la rotule. Il boîte car les ligaments réagissent moins bien, mais il ne ressent toujours pas le mal. Le jeune homme continue de sautiller pour être prêt à se dégager ou à attaquer. « Il est temps de passer à la phase finale. » se dit l'homme à la souris, mais il constate que le jeune homme est serein. Il a perdu de vue le Psycho, c'est mauvais signe.

« Abaisse un peu ta lame, juste encore un peu. » murmure pour lui le Psycho, la fatigue du bras se fait sentir. L'homme à la souris ne se rend pas compte que millimètre par millimètre il perd de la hauteur pour arriver juste au bon niveau. « Bientôt tu vas être obligé de faire face. Tu vas pivoter pour éviter ce coup mortel au poitrail c'est normal. C'est même obligé. » explique le Psycho de sa voix neutre.

Maintenant c'est au jeune chien d'approcher. D'abord lentement. Il doit jauger la bonne position. Sa lame est remontée. Son adversaire a encore de la ressource.

Ludo qui observe le combat de loin est satisfait. L'homme aux souris est l'attaquant qui lui manquait. Est-ce la providence qui lui fournit se coéquipier ? C'est ce qu'on pourrait croire

mais la providence n'a rien à faire là-dedans. Il le cherchait depuis si longtemps. Sur les quais, dans les hangars, tous les lieux déserts, dans tous les bars où l'on peut s'enivrer. Ludo est content aussi de la prestation du Psycho. Les mouvements de la main est précis, comme ses tags sur les murs de la gare de triage.

Ludo pense qu'il faudra reprendre encore fois cet entraînement, mais il sent qu'ils sont prêts. L'homme aux souris ne tombera pas dans le piège une deuxième fois. Il s'est déplacé dans une zone sombre, il y a là des morceaux de ferraille oubliés que vont lui servir bientôt. Le jeune chien fou est terrassé le premier. Pour le Psycho, il doit faire face à lui, juste une fraction de seconde, mais cette fois son bras peut parer l'attaque au couteau. Il pivote sur lui-même, change la barre de main, mais il reste trop prévisible. Il lui faudra apprendre à masquer les mouvements du torse. Il a senti le couteau du Psycho se placer sous sa gorge. La partie est perdue, mais il s'est bien battu. Ludo est un peu déçu. Peut-être qu'il lui faudra choisir le Psycho comme chef de groupe. Il n'aime pas l'idée, il hésite encore ?

La fin du Dames de Louve

Les possibles se réduisent. Le temps s'est assombri pour moi. Il y a quelque chose chez les humains qui m'étonnera toujours. De petits lieux, comme ce bar, le Mama Kin, où il semble agréable de ne rien faire d'autre que d'être à côté de celui qui sera l'ennemi de demain. Je n'ai pas cette incertitude. Je sais qui est mon ennemi car c'est ainsi. Bientôt nous nous croiserons, il n'y aura pas l'ombre d'un doute. Et aujourd'hui, je dois mener une dernière lutte. Celui qui se fait nommer Ludo m'attend, il est dehors avec toute sa meute déployée. Ils font nombre. Le jour va se lever, ce n'est pas en ma faveur. Mais qu'importe. Je vais encore, pour quelques minutes, rester en ce lieu où les hommes vivent. Ils doivent se raconter des choses importantes pour y venir si souvent. Pourtant, quand je les écoute, ce ne sont que des paroles inutiles qu'ils s'adressent à eux-mêmes. Ont-ils seulement le désir de parler à quelqu'un ? Ils sont seuls dans cette tour de Babel au bord de l'Ourcq. Pour leur plus grand malheur ils ont besoin d'être une multitude pour être seul. Au moins la meute qui est dehors sait pourquoi elle est là. Elle n'a rien à dire, aucune parole pour moi. Heureusement car ils n'auraient aucune chance. Leur force est dans le silence de la haine. Ils sont dédiés à ma destruction. Ils ne sont que cela. Ils ne savent pas que je suis du côté de la vie et ils tentent de tuer la vie en moi.

Il va me falloir commander quelque chose à boire, c'est la règle pour pouvoir rester en ce lieu. La drôle de machine va faire un jus noir qu'ils appellent café. C'est la moins mauvaise de leur nourriture. J'ai appris ce goût. Il est fort et âcre. Il réveille les odeurs qui étaient enfouies au plus profond de mon âme. Son odeur à elle. Celle qui a fait de moi ce que je suis. Elle m'a imprégné de sa vie, elle a fait de moi un Dame de Louve. Je suis devenu un animal constitué de deux moitiés. Au départ, c'était vrai, mais maintenant je ne suis plus qu'une seule entité. La part de Louve m'a absorbé en totalité. Il doit y avoir quelque part, caché en mon être, un reste de ce que je fus. Mais où est-il ? D'ailleurs je ne le veux plus, je renie cette part de moi-même. C'est pour cela que je vais agir. Qu'importe ma vie en ce monde. Ma vie est auprès d'elle, auprès de la Louve qui m'a fait être.

Elle m'avait promis.

Ils sont plus déterminés quand ils sentent la destruction. Ma volonté s'est décuplée avec la mort de Tzara, ma compagne de route d'il y a déjà si longtemps. Je vois encore son regard au loin. Il était beau, elle était devenue Louve à part entière. Il y avait une immense tendresse dans ce regard. Une tendresse qui m'était adressée. Elle n'aurait pu être mienne, nous sommes de trop proche lignée. Nous nous sommes défendus vaillamment, aucun regret. Leur nombre et leur hargne, et la maîtrise du temps ont fait leur victoire. Mais c'est une victoire emplie de vide et sans consistance. La meute ne le sait pas. Son chef non plus. Ils n'ont qu'une vision, celle de la destruction des Louves et de leur serviteur. Ils vont être bien seuls. Que deviendront-ils ? Des fous aux yeux des hommes qui devront exterminer cette race de chasseurs, ils n'auront pas d'autres choix. Quant à leur maître, ma mort sera la sienne. Ce qu'il ne sait pas encore, il va l'apprendre ce soir. Peut-être ma dernière volonté sera d'aider un peu les hommes car ils ne sont pas prêts à affronter cette meute.

Je vais quitter ce petit espace. Il y a une atmosphère de grotte. L'odeur froide de la fumée de cigarette se mêle à celle de l'alcool. Une musique se déverse des enceintes noires. Elle n'est pas musique, elle est présence tout comme les êtres qui peuplent ce lieu. Silencieux pour les uns, enfoncés dans leur espace mental, pendant que d'autres parlent trop fort pour qu'il soit question de parole. La surenchère du bruit est le seul mode de communication. Ils évoquent des souvenirs qui n'en sont plus. Ils rêvent leur ignorance pour pouvoir asséner des vérités aussi vides que leur cervelle. Ils réfléchissent avec leurs tripes, quand elles sont pleines d'alcool. Ils poussent des hurlements en guise de verbes. Les mots s'enchaînent dans une ronde infernale pour évoquer le rien dont ils sont faits. Ils ne savent pas encore que les

chasseurs vont les réduire en esclavage. Il leur faudra réapprendre la dignité du combat pour la vie.

Il est temps de partir. Une seule porte vers un seul destin. Je n'ai pas quitté ma veste épaisse. A l'intérieur sont les armes qui feront le plus de déchirures dans les chairs. Je vais laisser l'argent qu'ils réclament dans la petite soucoupe. C'est le prix pour ce breuvage noir qui brûle et ravive les saveurs d'un autre monde. Eux préfèrent des boissons emplies de vapeur alcoolique qui anesthésient les sens et font croire à la puissance. Il me faut sortir et me glisser sur la gauche. En contrebas il y a le canal et ses passages où je pourrai combattre plus facilement.

Ils sont là, je le sais. Masqués par l'ombre, tapis dans les espaces obscurcis. L'homme aux souris, quelle drôle de nom. Il m'a porté un coup au bras. Il me faut rejoindre l'autre partie de la rue. La jambe, il n'a fait qu'effleurer et il croit trancher. Un impact dans le dos, à la base des reins vient du Psycho. Qu'elle dédaigneuse appellation. La lame n'a fait que ricocher. Avant de les traquer, il me faut localiser Ludo. Celui qui a fait changer les possibles pour les chasseurs. Son groupe se sent fort, les chasseurs avancent trop à découvert. Leur maître a ignoré les attaques hiérarchisées. Il a juste besoin que ses troupes occupent le terrain afin de se mouvoir à l'abri, dans les interstices du temps. Le panache, voilà ce qu'ils ont délaissé, c'est aussi ce qui conduira à leur perte. Ofret qui vient de passer le scalpel sous ma gorge est un ancien. Il a le potentiel pour faire un bon glaneur, mais son maître ne le porte pas à se surpasser. Il s'est contenté de lui enseigner les passes sombres. Ce demi-glaneur a fait couler le sang sur mon plastron et il a pris de l'assurance. Pauvre de lui, il ne sait pas. Il n'a pas placé de sentinelles pour éprouver les espaces et prendre appui sur les dénivellations du terrain. Il devrait y avoir un trio plus expérimenté, ce n'est même pas certain.

Ludo. J'ai enfin retrouvé ton odeur. Elle est à peine masquée, tu es tellement certain de ta force que tu sacrifies sans compter tes troupes. Les hommes en valent-ils la peine ? La pitié ne les aidera pas, mais ils ont besoin de temps pour comprendre ce qui les attend. Belle entaille, tu peux être fier de toi homme aux souris, ton passé de sentinelle t'es très utile, mais tu as fait une erreur. Te voilà codé par ton odeur. Il ne leur a même pas appris le b a ba. J'espère que leur boisson noire sauvera la race des humains. Je veux bien croire que pour avoir inventé un tel breuvage, ils méritent la rédemption.

Amusons-nous un peu puisqu'il n'y a pas d'échappatoire.

Le premier groupe ne sera qu'une danse. Lame glissée, tête tranchée, colonne vertébrale sectionnée, moelle épinière brisée. Se déplacer dans l'ombre du temps pour gagner le deuxième groupe qui se croit à l'abri sous le porche derrière la palissade. Les odeurs, elles sont tellement faciles à tracer que c'en est écœurant. Un groupe complet perforé sous le menton jusqu'à la cervelle par un poinçon. Ils n'ont pas eu le temps de penser la douleur, juste le voile qui a assombri leur conscience. Ils seront morts debout, chacun occupé par trop de pensées. Il ne leur a pas non plus enseigné la maîtrise des influx nerveux. Deux groupes sont encore à me chercher là où je ne suis plus.

Dans mes pas. Il se glisse dans mes pas. C'est de cette façon qu'il a pu la blesser. La sectionner suffisamment profondément pour que la surprise ne lui permette pas d'anticiper. Ainsi affaiblie elle ne pouvait plus lutter. Il m'a sectionné le tendon couturier. Il est malin il va m'obliger à rester raide. Il sait manipuler les ombres. Tzara ne pouvait pas être préparée à une telle éventualité. Il a usé de la même ruse avec moi et il a touché juste. Maintenant ses sbires vont avoir la tâche facile pour amoindrir mes défenses. Enfin je sais comment il a agi. Depuis longtemps il a préparé son coup. Il lui fallait m'éloigner afin de profiter des Runes oubliées. Il a donc appris à les lire, patiemment trouver les intonations. Il a été un renié des Louves, un des seuls à disparaître au plus profond des squats berlinois. Reconnu par ses pairs alors qu'ayant trahi, c'est son savoir qui l'a protégé. Il avait enfoui sa haine au point de

l'occulter pour sa propre conscience. Il a su la basculer dans les tréfonds de sa psyché suffisamment longtemps pour bénéficier de la force des Louves et de la mutation. Elles n'avaient que faire d'un être pareil, elles l'ont tout simplement abandonné. Elles se sont désintéressées de lui, il n'avait aucune utilité.

Je vais débarrasser les hommes des quatre groupes restants. Je dois bien faire ça pour les souvenirs que leur boisson a ravivés. Ils m'ont offert la mémoire des émotions. J'ai pu grâce à eux retrouver les Louves, retrouver la Louve qui m'a fait exister. La douceur de sa peau, la fragrance de son corps. Elle m'a accepté parmi les siennes. J'ai pu vivre la puissance des sensations, toujours plus exaltée. En hommage à cela je vais à mon tour me surpasser. Combattre sans basculer le bassin, ni plier le genou sera un art. Tout d'abord il me faut tromper le temps dans le temps. Semer leur maître, le perdre dans les circonvolutions de l'écoulement des secondes. Voilà, ce qu'il en coûte de se propulser trop souvent dans les replis de l'espace. Il est décalé et doit retrouver le pas juste qui resserre les couloirs du temps.

Pauvres imbéciles, ils me pensent anéanti ils sont déjà en train de fêter leur victoire, même en pensée, il ne le faut pas. L'imagination est la force du combattant tout comme sa faiblesse. Désolé ennemis vous êtes désormais sous la tutelle de la faiblesse. La tête dans le brasero, les vestes enflammées, le cœur arraché et la souffrance. Ils mourront dans d'atroces douleurs. Affaiblir un Dame de Louve, il ne leur a pas expliqué non plus les conséquences. Ça oblige à l'efficacité au détriment de l'art de la mort sans souffrance. Les noyés seront aussi très intéressants, on ne les entendra pas mourir. Un par un, que c'est facile. Et leur maître qui n'a pas encore réglé son pas sur la mouvance des espaces. On ne manipule pas le temps aussi simplement. Les erreurs sont lourdes de conséquences. Tu as ainsi perdu quatre de tes groupes de combattants, et les blessures infligées sont légères.

Il est de retour, je finirai ce groupe plus tard. Peut être. Ils ont resserré leur attaque. Le trio est enfin sorti de son repère. Il y a un glaneur, un vrai. Il a fait les choses correctement, enfin. Les sentinelles ont été dressées correctement. Le glaneur marche dans l'ombre de son maître, il a pu m'infliger une sévère blessure. Le muscle splénus, la base de la nuque. Maintenant le deltoïde qui va invalider le mouvement de mon bras droit. Glaneur c'en est fini de toi. J'ai perdu ma lame longue, mais tu ne pourras plus jamais respirer. Les poumons sont déchirés et c'est très douloureux. Les deux autres sont estropiés à vie, ils ne serviront plus à rien, même enseigner l'art de la guerre leur sera impossible.

Maître du temps, suis-moi encore un peu, je voudrais au moins terminer le groupe que j'ai commencé à éventrer. La perte des intestins est une sensation étrange, il faut que tous puissent vivre cela de concert. Courir n'est pas une bonne chose quand les ventres se vident. J'ai raté de peu le dernier, mais le chasseur a puisé dans les limites pour courber le temps encore une fois. Ce sera la dernière fois, il ne pourra plus bénéficier de cet avantage. Il me faut le marquer pour que les hommes puissent le loger et espérer le réduire à néant. Il a ouvert ma poitrine, désolé pour l'humaine race, il leur faudra trouver seuls comment faire. Je vais plier le temps car je ne veux pas qu'il me voit mourir. Je veux qu'il doute, il ne saura jamais qu'il a gagné. Il va découvrir le cadeau empoisonné que je viens de lui faire, je viens d'enterrer avec mon âme sa raison de combattre. Il va devoir apprendre la solitude du chasseur qui n'a plus sa raison de vivre, la destruction. Pour moi la mort n'a pas d'importance, c'est la vie qui en a. J'étais le protecteur de la nouvelle génération des Louves, elles ne sont plus, qu'importe de voir ce monde se dépêtrer dans sa décadence ou renaître de ses cendres. Il est temps pour moi de retrouver celle qui m'a fait devenir quelqu'un. A travers ses yeux, je me suis pour la première fois senti être. Le sommeil dans lequel je sombre n'est qu'une porte vers un au-delà où les sens ont leur place. Je perçois son odeur, elle m'accompagne sur le chemin, je ne suis plus seul, elle m'avait promis et elle a tenu sa parole, elle est à mes côtés pour m'aider à passer.

Le commissaire Luka face à lui-même

« Prenez vos affaires vous m'expliquerez tout ça en route ! »

Luka et son adjoint quittent le commissariat central situé derrière les jardins du Luxembourg. Ils dégringolent l'escalier qui permet de gagner la cour où se trouvent les véhicules banalisés. Konrad leur donne les papiers de la Peugeot grise qui tourne au ralenti attendant que leurs occupants prennent place. Ils se saluent rapidement d'une poignée de main.

« Les gars du 19^{ème} sont sur place, ils vous attendent. »

Eric prend le volant sans hésiter, Luka a horreur de conduire. Enfoncé dans le siège passager avant, il s'allume une cigarette. Eric ne dit rien, il sait pourtant que son supérieur a arrêté de fumer depuis longtemps. Il en déduit facilement qu'il est à cran. Cette histoire de règlement de compte sur fond de mythologie sanguinolente fait du surplace. L'odeur acre de la gauloise blonde envahit l'habitacle. Luka ouvre la fenêtre à mi-hauteur. Il est furax, les événements lui échappent totalement. Après un temps d'accalmie, c'est reparti de plus belle. Cette fois-ci, visiblement à grande échelle. Il se tourne vers Eric, le dévisage pendant que son équipier est concentré sur la circulation. Le bruit assourdissant de la sirène mêlé à celui du véhicule rend la discussion difficile. Les secousses liées aux embardées ballottent le corps du commissaire. Il sent remonter les croissants dont il s'est empiffré. Quand ça ne va pas, Luka a une autre mauvaise habitude, il mange. Il ingurgite une quantité de cochonneries en tout genre. Le matin, ce sont les viennoiseries sous blister qu'il achète chez « l'arabe » en bas de chez lui. Elles sont infâmes, il se fait toujours la même réflexion, mais ne peut pas s'en empêcher. Il le regrette le restant de la matinée, jusqu'à ce que les hamburgers prennent le relais, ou bien les mauvais hot-dogs du petit magasin de restauration rapide.

« Bon ces infos, alors ...

- Il semble que l'on ait localisé ledit Gabriel à la suite d'une sorte de rixe qui a mal tourné... ou bien un règlement de compte... Il y aurait une quinzaine de gus plus ou moins amochés, les infos datent d'à peine 10 minutes... Ça s'est déroulé en partie sur le quai du canal de l'Ourcq juste avant le bassin de la Villette. Il est question d'un bar où ledit Gabriel était installé.

- Tu peux arrêter d'utiliser ledit à tour de bras !

Le bar se nomme Le Mama Kin, un rade branché, genre musique alternative. Mais pas de problèmes de trafic, juste des histoires de voisinage à cause des concerts. En fait personne n'en aurait parlé s'il n'y avait pas la plainte du fils du Général Ceccaldi. Bref pas de quoi fouetter un chat...

- Arrêtez avec vos expressions à la con, parce que pour le moment les chats commencent à avoir le cul qui chauffe ! »

Le commissaire est saisi d'un doute soudain. Est-ce que sa fréquentation du Mama Kin aurait un rapport avec ce carnage. Il se demande ce qu'en pense son coéquipier, mais son coéquipier n'en pense rien car il n'a pas fait le rapprochement.

Ils quittent le Pont au Change pour attraper la voie qui longe la Seine. Ils s'engouffrent dans la rue des Archives, à cette heure de la matinée, c'est assez tranquille. Le commissaire observe les bâtisses qui défilent à grande vitesse. Le véhicule toute sirène hurlante dépasse le musée des Arts de la Chasse. Luka aime bien ce lieu, avec ses coffrets datés, ses armes anciennes aux noms évocateurs, arquebuse à rouet, arbalète à jalet. Il a eu, de par sa fonction, l'immense privilège de pouvoir se servir de ces armes. Il garde en mémoire les senteurs de la poudre, l'aspect désuet des ustensiles, l'odeur produite par les platines à silex avec le petit

bruit caractéristique avant la mise à feu. Il avait éprouvé un certain plaisir à utiliser des armes que le temps a rendues inoffensives. C'est le coup de frein brutal qui le sort de sa rêverie.

« Allez-y mollo, on n'est pas aux pièces... de toute façon, dans l'état où ils sont on risque pas de les perdre. Par contre pour la pauvre dame avec sa poussette ce serait regrettable !

- On va contourner le square du Temple on arrivera par Oberkampf, ça sera plus roulant...

- C'est ça, passez par le square du Temple ça nous fera une promenade... je ne vous ai pas demandé de me faire la visite de Paris ! »

Lorsqu'ils débouchent sur le canal Saint-Matin, ils remontent le quai de Jemmapes. Luka écrase son mégot dans le cendrier de la voiture. Il rassemble les affaires qu'il a glissées à la va-vite dans le vide poche. Ils doublent une navette remplie de touristes qui glisse doucement sur l'eau. Luka se demande ce que peuvent bien fiche des touristes à cette heure matinale. Faire la grâce matinée en restant au lit, voilà ce qu'il aurait fait, lui. Alors, il se souvient que quand il est de congé, il saute du lit avant 6 heures, après avoir pris le temps d'observer le réveil et les minutes qui s'égrènent. Il a un besoin irrépressible de sortir prendre l'air, acheter le journal dont il ne lit que les gros titres. Même en plein hiver, qu'il gèle à pierre fendre ou qu'il tombe des hallebardes. Puis il gagne son nouveau repère, le Mama Kin.

Ils passent sous le métro aérien, remontent le boulevard Jean Jaurès. La circulation est dense, ils prennent la voie de gauche et continuent à contre sens. Les voitures qui arrivent ont juste le temps de se garer. Eric, avec une agilité surprenante, se glisse entre les véhicules, un coup sur une voie un coup sur l'autre. Ils attrapent enfin la rue de l'Ourcq et stoppent net sur le barrage que la police a mis en place tout au début de la voie. Le crissement des pneus fait déguerpir les agents de faction.

« Vous n'allez pas en plus des femmes et enfants, écrabouiller vos collègues !

- Désolé chef mais je pouvais pas prévoir qu'ils avaient bloqué la rue si haut ...

- Mon ami vous êtes payé pour prévoir, et pour le moment, vous comme moi, on est surpayé ! »

Le matin glacial donne à ce lieu un aspect étrange. L'arrêt de la circulation ajoute un calme énigmatique. Les badauds se sont regroupés en bas de la rue, ils cherchent à voir les cadavres éparpillés sur le sol sous leur bâche plastifiée. Le soleil rasant scintille en fonction des remous du canal. De l'autre côté de cette ligne de démarcation, la vie bat son plein et cela renforce encore le contraste avec cet endroit où la vie a été arrêtée. Un petit groupe bat la semelle devant le café dans lequel est installé un QG provisoire. Luka s'approche du commissaire divisionnaire spécialement dépêché par le préfet. Quand les gros pontes commencent à se pointer, c'est mauvais signe, pense Luka.

« J'ai besoin de voir ledit Gabriel, je suis chargé de suivre l'affaire meurtres ritualisés... »

Eric se contente de sourire en entendant le commissaire reprendre sa propre tournure.

« Ah c'est vous le fameux Séguéla. J'ai lu votre rapport, en gros vous êtes dans les choux ! Il va falloir mettre les bouchées doubles, en haut lieu on commence à s'inquiéter très sérieusement et pas seulement des retombées médiatiques, je puis vous l'assurer. Voyez avec Lambert, il a fait les identifications, il est au bord du canal. »

Luka s'éclipse en saluant d'un léger mouvement de tête en avant. Accompagné d'Eric, il longe la façade en briques noires de l'établissement, par la fenêtre il devine l'intérieur du bar qu'il connaît bien maintenant. Un aspect agréable et chaleureux qui donne envie de se poser devant le comptoir en zinc pour boire un petit noir accompagné d'un croissant. Le décorum est des plus simples, le petit support métallique pour les œufs durs, les trois robinets pression dont un pour la limonade. Sur l'arrière la machine à pression, une version plus moderne que celles qu'il avait l'habitude de trouver dans son autre repaire personnel. Une couleur orangée

inonde l'intérieur et donne un aspect feutré. Cet univers disparaît d'un coup pour faire place au trottoir bitumé, rendu légèrement brillant par l'humidité. Luka regrette le petit noir qu'il aurait pris directement sur le zinc. Le froid qui pique les visages est soutenu par le courant d'air qui traverse le porche. Le commissaire souffle dans ses mains, à la fois pour les réchauffer et pour se donner une contenance. Il connaît Lambert pour l'avoir croisé plusieurs fois au cours d'enquêtes, c'est un incompetent notoire et Luka a eu le tort de le lui faire savoir.

« Salut, pas chaud non... ça fait longtemps que vous y êtes ?

- On peut dire ça... Tu veux voir un certain Gabriel je présume... Il est juste un peu plus loin, après les cinq cadavres effondrés sous le porche... Le légiste est à côté en train de faire les premières constatations... A plus... »

Le vent glacial s'engouffre sous les habits. Luka resserre les pans de sa veste et se glisse sous la rubalise. Il s'approche d'un pas pesant, il redoute ce qu'il va découvrir. Tout dans cette affaire ne fait que se compliquer, les éléments les plus anodins prennent des proportions inhabituelles. Le nombre même de cadavres et la violence des combats à l'arme blanche n'a aucun sens. C'est trop complexe pour être simplement le fait des illuminés traditionnels. Le modus operandi des agressions n'a pas le caractère des règlements de compte entre bandes rivales. Les victimes ne sont impliquées dans aucune affaire louche, ou trafic quelconque. Quelque chose ne colle pas, mais pas du tout et cela a le don d'énerver Luka. Il n'aime pas l'échec, et le simple regard goguenard de Lambert le rend fou furieux. Encore plus que les reproches déguisés du commissaire divisionnaire. Il donne une poignée de main au légiste qu'il connaît bien et dont il sait la réputation. C'est un homme méticuleux qui fournit des rapports d'une limpidité exemplaire. Mais si on l'apprécie dans le métier, c'est grâce à sa célérité, pour une fois méticuleux ne rime pas lenteur.

« Alors ?

- Tout d'abord je vous confirmerai l'identité de manière officielle plus tard. Je sais c'est une précaution inutile, mais vue la complexité de l'affaire je préfère assurer mes arrières... »

Luka opine du chef. Mais pour lui, aucun doute, les différentes descriptions des témoins corroborent avec le personnage étendu là, aux pieds du commissaire. Qui plus est les portraits robots dressés d'après la secrétaire ainsi que d'après la psychiatre, Estelle, avant qu'elle ne perde la raison, ajoutent à la certitude. Le visage de Gabriel est dur, il n'a pas pris une ride. Toujours le cheveu coupé court, les yeux bleus brillent encore d'une clarté surprenante compte tenu du temps écoulé depuis son dernier souffle. Le commissaire le voyait moins jeune. Par contre, l'aspect athlétique est tout à fait celui qu'il imaginait. Il le croyait plus grand finalement et moins râblé. Cela vient certainement de la position, légèrement repliée.

« Pour le moment ce que je peux dire c'est qu'il est à peu près certain que c'est lui qui décimé tout le monde. Les entailles proviennent de ses armes, j'en suis pratiquement sûr... Bon il faudra le confirmer par un examen plus approfondi, bien entendu, ce que je vous dis là n'a aucune valeur juridique... »

Le commissaire connaît bien le personnage et, même avec les mises en garde de rigueur, jamais il ne se serait avancé de la sorte. Ce n'est pas le genre à lancer des affirmations à la légère. D'ailleurs pour Luka, il n'y avait aucun doute, surtout depuis que la fille qui le suivait a été retrouvée éviscérée dans le cimetière parisien, après la fermeture, ça va de soi. Visiblement, elle avait été prise au piège, ou alors les cadavres avaient été enlevés, on avait fait le ménage. Mais ça ne collait pas, à nouveau. Aucune trace, il aurait fallu nettoyer méthodiquement, même avec la nuit devant soi, c'était impossible que les gardiens n'aient rien remarqué.

« Ce qui est incroyable, poursuit le légiste, c'est qu'il ait pu continuer à se défendre, et avec une certaine efficacité, vu l'éparpillement des corps. Regardez ces entailles, elles sont profondes, elles rendent difficiles les déplacements, mais surtout elles rendent pratiquement impossible les flexions de la jambe. Il a perdu une quantité de sang importante, trop importante, il y a là des éléments étrangement inexplicables. Je sais je ne devrais pas m'avancer autant, mais je n'ai jamais vu ça de toute ma carrière et vous êtes bien placé pour savoir qu'elle a été bien remplie... Ce n'est pas tout, allez voir le gars qui tient le bar, son témoignage est assez déroutant, allez vous faire votre propre idée, je ne vous en dis pas plus... Je ne voudrais pas gâcher la surprise ! Ah une dernière chose, il est mort d'épuisement... »

Luka est sur le pont de quitter les lieux.

« Attendez, approchez-vous un peu plus... aidez moi à le retourner, là vous voyez, la colonne vertébrale est sectionnée et le coup porté à hauteur des cervicales est mortel... Epuisement, je sais même pas comment je vais tourner ça dans mon rapport sans être ridicule ! »

Le commissaire tape amicalement l'épaule du médecin. Pour Luka, cela signifie l'impuissance. Tous les deux se rendent compte à quel point l'autre a pris un coup de vieux. Les épaules se voûtent sous le poids des événements. La faiblesse, la leur, revient en écho à leur détresse. Ils échangent un dernier regard qui dit le respect qu'ils ont l'un envers l'autre, malgré la brièveté de leurs rencontres. Il y a des hommes dont la valeur se jauge sur l'instant, on a envie d'être immédiatement des leurs, d'appartenir à leur monde. Ces deux-là savent d'instinct qu'ils sont faits pour s'entendre. Pourtant, jamais ils ne se voient en dehors des heures de boulot.

Luka, suivi d'Eric, fait le chemin dans l'autre sens. La pente de la rue étant forte, il ressent une fatigue autant physique que morale. Les pas deviennent de plus en plus pesants avec les ans. Il n'avait pas remarqué la beauté de cette rue inondée de la lumière du soleil. Les bâtiments qui font face au café se dressent de toute leur hauteur pour découper dans le ciel bleu une mosaïque minérale. Par-dessus les murs dégoulinent des rivières végétales brillantes de mille couleurs, des arbres jaillissent de larges grilles arrosant de verdure la grisaille des trottoirs. Approchant des barrières en fer forgé qui délimitent la chaussée réservée aux piétons, Luka revoit l'intérieur du bar. Il se dit qu'il pourrait en profiter pour se faire servir un café, un grand verre d'eau et un croissant, sa concentration en dépend. Rien que d'y penser son estomac fait des siennes, gargouillis et petites crampes sont des indicateurs qu'il ne peut se permettre d'ignorer. Le groupe de tout à l'heure continue à faire les cent pas devant l'établissement sur la partie de la chaussée réservée d'habitude aux véhicules. Il pousse la porte et ressent immédiatement la chaleur sur son visage. Le commissaire divisionnaire discute avec son secrétaire pour préciser quelques dispositions. Il se tourne vers Luka mais ne dit mot. Ce dernier s'adresse à un policier posté à l'entrée et s'enquiert du propriétaire du bistrot. Il se dirige au fond, dans la partie de la salle où se dresse une estrade pour les concerts. Il est à genou, un tournevis à la main. Il renforce la tenue d'une prise électrique sur le mur. Il peste contre les vis qui tournent dans le vide. Luka s'approche de lui. Le grand jeune homme le reconnaît, il se relève, s'essuie les mains sur son pantalon avant de serrer la main du commissaire, puis de son adjoint. Ils se dévisagent un moment avant d'engager la conversation.

« Je voudrais que vous me racontiez ce que vous avez vu... Je sais que ça fait une énième fois qu'on vous le demande, mais je vous serais reconnaissant de me redire tout ça, c'est important pour moi et pour l'enquête. »

Le jeune homme ne répond pas tout de suite. Il se tourne pour se débarrasser de son tournevis, il prend le temps de le ranger dans la caisse à outils posée à même le sol. Il observe à nouveau le commissaire et son adjoint. Il semble jauger de la pertinence d'un nouveau récit

détaillé. Il a pris soin d'expliquer précisément les choses à d'autres flics qui n'en avaient visiblement pas grand-chose à faire sinon remplir de jolis rapports classés aux archives. Il prend une inspiration profonde, il va prononcer sa première parole quand Luka le prend par le bras et s'approche de son oreille.

« Y aurait moyen d'avoir un café, un grand verre d'eau et un croissant... que je vous réglerai ça va sans dire... vous allez rire mais si j'ai pas mon petit en-cas je peux pas réfléchir comme il faut... Evidemment ici je suis le commissaire Séguéla. »

Ils quittent l'arrière salle. Le patron se glisse derrière son comptoir, Luka s'installe sur l'un des grands tabourets noirs confortables à souhait, avec un petit dossier qui soutient agréablement le bas du dos. Eric préfère rester debout. Le patron du bar lui fait un signe pour savoir si lui désire quelque chose. Eric fait un signe négatif de la tête. Le café ça lui fiche des aigreurs d'estomac et il ne se voit pas commander un demi. Pourtant la Hoegaarden à la pression le tente terriblement. L'idée de la buée déposée sur le verre, la mousse blanche recouvrant les lèvres, le goût délicat de cette bière douce, tout ce qu'il ne peut qu'imaginer obnubile son esprit. Deux cafés arrivèrent sur le zinc suivi d'un croissant dans sa petite corbeille.

« Ça ne vous ennuie pas si je vous accompagne, dit le patron en remplissant la carafe, puis en sortant un grand verre du panier à vaisselle.

- Faites comme chez vous... »

Ils prennent le temps de déguster leur café tranquillement, savourant la qualité de la boisson. Il est suffisamment fort pour aiguïser les saveurs sur le palais, mais pas trop, évitant ainsi ce goût râpeux qui accroche sur la langue. Par petites lampées successives, Luka prend le temps d'apprécier. Il se saisit du croissant, il en arrache un bout avec la main, puis il l'enfourne dans sa bouche. Il y ajoute la moitié du morceau de sucre qui est resté dans la soucoupe. Il aime l'ambiance de ce bistrot, le calme qui y règne en ce début de matinée. Il observe la décoration multicolore qui orne les murs, ce n'est pas criard et donne une atmosphère feutrée et chaude. Il y a quelque chose d'africain dans ce lieu, on ne peut pas expliquer réellement pourquoi, c'est difficilement lisible. On hésite avec le côté sud-américain. Ce bar a réussi à réunir dans ce tout petit espace deux continents antinomiques.

« C'est marrant, mais l'un des macchabées qui est allongé dehors, il avait la même façon de déguster son café... en silence, par petits coups... comme vous. Il devait aimer le café, il en a pris trois, on aurait dit que toute son attention était concentrée dans le fait de boire un jus.

- Il s'agit de cet homme là ? demande Luka en sortant un des portraits robots

- Oui c'est bien lui, les cheveux un peu moins courts, mais c'est bien celui là...

- Il vous paraissait inquiet ou nerveux ?

- Pas le moins du monde, étrangement calme quand on pense à ce qui l'attendait... Vous allez dire que c'est n'importe quoi mais je suis certain qu'il savait à quoi s'en tenir...

- Qu'est-ce qui vous fait penser une chose pareille...

- Vous êtes plus malin que l'autre commissaire...

- C'est possible, entre nous c'est un crétin... mais ne le répétez à personne tout le monde est déjà au courant... Alors, qu'est-ce qui vous a conduit à penser qu'il savait à quoi s'attendre ?

- La façon dont il est sorti, il est resté un moment derrière la porte vitrée à observer, puis il a poussé la porte, s'est avancé et il s'est planté sur le trottoir comme un type qui va s'allumer une clope, sauf que lui il ne l'a pas fait... Il a juste dégagé les pans de sa veste en cuir... J'ai eu tout le temps de l'observer car je préparais les boissons pour les éboueurs, c'était leur heure et je guettais leur arrivée... Ils ont juste le temps de prendre leur blanc casse avant d'y retourner...

- Vous avez entendu quelque chose par la suite ? »

Le patron du bar prend le temps de se servir un verre d'eau qu'il avale d'un trait. Il repose son verre, ramasse les deux tasses qu'il dépose dans le panier à vaisselle. Il fait le tour du comptoir, fait un signe de la main pour inviter le commissaire à le suivre dehors. C'est avec une certaine nonchalance que Luka se résigne à le suivre, une nonchalance qui signifie : vous êtes sûr que c'est nécessaire, parce que je suis rudement bien ici. Le patron du café ne craint pas le froid, il sort en bras de chemise, le col ouvert. Une fois à l'extérieur, il s'accoude sur la barrière.

« Ma femme est enceinte et elle a besoin de marcher un peu. Elle revenait par la rue que vous voyez sur la gauche. Le gars, là...

- Gabriel, c'est son nom...

- Le Gabriel en question il a juste descendu la rue, elle fait à tout casser cinquante mètres, ma femme l'a bien vu en haut, puis en bas, ça a duré en tout quelques secondes. Pendant ce laps de temps, il a dézingué tous les gus éparpillés sur son chemin... un gros une dizaine de gars...

- Trente deux pour être précis...

- Si vous le dites, votre collègue il a rigolé, puis il est sorti en pouffant, sur le trottoir je l'entends encore... Ma femme ça l'a tellement retournée qu'en ce moment elle est à l'hôpital... pour hypertension !

- Je vous l'ai dit c'est un crétin... J'aimerais la rencontrer votre femme, dès que ce sera possible évidemment... Vous confirmez la durée approximativement...

- Y a pas de doute, le cri strident de ma femme je l'ai reconnu immédiatement et le temps que je sorte, pratiquement sur les pas du... comment vous dites déjà ?

- Gabriel...

- C'est ça Gabriel, c'était fini, il agonisait sous le porche ! Et je peux vous dire que ma femme, enceinte du notre petit dernier, j'ai pas hésité longtemps avant de sortir du bistrot ...

- Vous n'avez rien vu d'autre...

- Si, un gus habillé comme un militaire qui est reparti en direction du bassin de La Villette, plus haut ... Il avait pas l'air pressé, il essayait une espèce de sabre avant de le ranger sous sa veste. Il a vu que je l'observais, ça l'a fait marrer... »

Un mouvement soudain sur le devant du café attire l'attention du commissaire. Un même regard du côté de la porte d'entrée de toutes les personnes présentes dans le bar complète celui de Luka. Le commissaire divisionnaire quitte les lieux en premier suivi de ses sbires. Eric rejoint son chef sur le pas de porte. En passant le seuil, il ressent un léger bruissement d'air, un souffle qui rafraîchit agréablement son visage. Luka ne voit pas tout de suite Eric plier les genoux et s'affaisser doucement, comme s'il allait ramasser quelque chose sur le sol. Puis Luka découvre la scène irréaliste qui se déroule juste sous ses yeux. Les hommes tombent les uns après les autres. Il faut quelques secondes de plus pour voir de petites mares de sang se former à l'emplacement des corps. La tête du commissaire divisionnaire penche étrangement sur le côté droit, laissant voir une entaille profonde à la base du coup par laquelle jaillit un liquide grenat, tirant sur le noir. Par à-coups, au rythme de la vie finissante. Les yeux grands ouverts perdent petit à petit de leur éclat, par eux aussi, la vie s'échappe. Le patron du bar qui s'est rapproché du commissaire, ne voit que l'ombre de la lame quand elle lui déchire le ventre. La douleur ne vient que quelques instants après. Il se tourne vers Luka, il a un air étonné, comme si ce dernier avait fait ou dit quelque chose de stupide. C'est alors que la souffrance déforme la bouche du cafetier lui imprimant un rictus ridicule qui donne à sa figure un aspect bizarre. Le commissaire continue d'observer la scène, il est d'une étonnante

sérénité, il ne semble aucunement affecté par ce massacre. Il ne réalise pas, il ne peut comprendre, il a l'impression d'assister au tournage d'un film de série B. Il pense à la femme du cafetier. Il éprouve de la tristesse pour cet enfant qui ne connaîtra peut-être pas son père. Ou alors par ces souvenirs figés dans un temps que seuls les autres ont éprouvés. Pourquoi ces idées lui traversent l'esprit en un tel moment, il ne le sait pas lui-même. Peut-être pour ne pas devenir fou, ne pas penser qu'il attend tout simplement d'être le suivant.

Il ne sent même pas le glissement de la lame. Ni même le sang s'écouler dans son cou. Toute son attention est accaparée par le personnage immense, longiligne, avec un visage poupon que souligne une barbe naissante. Il sourit. Son regard est doux. Il n'a pratiquement pas de sourcils, on les croirait brûlés par quelque retour de flamme. C'est à ce moment précis, que Luka réalise que le sang coule. Que sa joue le brûle. Il passe la main sur son cou, il ne trouve rien d'autre que la sensation chaude du liquide.

« Ça c'est juste pour que vous vous rappeliez exactement de nous... Ce sera pour vous un souvenir précieux. Sachez que nous arrivons pour nous faire une place dans la cité... »

Luka repense aux événements qui viennent d'avoir lieu. Les mouvements, l'irréalité des faits, la présence soudaine de ce personnage à ses côtés. A-t-il rêvé ? Perdu conscience ? Il a du mal à reprendre ses esprits. Il lui faut un effort surhumain pour se réapproprier sa conscience, celle qui lui permet de savoir qui il est. Ce fonctionnement essentiel de la vie quotidienne qui vous lie à la continuité des espaces, à la succession ininterrompue des durées. Mais surtout qui vous permet de vous reconnaître dans la glace, de savoir que vous n'êtes pas un étranger à vous-même, que celui qui vous fait face n'est pas une menace pour votre intégrité. Luka vient de passer très près d'une plongée dans le monde de la folie, d'un déchirement entre soi et soi. Il tourne la tête en direction de son interlocuteur, fouille dans ses poches, en sort un paquet de cigarettes. Il en prend une qu'il place entre ses lèvres, puis il tend le paquet à l'homme, toujours souriant. Celui-ci ne répond pas à l'offre, ni par les mots, ni par un mouvement quelconque du corps. Le commissaire a le sentiment de sa fin prochaine, il devine que sa vie ne tient qu'à un fil. Deux choses occupent son esprit, se fumer une dernière cigarette et boire un jus. Pour le café, rien n'est moins sûr, au moins la cigarette, il peut tenter de l'allumer, ce qu'il fait en sortant son briquet. Il bascule le capot du zippo, il fait rouler la mollette dont il perçoit les petits crans passer sous son pouce. Tout prend une importance démesurée. Les petites étincelles qui déclenchent la combustion de la mèche, l'odeur de l'essence, le grésillement du tabac au moment où il aspire la première taffe, tous ces micros événements deviennent magiques. Ils représentent la vie en train de s'écouler.

« Ça ne vous ennuie pas si je m'en grille une ? Au fait c'est quoi votre nom ?

- Ludo... »

L'homme s'éloigne, tranquillement, il sait que le commissaire n'a pas l'intention de faire quoi que ce soit. Luka lui-même n'en n'a même pas l'idée, il se concentre pour entrer dans sa mémoire tous les éléments, tous les traits qui composent cet étrange personnage d'une violence froide. Ses habitudes de flic prennent le dessus. Il marche d'un pas assuré vers ses hommes. Luka constate que tous ont été exécutés par des couteaux, des lames, ou encore des sabres, mais aucun revolver et autres pistolets. Cela ne le surprend pas, tout au fond de lui, il a la certitude que ce malade est dressé à tuer par blessure profonde d'où le sang doit couler.

Il n'a pas remarqué la présence d'un petit être menu planté sur le trottoir d'en face. Il a échappé à la vigilance de tous. Il ne cherche nullement à se cacher. Il irradie par sa simple présence. Luka traverse la petite place, où seul demeure un silence inhabituel. Toute vie semble avoir disparue. Pas un mouvement, sinon celui végétal du balancement des branches et des tiges au gré de petit vent qui continue de déverser sa froidure. Le commissaire arrive à hauteur du petit être toujours immobile. Il s'agit d'une enfant. Elle est vêtue d'un manteau rouge, on dirait le petit chaperon rouge, pense Luka. Il ne manquait plus que la capuche

ajoute-t-il en souriant. Elle a les mains qui pendent le long du corps. Son visage blême aux traits anguleux laisse penser qu'elle ne se nourrit pas beaucoup. Dans ses yeux caverneux logent des pupilles d'un vert éclatant. Elle a un aspect qui provoque un rejet instinctif. Le commissaire est intrigué. Il se fiche pas mal de l'aspect, il veut savoir ce que peut bien faire ici cette apparition irréelle venue de nulle part. Il se penche en avant.

« Comment tu t'appelles ?... D'où tu viens comme ça ?... Ils sont où tes parents ? »

Etrangement, il connaît la réponse à toutes ses questions, plus exactement, il a le sentiment qu'au tréfonds de sa conscience, il sait, il faut juste qu'il arrive à rappeler les souvenirs qui pour le moment lui font défaut. La petite gamine ne dit pas un mot, et ça aussi il s'en doutait. Elle passe juste son index sur la joue de commissaire, elle essuie le sang de la plaie, puis l'introduit dans sa bouche. Elle fait un large sourire qu'elle adresse au commissaire. C'est le sang de quelqu'un qui est bien nourri, il a un goût légèrement acidulé tout à fait à sa convenance.

« Edda ! » Le prénom de l'enfant lui revient enfin en mémoire, puis celui de sa mère, Estelle, la psychiatre. Luka se penche pour être à hauteur de l'enfant. « Il est où ton papa ? » L'enfant pointe du doigt le canal, où les ambulances ont repris leur rotation. Il se tourne, à cette distance il ne distingue pas les cadavres au bord de l'Ourcq, mais il est certain de savoir de quel corps il s'agit.

FIN